

ROLF GROSSENBACHER

Diala

Rolf Grossenbacher

Diala

Traduit de l'allemand par David Coulombel

© 2003 / 2014 / 2020

Rolf Grossenbacher

Fabian pouvait se fier à son ronronnement. C'était un signe infaillible qu'elle était mentalement déjà là. Le gros chat s'étira de tout son long en baillant comme s'il allait avaler une citrouille, et s'assit sur ses pattes de derrière. Il figea ensuite son regard sur l'intérieur de la grotte...

...et voilà que ça pschitta !

Elle était de retour. Enfin. Trois jours et une nuit qu'elle était partie pour « régler des affaires pressantes », comme elle l'avait formulé. Le sang de Fabian se mit à bouillonner dès lors qu'il aperçut ses yeux brillants. Elle tenait dans une main une bouteille de Champagne et deux verres dans l'autre. Il allait se lever pour la prendre dans ses bras, quand un second chuintement se fit entendre, celui-ci plus long et plus fort. Des musiciens à la peau mate firent alors leur apparition au centre de la grotte de Diala : un accordéoniste, un deuxième à la guitare et un troisième qui transpirait à la batterie. Ces trois messieurs portaient des chapeaux de paille et des chemises à perroquets multicolores. La musique sonnait sud-américaine – chaude et insouciante. Elle en fait à nouveau un peu trop, se dit Fabian. À ce moment-là, les parois grises et nues de la grotte commencèrent à se dissoudre. Changement de décor : les trois hommes jouaient maintenant devant les palmiers d'une plage des Caraïbes. Diala remplissait les verres en se mouvant gracieusement au rythme de la musique. Derrière elle et les musiciens s'étendait une mer turquoise : une image comme dans une émission de divertissement où l'on hésitait entre kitsch et culture. Le front de Fabian se mit à perler, mais pas à cause de la soudaine hausse de température. C'est trop abracadabrant pour être vrai, se dit-il, chez Diala il n'y avait vraiment rien que l'on ne puisse trouver : une fois, une nuée de chauves-souris s'élança de l'embrasure du plafond en allées et venues bruissantes, faisant grêler des pralinés absolument exquis. Une autre fois un bruyant aspirateur ondula à travers les galeries telle une navette spatiale, ou encore ce pommier bien garni, qui un matin se retrouva enraciné dans le granit de la terrasse – sérieux, à même la roche... !

Ça pschittait souvent à proximité de Diala et cela s'avérait très pratique : la fée n'avait pas à sourciller pour créer des plats raffinés ou pour faire disparaître la vaisselle. Parfois, il suffisait que Fabian la regarde dans les yeux en souriant, pour qu'aussitôt une boisson fraîche ou un fruit doux apparaisse à côté du télescope sur la table de racines. Il n'avait pas non plus à se soucier de sa lessive durant le temps qu'il passait chez elle ; ses vêtements étaient maintenus propres et diffusaient une odeur d'épice méridionale. Et le soir, quand il

se retrouvait seul sur la terrasse baignée de la clarté bleuâtre de la lune, tandis que Diala était en vadrouille, il y avait tout à coup ce bruit typique du souffle d'air expulsé d'une canette que l'on ouvrait, un petit chuintement, et le journal du jour atterrissait en claquant sur la table !

Elle lisait dans ses yeux le moindre de ses désirs, ce qui ne signifiait pas que la belle était à ses pieds comme le génie de la lampe magique d'Aladin à ceux de son libérateur. La fée n'était pas toujours de bon augure et ses coups de pschitt pouvaient quelquefois le mettre bien mal à l'aise : en effet, il arrivait parfois à Fabian d'affirmer des choses dont il était persuadé, que c'était comme ci ou comme ça, et ensuite tout le contraire. Il ne faisait pas ça consciemment, simplement il était assez désorienté au début de leur rencontre. Par exemple, il prétendit une fois qu'un livre, à propos duquel ils étaient en train de discuter, se trouvait chez lui sur une étagère. Et bien que la fée lui certifiât le contraire, il n'en démordait pas. Après de longues tergiversations il y eut soudain un puissant chuintement et l'étagère foisonnante de Fabian se retrouva grandeur nature à cinq centimètres de son nez !

« Je t'en prie, constate par toi-même, dit-elle avec une grimace amusée. Si tu trouves le livre, je me transforme en cloporte et disparaîs dans un gouffre ! »

Fabian le chercha en vain. Il ne pouvait pas le trouver, car comme lui révéla Diala, ce livre était depuis longtemps passé dans les mains d'un bouquiniste.

Même si de telles facéties ne donnaient pas l'impression d'une fée sérieuse, Diala était très stricte, presque tatillonne quand il était question de la vie intérieure de Fabian. Elle savait qu'il avait un urgent besoin d'aide. Il était venu s'échouer comme une épave sur son îlot dissimulé au cœur de falaises et de pentes d'éboulis. Son état exigeait un contrôle, une check-list pour remettre en ordre son système de commande interne.

Et pour connaître les raisons qui avaient, à ce point, désarçonné Fabian, nous devons alors remonter la roue du temps – la rotation de la terre autour du soleil – de deux tours et demi. Cette grinçante rétrospective est inévitable. Car dans la vie, tout ne se passe pas comme dans un conte de fée, et c'est bien comme ça, autrement nous dormirions encore plus profondément.

Et d'autre part, Fabian n'aurait jamais rencontré cette fée enchanteresse.

LA SÉPARATION

En cet après-midi maussade d'un dimanche de la fin mars, Fabian était seul dans l'appartement d'un logement locatif typique des années soixante. Au son mélancolique d'« After Hours » de Ronny Jordan, il se balançait dans un fauteuil à bascule en regardant fixement par la fenêtre : la pluie avait blanchi et il devait faire froid dehors, aussi froid que dans son cœur. Il ruminait sur le temps où il partageait table, lit, argent, et souvent aussi les vêtements avec Léa.

À vrai dire, cela faisait déjà un moment que des messages d'erreurs s'inscrivaient dans leur cœur, mais leur tête n'avait pas pris les indications au sérieux ; le plantage était programmé. Ce n'était pas une question de hasard ; à moins de concevoir le hasard comme le lien entre les différentes séquences d'un film dont nous aurions nous-mêmes écrit le scénario. Les deux avaient voulu le tout sinon rien – la chaleur fusionnelle et la liberté – et surtout beaucoup trop de découchages.

« Ah ça non, mon cher, ça non ! », avait-elle tempêté la fois où il était rentré à la maison avec une autre, s'imaginant qu'elles pourraient devenir bonnes amies. Léa s'était alors mise à trifouiller nerveusement sa crinière rouge-brun :

« C'est elle ou moi... ! » hurla-t-elle encore avant de disparaître dans sa chambre, les laissant plantés lui et sa « collègue » dans le couloir. Il ne s'attendait pas à une réaction aussi virulente. Il ne lui avait jamais fait de scène les fois où elle était restée seule à l'appartement avec son rival. Elle était manifestement plus jalouse qu'elle ne l'aurait jamais admise. Dans le fond, lui aussi avait parfois eu le sentiment que ces allers et venues ne pourraient pas fonctionner à long terme.

Leur histoire se termina donc et c'était mieux comme ça. Autrement, Fabian et Léa se seraient égarés dans le marais des habitudes, se seraient déconnectés l'un de l'autre pour toujours et seraient restés ensemble seulement par amour du confort : le quotidien de beaucoup de couples. Mais la cruche s'était cassée; brisée en deux parties.

Fabian aimait l'eau, le vent et le soleil. D'avril à septembre il travaillait sur de grands bateaux blancs de plaisance, sur un lac qui d'un côté réfléchissait les palmiers de sa rive ensoleillée et de l'autre des montagnes drapées de neige. Son travail le passionnait. Ce n'était pas donner à tout le monde de pouvoir financer ses études de cette manière. Dans sa fonction de matelot et de trésorier, il devait presque tout connaître des tâches que nécessitait un bateau : Suivi des recettes, nettoyage des ponts et des toilettes, amarrage du bateau, et de temps en temps ce qu'il appréciait le plus, tenir la barre. Durant les deux

précédentes années de cet emploi saisonnier sur le lac, Fabian avait loué une chambre pour ces quelques mois loin de Léa ; et à l'automne, il s'en était chaque fois retourné auprès d'elle. Cela ne sera plus le cas dorénavant.

Il avait longtemps hésité ; mais en définitive – trois jours après son vingt-quatrième anniversaire – il quitta l'appartement commun, et laissa irrévocablement derrière lui le fauteuil à bascule fêlé, tous ses amis, ainsi que les pittoresques couchers de soleil derrière la longue ligne de collines.

Son nouveau foyer était une mansarde, plus précisément un spacieux réduit avec coin cuisine dans une triste maison individuelle au pied de la montagne. Le petit salon et l'énorme montagne toute proche le rendaient encore plus seul qu'il ne se sentait déjà. Après six années à deux ou à trois, il se retrouvait d'un seul coup seul jour et nuit. Et cela l'affectait, car il n'était pas fait pour vivre comme un moine ; Fabian était autant « Goldmund » que « Narcisse ». Qui plus est, les animations frivoles de la localité touristique l'ennuyaient. Il se languissait de l'ancien appartement, de la petite ville du bord du lac cerclée de remparts, et de ses amis. Quand il était libre, il retournait dans son ancien quartier pour pleurer les pages heureuses du livre encore sommaire de sa vie. Mais à peine était-il là-bas qu'il réalisait que l'histoire avec Léa et les personnages qui y avaient figuré avait été lue jusqu'au bout. Il se sentait alors misérable et était content de pouvoir se réfugier dans son nouveau chez-lui. Mais dans la fuite se cache une fatalité et un carrousel maudit se mit à le faire tourner sans fin.

Fabian était devenu un zombie, un pendulaire entre deux mondes entraîné par son agitation intérieure. Et une personne en déroute est vulnérable aux moindres agressions du corps et de l'âme.

Certes, il avait obtenu un soupçon de sécurité dans la famille où il avait trouvé refuge. Le couple d'âge moyen le choyait presque comme leur propre fils, et Sarah, leur fille, mettait du mouvement dans la maison ; plutôt ressenti comme des tremblements de terre par ses parents. Mais cela ne compensait pas la perte d'une réelle proximité, de chaleur corporelle et de tendresse. Le bien-être embryonnaire qu'il ressentait quand il était corps à corps avec Léa sous la couverture, ne pouvait être remplacé par une éphémère bouillotte.

Sur le bateau, il faisait la connaissance de beaucoup de femmes qu'il revoyait parfois en ville le soir. Mais ce n'était pas un séducteur, il n'était pas un playboy. Étroit d'épaules et de stature moyenne, avec ses lunettes rondes il ressemblait plutôt à Woody Allen qu'à Daniel Craig. Il aurait bien voulu quelques fois être dans la peau d'un Casanova ou d'un de ces types irrésistibles. Mais quand il voyait les machos au bar ou sur la piste de danse scruter de la tête aux pieds les femmes qui passaient, ces inspecteurs charnels l'écœuraient tellement qu'il était content d'être de ceux dont les femmes disaient : « oui, oui, il est gentil... »

C'est ainsi qu'il en vint de plus en plus à éviter l'agitation et devint de ce fait plus attentif aux choses qui s'opéraient au fond de sa conscience. Pourtant, à la même période allaient se dérouler des événements extérieurs qui firent de l'ombre à ce qui se tramait en lui.

Cela commença par le deuil d'une amitié de la première heure : un matin il apprit la mort du capitaine Escher, l'homme qu'il affectionnait le plus parmi les gens d'équipage. Cela faisait déjà quelques semaines que le capitaine n'avait plus pu tenir la barre d'un bateau car il se plaignait de vertiges. Manœuvrer en machine arrière le long de l'étroite rivière, avec des centaines de passagers à bord pendant la haute saison, n'était plus tenable. Il avait pu néanmoins aller se promener et pêcher comme il le voulait durant ses derniers jours.

Fabian aida pour la première fois de sa vie à porter un cercueil.

Il y a quelques jours encore, le capitaine l'avait salué en souriant depuis le hangar à bateau. Il se trouvait maintenant dans un lourd coffre de bois sur son épaule et cela lui suscitait d'étranges pensées : et s'il venait à trébucher, que le cercueil tombait et se fracassait, et que le corps tombait lourdement sur le chemin caillouteux menant au cimetière, est-ce que le capitaine, dont l'esprit était peut-être dans les parages, le lui pardonnerait ? Rirait-il même en secouant la tête en voyant que l'on avait mis son enveloppe devenue inutile dans une deuxième enveloppe, le cercueil... ?

Fabian trouva le rituel d'ensevelissement pour le moins saugrenu. L'oraison funèbre du pasteur lui parut aussi insignifiant que l'absurde horoscope d'un magazine. Pas un seul mot qui provenait du cœur ; rien que des formules creuses, des slogans préfabriqués. Il fut en revanche particulièrement touché par la veuve. Elle semblait bien présente à la scène et en même temps en liaison intime avec son mari trépassé. Son visage ne revêtait pas une expression peinée, mais montrait plutôt de la résolution et de l'assurance. Peut-être avait-elle conscience que son mari ne s'était pas dissous dans le néant ?

Dans la soirée l'équipage se réunit pour le repas funèbre. À un moment où Fabian était seul, la veuve du capitaine vint le voir à table et le remercia pour son petit mot de soutien qui l'avait réconfortée elle et ses enfants. Fabian lui avait en effet envoyé une carte sur laquelle était dessinée une porte ouverte sur une prairie en fleur. Par la porte, des papillons de toutes les couleurs volaient vers l'intérieur. En dessous il avait écrit les mots suivants :

Chère Madame Escher,

Ne soyez pas surprise que je ne vous envoie pas de carte de condoléances, car pour moi la mort ne signifie pas une fin mais une transformation. Symboles de cela, ces papillons et une porte ouverte qui mène vers quelque chose d'autre. Je ne sais certes pas où nous mène le voyage, mais quelque chose en moi me dit que la vie ne se termine jamais. Peut-être pensez-vous autrement et avez une autre conception de la vie et de la mort. Je vous prie alors de ne pas m'en vouloir.

Ainsi il avait écrit ce qu'il pensait. Il eut toutefois une retenue au moment de poster son message de condoléances peu conventionnel. Il est vrai qu'il ne connaissait pas plus la femme du capitaine qu'un quelconque passager. Il ne leur avait rendu visite qu'une seule fois et il n'avait pas été question de mort. Il expédia malgré tout la carte telle quelle.

Fabian s'était réjoui de la réponse inattendue de la veuve.

« Je crois, avait-elle ajouté, que je n'ai pas besoin de vous dire que l'expression de la tristesse pour un partenaire défunt n'est pas la mesure de l'amour entre deux personnes. Je suis naturellement attristée par la perte de mon bien-aimé mari en tant qu'être physique. Mais autant on aime quelqu'un, autant on doit pouvoir facilement lâcher-prise quand il veut s'en aller. – Je vous remercie encore une fois du fond du cœur. »

Elle regagna ensuite sa place entourée de sa famille et de ses amis.

Elle aussi pensait ce qu'elle avait dit. Après la mort du capitaine, sa femme ne s'est pas aigrie ; elle est restée une femme enjouée, occupée et positive, malgré l'amertume de la solitude qu'elle pouvait ressentir les longs soirs d'été, à Noël ou le jour d'anniversaire de mariage, comme tous ceux dont le compagnon de vie n'était désormais plus là.

Tout le monde ne réussissait pas à gérer aussi bien sa solitude. Quand l'hiver et ses grands froids frappèrent la ville à l'ombre de la montagne enneigée, un sentiment physique de vide intérieur lié à son isolement commença à se faire ressentir chez Fabian. De surcroît, il se mit à fréquenter des personnes dépressives, des femmes et des hommes qui s'étaient perdus eux-mêmes. Il en rencontrait partout où il allait au point de se croire épié. C'était le début d'un grand changement dans la jeune vie de Fabian.

LES ABÎMES

C'est durant la période sainte des fêtes de fin d'année que la solitude frappe le plus inexorablement. Une période pendant laquelle le taux de suicide grimpe en flèche, tout comme les ventes dans les grands magasins.

Dans les nuits où se meurent les sapins de Noël résonnent en chœur les cris d'enthousiasme et ceux de désespoir. Mais qui veut bien les entendre ces appels à l'aide de gens qui ne parviennent simplement plus à faire face à leur solitude devenue supplice corporel ? Des gens qui, sans but, tournent en rond dans leur appartement, commencent quelque chose ici, rangent un peu là, avalent des montagnes de sucreries, laissent tourner non-stop la radio, le lecteur CD ou la télévision, et qui, finalement, n'ont plus d'autre chose à faire que d'ouvrir la bouteille d'alcool qu'ils avaient achetée pour un visiteur qui n'est jamais venu, et de se vouer à se consoler l'âme.

Nuit de la Saint-Sylvestre : Fabian était seul. Il était en train de se laver les dents dans la salle de bain d'un grand appartement où il avait récemment emménagé, la minuscule mansarde lui étant devenu trop étroite. Dans le couloir, un enfant gémissait depuis un moment déjà et ces lamentations commençaient gentiment à l'agacer. N'y avait-t-il donc personne pour s'occuper de cet enfant ? Où donc étaient les parents ? Que pouvait-il bien se passer ? Les sanglots se changèrent brusquement en un cri. Quelque chose était arrivé... ! Fabian se précipita hors de l'appartement. Il ne put dans un premier temps localiser si les sons plaintifs venaient d'en haut ou d'en bas. Suivant son instinct, il descendit les escaliers d'un étage. La porte de l'appartement d'en dessous était grande ouverte et le plancher devant l'entrée était mouillé. Fabian franchit le seuil et fut immédiatement saisi d'épouvante : une femme gisait recroquevillée au sol, un bras recourbé en arrière.

Il n'y avait pas de trace de sang. Il y avait près d'elle un seau d'eau souillée et un chiffon gouttait de la plus haute marche d'un escabeau. Fabian s'agenouilla à ses côtés. Ses yeux étaient mi-clos et semblaient fatigués. Une odeur d'alcool était perceptible.

« Vous avez mal ? » demanda Fabian tandis qu'il réfléchissait s'il devait appeler les secours. La femme remua la bouche, mais rien n'en sorti.

Commotion cérébrale ? Paralyse ?

Fabian lui parla à plusieurs reprises, passant une main dans ses cheveux éparses. Il estima qu'elle devait avoir passé la cinquantaine. Elle n'était pas une beauté.

Tout d'un coup elle lui cria :

« Dégage ! Ne me touche pas ! »

Fabian tressaillit. Son regard et ses mots s'étaient abattus comme une hache sur une bûche sans défense.

La femme ferma les yeux ; elle paraissait s'être endormie. Fabian se ressaisit.

« Vous êtes blessée ? demanda-t-il.

— Je te hais, je vous hais tous, je ne veux voir personne ! lui hurla-t-elle. »

Son regard faisait mal et musela Fabian. Il posa la tête de la femme sur un vêtement sec qu'il trouva sur une chaise près de la porte, lui donnant ainsi l'occasion de l'insulter un peu plus, lui et les autres qui s'en fichaient pas mal de savoir comment elle allait.

Fabian ne savait pas trop comment s'y prendre : devait-il simplement partir et la laisser couchée... ?

Elle se mit à sangloter.

« Je n'en peux plus, je n'en peux plus... ! » geignit-elle en se redressant avec difficulté pour ensuite s'accrocher à son cou. Fabian pensait qu'elle voulait simplement pleurer sur son épaule. Il n'avait aucune idée de la violente colère qui, au cours des ans, avait comblé le vide de son cœur. Et cette rage éclata à ce moment-là de manière explosive sans qu'il s'y attende : tel un animal emporté par un appétit de chasse, elle se souleva et le mordit à l'épaule. Une douleur fulgurante lui arracha un cri et lui fit repousser la femme en arrière. Sa fureur s'en trouva alors décuplée et elle le roua de coups. Il était le portrait charnel de tout ce qui l'avait menée à la solitude et son agressivité était de la pure légitime défense. Il n'avait plus qu'une idée en tête : sortir de cet appartement ! Fabian rassembla toutes ses forces pour s'arracher d'elle. Il y parvint finalement et, rebuté, dévala les escaliers non sans entendre encore :

« Oui, déguerpis, qu'est-ce que tu viens faire chez moi ? Personne ne t'a sonné... »

Fabian était bien content d'avoir échappé à la folle. Mais à peine arrivé dans son appartement, la pensée lui vint qu'elle pourrait maintenant s'en prendre à elle-même.

Après avoir sommairement recouvert la blessure sanglante d'un mouchoir, il se retrouva à nouveau devant sa porte. Il lut son nom sur la plaquette : Irma R.... La sonnette était recouverte de ruban adhésif. La femme avait vraisemblablement démonté ou détruit le dispositif censé annoncer des visiteurs. Il frappa à plusieurs reprises avant que la petite lucarne de la porte ne s'ouvre. Un visage blafard et aphasique se fixa sur lui. La tête tanguait légèrement.

« S'il te plaît, tu veux bien venir t'allonger avec moi ? lui chuchota la femme fatiguée. Ses yeux étaient à moitié fermés.

— J'ai besoin d'enlacer quelqu'un. Mais n'en profites pas s'il te plaît... ! »

Fabian hochla la tête.

La poignée de la porte s'abaissa d'abord lentement, puis par saccades de haut en bas, jusqu'à ce que, après un grand tintamarre de clefs et de jurons, la porte finisse par s'ouvrir. Fabian franchit le seuil avec des sentiments mitigés. La femme, uniquement vêtue d'un soutien-gorge et d'un slip, le précéda chancelante dans la chambre à coucher. Il se glissa ensuite avec elle sous la couverture. Bien que détestant ça, il avait préféré conserver ses vêtements.

Encore grisée, elle se remit tout d'abord à l'insulter, mais après quelques mots injurieux lui affirma qu'elle l'aimait beaucoup.

« Mmh, tu es mignon », chuchota-t-elle. Les traits de son visage se décontractèrent et formèrent peu à peu une mine plus sympathique. Sa respiration s'apaisa, puis elle finit par s'endormir. Fabian laissa passer un peu de nuit, puis se glissa prudemment en dehors du lit et rampa pour s'éloigner. Il referma sans bruit la porte de la chambre derrière lui.

Le sang de sa blessure avait entretemps trouvé un chemin à travers sa chemise et Fabian se mit à la recherche d'un mouchoir en papier. Il en profita pour jeter un œil à l'appartement. Il s'aperçut d'emblée que toutes les fenêtres, y compris celles de la cuisine, étaient recouvertes d'un film de couleur. La solitaire ne voulait accorder à personne la possibilité d'un aperçu de son appartement. Elle semblait avoir pris congé du monde. Son appartement était une oasis artificielle de tranquillité, alors que pour elle, la guerre faisait rage à l'extérieur.

Bien que partout des vêtements, des magazines, des barres de chocolat entamées et des paquets de cigarettes jonchaient le sol, les pièces dégageaient une impression de raffinement. Les murs étaient décorés de tableaux ornés de lourds cadres. Il n'y avait aucun dessin, aucune illustration ou peinture qui se rapportait à une nature joyeuse. La sombre élégance des images témoignait plutôt d'une personne qui n'avancait pas d'un pas léger ou sautillant dans la vie.

Après avoir franchi une porte pourvue d'une poignée à tête de lion dorée et actionné la lumière, il laissa échapper un « Oh... ! » d'admiration. La chambre avait l'air d'un décor pour une pièce de théâtre baroque, avec des rideaux rouges dont les tringles étaient tenues par des anges de couleur or. Aux murs étaient suspendus des tableaux encadrés de bois sculpté de paysages idylliques transfigurés, de couples d'amoureux en pique-nique ou à la baignade. La vitre de la porte du balcon était recouverte d'un film noir. Des lampes halogènes éclairaient un lit à couverture rouge et à encadrement noir. Deux lustres, desquels pendillaient de nombreuses gouttes de verre, diffusaient une lumière chaude sur des centaines de livres empilés le long des murs et sur une table antique, à certains endroits jusqu'à un mètre de haut. Il y avait parmi eux de coûteux ouvrages illustrés en excellent état, et ce qui impressionna Fabian, sans un grain de poussière sur leur brillante reliure. La femme qui vivait ici devait être une fanatique de livres et une artiste qui s'ignorait. Une artiste dépressive dont la créativité était dispersée dans la fumée de cigarettes et dans des pensées autodestructrices. La tenue de la chambre attestait, en outre,

que cette femme solitaire n'avait pas perdu sa capacité d'aimer, même si ses amis n'étaient que de beaux livres.

Pensant aller parler à Irma de sa bibliothèque, il leva la main en direction de l'interrupteur quand son regard s'accrocha à une table ronde en métal près de la porte. Un livre y était posé qui se distinguait des autres. Un petit volume relié de cuir qui, comme disposé en appât sur cette petite table au reflet argenté, attendait sa victime. Dessus, en grosses lettres dorées : *Nos chères compagnes les fées*. Fabian ne put s'empêcher d'ouvrir le livre. L'écriture en vieil allemand était difficile à déchiffrer d'autant qu'il n'avait pas ses lunettes avec lui. Cela semblait être un traité sur la bonne manière d'aborder les fées. La dernière partie de l'ouvrage présentait des dessins au crayon de fées tenant sur leurs épaules ou dans leurs mains des papillons ou des oiseaux. Les personnages étaient dessinés de manière réaliste, comme si en se prêtant au jeu de l'artiste les modèles s'étaient à l'occasion bien amusées. En tout cas, toutes déployaient un large sourire sur ces pages légèrement jaunies. Les douces créatures portaient de longues robes ondoyantes et de petites couronnes de fleurs dans les cheveux... Fabian s'arrêta sur le dessin d'une jolie et envoûtante fée en T-shirt et pantalon... ! Il coinça son pouce entre les pages et jeta un œil sur la couverture. L'usure du cuir laissait penser qu'il devait être assez ancien. Et effectivement : en bas de la première page on pouvait lire : *Lienhard & Sommerauer, Kempten 1846...* Fabian revint à la page où il avait laissé son pouce. La Fée lui souriait avec effronterie...

Un craquement le fit sursauter. Un coup de feu... ?! Il posa, ou plus précisément, jeta le livre sur la table et se hâta hors de la pièce. Traversant la cuisine, il avisa le feu dans le poêle ainsi que la bûche qui avait éclaté sous l'effet de la chaleur. Avant de quitter le curieux appartement d'Irma, il ajouta une bûche dans l'ancre et prit soin d'emporter la bouteille de cognac entamée qui se trouvait la table.

À la base, il avait eu en tête de passer le réveillon en ville, de rencontrer des gens et peut-être de nouer de nouveaux contacts. Mais après tout ce qui venait de se passer, il prit le parti de rester à la maison et de jeter de temps en temps un œil sur Irma. Pour capturer un peu d'atmosphère de fête, il écouta le programme de la Saint-Sylvestre à la radio.

Quand en fin de soirée il ouvrit la porte de l'appartement de l'étage d'en-dessous pour se rendre à son chevet, elle se réveilla. Elle se mit à crier et voulait savoir ce qu'il se passait et ce qu'il était venu chercher chez elle. Ses yeux inquiets sautillaient nerveusement dans toutes les directions. Il lui raconta ce qui était arrivé. Irma ne se souvint tout d'abord pas d'être tombée de l'escabeau en faisant le ménage et encore moins de l'avoir mordu. Lorsqu'il lui montra la blessure dont la marque des dents était encore visible, elle s'excusa et rouspéta contre elle, cette bécasse d'Irma, qui avait encore une fois disjonctée.

« Je sais bien que dans mon état je ne dois pas boire d'alcool, hoqueta-t-elle, mais je n'ai pas supporter l'idée de devoir passer à nouveau le réveillon seule. »

Elle se moucha et dit ensuite d'une voix chevrotante :

« Pour ne pas y penser j'ai voulu mettre au propre l'appartement et je suis tombée sur une bouteille de cognac que j'avais cachée il y a longtemps. Je n'ai pas pu y résister, tu comprends ? »

Fabian n'eut pas de mal à la comprendre bien qu'il n'ait jamais été dans une situation semblable. Elle voulut savoir si tout n'avait pas été réduit en miettes, ou si le miroir dans le corridor et la porte vitrée de la cuisine étaient encore entiers. Fabian la rassura. Seule la radio était éparpillée en plusieurs morceaux sur le sol de la cuisine.

« Et la police ? Tu as appelé la police ? »

Il secoua la tête.

« Tu es un brave gars, autrement ils vont de nouveau me flanquer hors de l'appartement », dit-elle soulagée.

Elle sourit discrètement, prit une cigarette et l'alluma. Elle raconta ensuite sa crise lors d'une fête en solitaire et de sa peur, en tant qu'étrangère, d'être expulsée si elle s'illustrait de manière inacceptable. Irma le prit dans ses bras. Elle recherchait de la tendresse et de la sécurité. Mais Fabian resta prudent ; il ne voulait pas se faire mordre une seconde fois. Puis l'idée lui vint subitement qu'elle pourrait aller chez sa seule amie et passer la nuit là-bas. Fabian l'aida à chercher le numéro de téléphone censé être noté sur un bout de papier posé quelque part. Depuis sa dépression elle n'était plus capable de retenir un numéro. Même son année de naissance elle ne savait plus par cœur, mais cela était tout aussi bien. Après de fastidieuses recherches, elle trouva sous un tas de journaux et de magazines féminins un morceau de papier toilette sur lequel était griffonné un numéro. Fabian la regarda un peu étonné.

« Je... hmm... j'ai une autre ligne dans les toilettes ; je me sens rassurée si je peux aussi joindre quelqu'un depuis là-bas... »

Pendant qu'Irma passait son coup de fil, plusieurs mégots de cigarette atterrirent sur le parquet à côté d'un cendrier débordant. Elle devait également être abonnée chez les pompiers, présuma-t-il.

Son coup de téléphone paraissait interminable. Pendant ce temps-là, Fabian ramassait les cigarettes consommées et faisait hurler la machine à café.

« À elle je peux tout confier, on se connaît depuis des années, dit-elle en sanglotant après avoir enfin raccroché. Helga a déjà vécu pas mal de désagréments avec moi et me comprend malgré tout... Malheureusement, elle est déjà complète pour ce soir. Son appartement est déjà rempli d'invités qu'elle ne sait où caser. »

Elle sirota un peu de café et demanda ensuite hésitante :

« Je ne voudrais pas être seule quand minuit sonnera, tu restes encore un peu... ? »

C'est ainsi que Fabian passa la nuit de la Saint-Sylvestre avec une femme pour qui la vie ne signifiait rien d'autre que l'atroce attente d'une fin salutaire. Jusque-là elle n'avait pas trouvé le courage de raccourcir sa vie. « Peut-être cela y a contribué », dit-elle avec ironie, le regard posé sur la cigarette qu'elle venait d'allumer. Sur ce, elle ria pour la première et dernière fois de la nuit. Comment aurait-elle bien pu rire de bon cœur ? Elle considérait la vie comme insensée et hasardeuse.

« Mais regarde la télé ! ponctua-t-elle avec une voix pleine de reproches, alors qu'il lui parlait de la vie. Hein, à quoi bon ? On n'y voit que des meurtres, du terrorisme, des politiciens en quête de pouvoir, ou autres idiots de quelconques séries où des rires de spectateurs sont insérés au montage afin de suggérer que cela puisse être drôle... »

Pour Fabian il n'y avait rien d'insensé, bien au contraire. Il voyait en premier le bien chez les gens, elle d'abord le mauvais. Irma considérait la mort comme une fin irrévocable, pour lui elle n'était qu'une transformation. Il croyait à une force cosmique créatrice, elle au diable.

Quand, peu avant minuit, il lui demanda, en passant, ce qu'il en était de la chambre aux livres, elle le regarda avec de grands yeux :

« Tu es allé voir mes livres ?! » Elle devint rouge écarlate.

« Qu'est-ce qui t'es passé par la tête ?! l'apostropha-t-elle, ces livres sont tout ce que j'aime. Cette pièce est sacrée pour moi. Personne d'autre n'y a à faire quoi que ce soit ! »

Elle bondit sur lui et déchira sauvagement sa chemise.

« Disparais ! Sors de chez moi ! Je ne veux plus te voir, dehors... ! »

Fabian quitta irrité le monde fermé d'Irma. La porte claqua derrière lui.

Il faisait froid dans son appartement. Même dans son lit il ne parvenait pas à se réchauffer. Quelque chose était en train de s'opérer en lui.

Le lendemain, il reçut un appel de Marianne, une jeune femme un peu chamboulée qu'il avait rencontrée à des cours d'italien. Elle demandait si elle pouvait venir chez lui, elle ne supportait plus sa solitude. Et bien que Fabian se sentait déjà infesté par le virus d'une dépression, il ne s'y opposa pas. Marianne passa deux semaines plombantes auprès de lui, et les amis qu'elle fit venir de temps à autre n'allégèrent en rien l'atmosphère. Les sujets de discussion tournaient presque exclusivement autour des attentats terroristes, des catastrophes et des guerres aux quatre coins du monde.

Telle la jacinthe d'eau envahit l'étang qui jusque-là était la source de son bonheur, la maladie s'étendait avec rapidité dans son corps et le consumait. Fabian perdit foi en la beauté et dans le bien, et aussi en ce que derrière chaque être se cachaient d'ambitieuses idées de développement et d'accomplissement. Des plans comme ceux qu'il s'était souvent employé à concevoir avant de s'endormir quand il était plus jeune, et ce jusqu'à en avoir le

tourgis et craindre d'être entraîné dans des remous tourbillonnants. Non pas qu'il ait fait l'expérience du paradis sur terre dans sa jeunesse, car bien trop d'injustices avaient eu lieu autour de lui, mais jamais il ne s'était laissé décourager par les circonstances. Un pilote à l'intérieur de lui l'avait convoyé au travers des tempêtes de la jeunesse. À l'époque, il était certain qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, que ses rêves se réaliseraient même sans une ambition démesurée. Ce n'était pas seulement un pressentiment, il le savait, c'est tout ; cela respirait l'évidence. De cette manière il avait avancé sans peine sur l'étroit sentier qui devait mener dans « le pays d'Orient » dont parlait Hermann Hesse.

Mais à présent, sa boussole interne était en panne et il se dirigeait tout droit vers un ouragan. Fabian, qui n'avait encore jamais fumé, prit goût aux feuilles de tabac. Et souvent, dans les entrailles brunes d'une sèche était fourrée un peu de « verdure ».

Il se trouva pour la première fois confronté aux turbulences d'une dépression. La ouate réconfortante de l'enfance s'effilait dans tous les sens. Des attaques de panique s'abattirent sur lui comme des rafales de vent et le plaquaient au sol, s'essoufflant ensuite, pour aussitôt revenir sans prévenir. Fabian était exposé à ces tempêtes comme un radeau aux vagues d'une mer déchaînée. À des moments il était tout en haut, se sentait fort et confiant et gardait fermement son cap ; puis de nouveau il se retrouvait dans le creux de la vague, encerclé de lames d'eau et de nappes de brume qui lui masquaient toute visibilité sur le pays en vue. Et à chaque fois qu'il avait la tête sous l'eau et luttait pieds et mains pour rester à la surface, quelque chose lui saisissait la jambe et l'entraînait encore plus bas : des formes ténébreuses, des peurs ataviques avec leurs descendants déchaînés qui tournaient comme des requins autour de leur proie. Il finit par perdre totalement le contrôle du navire.

Un jour qu'il était à la recherche d'un détour sur une étroite arête de montagne au-dessus d'un lac, sous un grand ciel bleu, le soleil dans le visage et en paix avec lui et le monde, il fut as-sailli par d'affreuses créatures sorties des ténèbres. Elles le criblèrent de toutes parts avec des flèches empoisonnées au venin de diverses peurs. Pris par la douleur, il demeura debout dans une pente quasi verticale de plusieurs centaines de mètres qui se terminait en éboulis. Cela aurait été facile de se laisser tomber comme le font les personnes dont la résistance s'était élimée au fil des mois ou années d'un siège de forces obscures. Il voyait déjà son corps flotter, déployé comme un aigle en vol plané, léger et gracieux, plongeant dans le vide comme il l'avait déjà souvent fait dans ses rêves. Cependant quelque chose de pur et d'affectueux l'avait retenu.

Il se détourna et redescendit hâtivement de la montagne pour se mêler à la foule de touristes, dans l'espoir de trouver dans le brouhaha de la rue du répit face à ses poursuivants invisibles. Mais ils ne le quittaient pas d'une semelle. Ils avaient senti le sang et ne voulaient pas renoncer à leur repas.

Engagé dans de telles luttes, sa vie filait devant lui. Il n'était ni mort, ni vivant ; son esprit agité ne trouvait la paix que dans le tumulte, le silence le minait.

De temps en temps pourtant, quelque chose l'atteignait qui le sortait de sa léthargie ; un signal, un faisceau de lumière qui, à travers la couverture de nuages parvenait à rayonner jusqu'à lui, comme ce jour-là : un après-midi, il était allongé sur le lit incapable du moindre mouvement. C'était calme dans la chambre, un peu trop pour cette heure de la journée. Une douleur insupportable dans le dos avait fait de lui un vieillard. Sans aide, il ne pouvait ni se lever, ni même bouger. La veille, il était tombé du bateau dans l'eau glaciale, alors qu'il tentait d'attirer à lui un canot pneumatique dans lequel se trouvaient deux filles apeurées. Elles s'étaient risquées trop loin au large et quand le vent s'est levé, coiffant les vagues d'une inquiétante écume blanche, elles ont, en s'affolant, perdu leurs rames et s'étaient alors mises à crier à l'aide.

Avant que Fabian n'ait le temps d'enfiler de nouveaux vêtements secs, son point faible, le nerf sciatique, s'était enflammé. Il se retrouva immobilisé dans son lit, bercé tous les quarts d'heure par le son monotone des cloches de l'église. Des enfants jouaient et criaient dans la cour, sans savoir que quelqu'un les écoutait avec nostalgie. Tout était vie et mouvement joyeux au dehors, et lui était collé à son matelas tel une mouche dans du miel.

Mais il n'était pas vraiment inquiet ; il était sûr que cela allait évoluer d'une manière ou d'une autre ; la douleur allait s'estomper et il pourra aller ensuite se faire un bon festin. Ce qui lui manquait le plus, c'était quelqu'un avec qui bavarder et partager un café. Mais de ses collègues de travail, seul un savait où il habitait et il n'était pas au courant que Fabian gisait raide comme une planche dans son lit.

Par ennui, car lire était œuvre de fakir, il plaça en dépit de la douleur sa tête entre les écouteurs d'un baladeur. Il écouta la musique qui avaient accompagné son voyage en France avec Léa ; des morceaux qu'ils avaient sélectionnés ensemble et qui ravivaient ses sentiments d'autrefois. Il avait fermé les yeux et ne pensait à rien en particulier.

Tout à coup s'ouvrit devant lui une fenêtre sur une autre dimension et il vit une main apparaître au plafond. Une main auréolée d'une chaude lumière ! Vigoureuse, manifestement pas celle d'un chérubin, elle se rapprocha lentement vers lui jusqu'à laisser un bras puissant et viril émerger entièrement du nimbe lumineux ! De toute évidence, quelqu'un lui tendait la main et voulait l'aider à se lever... C'est du moins comme cela qu'il interpréta ce geste. Sans hésiter une seconde, il rejeta la couverture en arrière, décrocha ses jambes de leur socle chaud et humide, les posa à terre et se leva. Tout simplement, alors même que quelques minutes auparavant il s'était retrouvé deux fois au sol frappé par des décharges électriques en essayant de se lever. Et à présent cette amélioration foudroyante !

Fabian pouvait se tenir debout et bouger sans peine. Il avait néanmoins encore à l'esprit la douleur des précédentes secousses et fit donc timidement les premiers pas. Il saisit son portable, composa le numéro du chef du chantier naval et annonça sa disponibilité. Dans la foulée, il s'habilla, sortit de la maison, enfourcha son vélo et descendit en ville. Il y acheta des sous-vêtements chauds qu'il enfila aussitôt, avant d'aller ensuite réaliser son souhait d'un repas extraordinaire. Le lendemain il était de retour sur le pont.

Pendant longtemps, Fabian avait pu revoir sur son écran intérieur la main masculine enveloppée de lumière aussi nettement que s'il l'avait eue sous les yeux. Cette image finit pourtant par s'évaporer comme le fait aussi le plus cher des parfums. Et l'embellie de son moral, qu'avait rendu possible l'intervention d'un autre monde, ne put garder à distance les forces obscures plus longtemps. La lumière du temple finit par s'éteindre en lui. Il était devenu un insecte pris au piège de l'ambre : intact de l'extérieur, mort à l'intérieur.

Dans ce contexte de désespoir, il fit une nuit le rêve suivant : Une voix féminine monta de son tréfonds et l'appelait. Il suivit perplexe ce captivant appel. Un escalier menant dans l'obscurité d'une cave apparut devant lui. Muni d'une torche il descendit à petits pas et s'enfonça dans la gorge enténébrée. L'escalier plongeait apparemment sans fin dans les abîmes et lui donnait l'impression de cheminer à travers les entrailles d'un serpent. La voix continuait toujours à l'en convier.

Il se retrouva soudain devant une porte en bois arquée à deux battants pourvus de poignées en fer forgé. Sans un bruit, celle-ci se mit alors lentement à s'ouvrir et de la lumière en jaillit. À cet instant, il se retrouva dans une verte prairie mouchetée du jaune des pissenlits. Tout autour palpaient des papillons et gazouillaient des oiseaux dont le chant se mêlait à celui de l'eau du ruisseau qui murmurait un peu plus loin. La température était estivale et un léger vent ballottait les fleurs, les herbes et les fourrés. Une douce senteur de rose flottait dans l'air.

Au loin, une femme s'avançait vers lui avec grâce. Elle se rapprochait toujours plus, et il put bientôt sentir la peau et les cheveux de l'émanation, puis plus près encore, jusqu'à ce que Femina ne fasse plus qu'un avec lui. Cette créature amorphe explosa alors comme une étoile dans le cosmos, en un gigantesque éclat de particules lumineuses qui s'échappèrent dans l'univers, à travers l'être, à travers ce qui est et ce qui sera toujours. Et partout était l'amour, le rire, la vie. Puis ces particules projetées dans l'infini se mirent à ralentir, se stoppèrent pour ensuite se rediriger à vitesse croissante vers son point initial, dans la prairie...

Fabian se réveilla. Le radio-réveil diffusait la bonne vieille chanson de Kate Bush :

*« ...don't give up
'cause you have friends
don't give up
you're not beaten yet
don't give up
'cause somewhere there's a place
where we belong... » **

* *N'abandonne pas, car tu as des amis, N'abandonne pas, car tu n'es encore pas à bout, N'abandonne pas, nous avons tous quelque part où aller.*

Ce rêve lui redonna, pour quelques jours, un peu de forces vitales. Fabian s'imagina même que son trouble était passé et qu'il pouvait désormais aller de l'avant. C'est pourtant à ce moment-là qu'il vécut les pires jours et nuits de sa vie : il devint tout à coup la proie impuissante de bad trips. Fabian se pressait hors des pièces pour y revenir aussitôt. La fuite était vaine, car il n'y avait plus d'endroit où il aurait pu fuir. Il n'existait plus d'emplacement, uniquement un vide blanc, sans commencement, sans fin. Il se sentait comme un être bidimensionnel piégé de long en large incapable de se relever. Tout avait perdu son sens et était sans espoir. La vie et la mort ne voulaient plus rien dire et ne paraissaient plus qu'une seule et même fumisterie. *Si la vérité est si fade, il est alors préférable que toutes les étoiles s'éteignent*, griffonna-t-il dans son carnet.

Pris de fièvre, Fabian tremblait de tout son corps. Ses pensées tournaient frénétiquement en rond, rendues folles par la perte des repères habituels. Incapable d'enrayer le flux d'impressions et d'informations, il s'activait dans sa panique à travers l'appartement et ouvrait les fenêtres pour reprendre son souffle, mais sans pour autant ressentir de soulagement. Il ne parvenait plus à arrêter le film qui se déroulait toujours plus vite devant son œil intérieur ; il se noyait sous un tsunami de pensées.

À ce moment précis durant lequel il s'était dangereusement rapproché du seuil, où, pour beaucoup, il ne reste plus que les fuites sans compromis que sont la mort ou l'aliénation, il entendit une voix qui lui chuchota que cela ne lui servirait à rien de se faire du mal, car il emporterait toutes ces angoisses et ces sentiments avec lui. D'instinct il saisit le téléphone ; en transe, il composa le numéro du collègue qui se trouvait le plus près de chez lui et l'implora de venir le plus vite possible, non, tout de suite, chez lui avant qu'il ne soit trop tard. Il était une heure et demie du matin...

Tom arriva chez lui dix minutes plus tard. Fabian avait entretemps pu se calmer un peu. Le fait de savoir qu'il n'était plus seul l'avait déjà un peu réconforté. Tom se rendit vite compte que quelque chose ne tournait pas rond, mais il pensa que Fabian avait dû fumer trop d'herbe et pris un billet aller pour le train fantôme psychédélique. Il n'était pas thérapeute de l'âme, et avait en outre suffisamment à faire avec lui-même et avec son couple qui battait de l'aile depuis déjà quelques années.

Fabian n'avait jamais raconté à Tom qu'il souffrait de dépression. Ce jour-là non plus. Il n'aurait jamais osé confier à quiconque qu'il était sur le point de perdre la boule. Il aurait eu à s'avouer que, lui, qui avait toujours affirmé tout maîtriser et survoler les difficultés, faisait naufrage. Fabian était bon comédien ; personne n'avait remarqué qu'il buvait la tasse jour et nuit.

Quand il ne travaillait pas, il restait cloîtrer chez lui durant la journée. Il avait coupé son portable. La nuit, il rôdait comme un loup solitaire parmi les rues de la ville et espérait rencontrer quelqu'un qui le libérerait de l'asile de fous qu'était devenue sa tête. Mais il n'arrivait pas à nouer de nouveaux contacts parce qu'il avait peur de se faire rejeter. Il guettait avidement à l'intérieur des appartements et des bistrotts éclairés, là où les gens étaient assis ensemble, bavardaient les uns avec les autres, se regardaient les uns et les

autres, et s'échangeaient des messages d'amour secrets. Fabian était en bonne voie pour finir dans un cocon comme Irma après avoir tout étanchéifié autour de lui.

À de rares moments, il parvenait à endiguer ses pensées galopantes. Lors d'une de ces trêves, il perçut un matin les mots : « Viens en montagne, maintenant... ! »

Fabian avait justement deux jours de libres. Il fourra dans son sac à dos qui demeurait toujours à portée de main, un pain entier, du fromage, du chocolat, et comme d'habitude l'appareil photo, puis fila à vélo jusqu'à la gare. Il prit là-bas un train qui le mena des austères parois du nord vers celle à caractère ibérique de la partie sud des Alpes. Une aventure assez particulière débuta alors.

LA RENCONTRE

L'air clair des hauteurs lui fit du bien. Il avait randonné le long d'un grand glacier qui doucement respirait, atteint un haut alpage, était prestement redescendu dans la vallée pour ensuite longer les fameux bisses, des conduites d'eau vieilles de plusieurs centaines d'années. Il avait erré sans but dans la montagne, rampé parfois à quatre pattes sous des arbres morts, traversé à un moment une zone accidentée pleine d'éboulis, puis à nouveau de douces prairies alpines. Il était à présent adossé au tronc d'un arbre brisé, qui, blanchi par le soleil, ressemblait au squelette d'un saurien et offrait son visage aux rayons curatifs du soleil en humant un air imprégné d'une légère senteur de bois sec.

Il s'était aventuré en « zone interdite », s'était introduit dans un territoire sauvage à peine touché par la main de l'homme, où il était bien dangereux de se promener ou crapahuter, dans un endroit bien à l'écart des itinéraires balisés. Cette nature agreste, rocailleuse et isolée, s'élevant au-dessus du grondement d'un torrent sauvage, où seuls quelques arbres trouvaient encore le courage d'enfoncer leurs racines dans le sol pierreux, représentait un minuscule espace vital, une petite île pour les chamois et autres animaux persécutés. Fabian avait toujours considéré de telles réserves comme des « zones interdites » et les avait jusque-là contournées par respect. Mais cette fois, ses angoisses et une foule de pensées débridées l'avaient traqué jusque dans la montagne, et sans le vouloir, il s'y était introduit.

« Mais quelle connerie ! lança-t-il énervé. Mais qu'est-ce que je fous là !? »

Quelque chose l'avait attiré dans la montagne. À présent il était là, avec rien ni personne pour lui montrer où aller ou ce qu'il devait chercher. Aucune voix intérieure non plus pour le mettre en garde sur la situation fâcheuse dans laquelle il était allé se fourrer en entamant la descente d'une paroi rocheuse instable. Il avait alors glissé sur quelques mètres et s'était déchiré le jeans et la chemise et écorché bras et jambes sur un flanc de rocher tranchant comme une lame.

Il ne put cependant en faire grand cas longtemps, car un regard vers le haut lui fit réaliser un bien plus grand problème : remonter l'escarpement sans équipement spécial n'était pas possible. La fragile roche n'aurait même pas pu supporter le pied nu d'un enfant. À sa gauche, une tranchée inclinée et glissante composée d'éboulis de gravillons de calcaire, à droite et derrière lui, un mur presque vertical. Sans se douter de rien, il s'était dirigé tout droit dans un dangereux traquenard montagnard.

De soudains croisements le firent sursauter. Au-dessus de la cime d'un vieux chêne qui s'élevait d'un éperon rocheux à quelque distance de lui, des oiseaux bruissaient et

voletaient. Des chocards à bec jaune s'étaient retrouvés pour une vive jacasserie, pour une table ronde de chevaliers noirs. Il sembla à Fabian qu'ils se concertaient au sujet de son intrusion illégitime dans leur territoire et rendaient un verdict.

Un intense frémissement se fit tout à coup entendre ; les corvidés se dispersèrent en poussant des cris d'orfraie. Un oiseau rouge-brun pas plus gros que les chevaliers volants se posa sur une branche du chêne. Le faucon paraissait observer Fabian. Cela pourrait être Pius, se prit-il à penser. Mais tous les faucons se ressemblent de loin.

Il s'évertua à mettre de l'ordre dans ses idées, et pour cela fixa un point précis : au fond de la vallée, bien au-dessus du dernier pâturage, s'élevait dans l'azur du ciel un sommet qui donnait l'impression d'un château fort couvert de neige. Fabian contempla la montagne à la forme curieuse avec persistance. Il ne pouvait détourner son regard de la structure singulière de cette montagne, dont les contours étaient rapidement devenus flous. Il discerna un visage dans les sillons et les pics latéralement exposés au soleil : celui d'un sphinx aux yeux à demi clos regardant vers le bas avec majesté et détachement et portant les traits d'un être au caractère lucide et averti.

Ne pouvait-on pas également lire un soupçon d'ironie dans son visage ? Se moquait-il des tribulations éprouvées par Fabian qui avaient discrédité le sens de sa vie et rendus futiles les valeurs qu'il s'était évertué à défendre ? Comment aurait pu sa foi en une force universelle déplacer une pierre si un grain de sable soufflé au gré du vent suffisait à le renverser ? Et comment des pensées habituellement familières et banales, pouvaient-elles subitement acquérir une existence propre et évoluer en bête féroce ?

Fabian avait de la peine à se relaxer et à rester concentré sur quelque chose. Il y a quelques mois encore il pouvait rester assis immobile une heure ou plus à disséquer ses pensées. Il n'aurait pu s'imaginer alors que le psychisme humain était si fragile, et encore moins le sien.

La température avait baissé. Fabian se rendait bien compte qu'il n'était pas équipé pour passer une nuit à la belle étoile à 1500 mètres d'altitude. Il se leva et jeta un œil en direction du chêne. La branche sur laquelle se reposait le rapace se balançait librement de haut en bas.

Fabian examina la situation. Il n'y avait qu'un moyen de se sortir de ce mauvais pas, qu'une seule direction pour le ramener en terrain stable : celle à travers l'abrupte voie d'éboulement. Seulement, s'il perdait son appui il dégringolerait dans la vallée.

Il resserra fermement ses chaussures, attrapa son sac à dos, et alors qu'il l'ajustait sur ses épaules, entendit une sorte de sifflement. Il regarda autour de lui. À l'extrémité droite de la barrière rocheuse, à peut-être vingt mètres de lui, il distingua une silhouette féminine. Dubitatif, il ferma un court instant les yeux et regarda à nouveau, mais l'apparition avait disparu !

Fabian ne savait pas trop ce qu'il devait en retenir. L'expérience du bras sorti du néant lui revint en tête. Ce n'était toutefois pas le meilleur moment pour y réfléchir davantage, car l'après-midi était déjà bien avancé, et s'il ne voulait pas passer une nuit pénible il devait agir avec diligence.

Bien qu'elle ne dût pas dépasser les quatre ou cinq mètres de large, la tranchée escarpée semblait de près encore plus infranchissable. Quand Fabian lança une pierre de la taille d'une main dans l'éboulement pour voir comment se comportait le terrain, il en eut froid dans le dos. Le sol réagit comme une bande transporteuse actionnée par un bouton. Un tapis tissé de petits morceaux de calcaire glissa en ruisselant le long de la pente et se déversa dans la vallée. Fabian jeta encore une fois un coup d'œil vers l'endroit où il avait aperçu la femme, mais n'y vit que de la roche.

Il ne lui restait plus qu'à s'engager dans le dangereux passage. Il sentait son estomac lentement se nouer, à présent il jouait le tout pour le tout. Il ouvrit le sac à dos, sortit l'appareil photo, l'enroula plusieurs fois dans sa veste imperméable et le remit dans le sac. Après l'avoir refermé, il le lança de l'autre côté du toboggan où il alla s'écraser lourdement sur un rocher gercé.

« Maintenant ou jamais ! » se dit-il à haute voix pour se donner du courage. Il s'agrippa tout d'abord fermement à deux pierres pointues qui émergeaient du sol et tâta ensuite le sol du pied à la recherche d'un endroit anguleux où le poser. Or, les zones testées s'éboulaient et, avant d'essayer à nouveau, il façonna dans le sol calcaire un point d'appui avec sa lourde chaussure de montagne. Cela marcha ; le pied gauche était assuré. Il ramena à lui l'autre jambe et modela une seconde marche dans le sol relativement meuble. Une fois ce pied relativement bien planté, il risqua un regard par-dessus l'épaule, et vit le bord tout proche du précipice avec au loin, tout en bas pointées dans sa direction, les lances d'une forêt d'épicéa. Il éprouvait une impression bizarre. Il y a quelques jours encore, cela lui aurait été facile de se laisser flotter dans le vide et de s'écraser quelque part, et là il avait tout à coup peur de mourir. Son cœur lui frappait la poitrine comme un prisonnier aux parois d'un bateau qui coulait. Il prit quelques profondes respirations et se risqua au pas suivant. Mais au moment où il leva le pied, la marche sur laquelle reposait son poids, céda. Le tapis roulant mortel se mit en mouvement ! Et Fabian perdit tout appui. Comme sur une planche savonnée, il patinait vers l'abîme s'efforçant vainement de se raccrocher à ce qui lui tombait sous les mains et les pieds. La mort devant les yeux, il étendit son corps pour retarder la chute le plus longtemps possible, et se pressa au sol tel un ressort juste avant sa détente. Cette formidable tension éclata alors en un cri et en un saut désespéré vers la rive salvatrice, où il réussit au dernier moment à agripper un jeune arbre aux racines heureusement bien ancrées dans le sol. Le prompt freinage lui fit faire quelques violentes torsades, puis il termina le dos plaqué au sol. À moitié sonné et le souffle coupé, il demeura tout d'abord allongé tandis qu'à côté de lui, comme vidés d'un sac, se précipitaient pierres et gravats. De crainte que tout le cône de déjection ne se mette également en branle, il se secoua un peu, saisit le sac à dos et escalada à quatre pattes les quelques mètres qui le séparaient d'un terrain plus stable.

Fabian se considérait chanceux ; même s'il savait qu'il devait encore trouver un chemin pour rejoindre l'alpage depuis ce champ de décombres où l'avait mené sa randonnée onirique. C'est alors qu'il sentit des yeux se poser sur lui. Il leva les siens et vit quelques mètres plus haut, une femme vêtue d'une robe grise en accord avec la couleur du gneiss. Ses cheveux longs jusqu'à la taille dansaient doucement au vent. C'était la femme qu'il avait aperçue juste avant de franchir le sillon. Mais cette fois-ci, ce visage joli comme une image lui parut familier... La jeune femme se retourna comme pour s'éloigner, non sans lui avoir dirigé un dernier regard invitant. L'incitait-elle à le suivre ?

Fabian se dressa sur ses jambes chancelantes. Il cala son sac sur ses épaules et suivit l'inconnue qui déjà pressait son pas. La cadence de son allure souple lui fut dur à suivre, d'autant que son dos lui faisait mal. Elle filait entre les sapins et les gros blocs de pierre, se dirigeant droit vers la paroi rocheuse qui se dressait devant eux telle une énorme déferlante. Elle s'arrêta peu avant l'insurmontable surplomb et jeta un œil sur lui. À côté d'elle, un vieil épicéa fatigué était adossé au rocher. Derrière ses branches – quasi indécelable même de près – était située l'entrée d'une grotte dans laquelle la femme disparut sans dire un mot. Fabian la suivit avec réticence et rejoignit rapidement un escalier qui le conduisit dans un sombre tunnel. N'avait-il pas récemment rêvé de cette scène... ?!

Après seulement quelques marches, la noirceur était telle qu'il ne voyait plus ses pieds et il se résolut à se mouvoir à tâtons le long du mur. Les marches étaient taillées de manière irrégulière dans la roche, c'est pourquoi Fabian devait à chaque pas évaluer si son pied avait suffisamment de surface de marche avant de penser au suivant. Mais malgré sa prudence, il fit un faux pas et chuta dans le vide ! Il n'eut cependant pas le temps d'envisager le pire et atterrit doucement comme une plume de duvet sur un sol moelleux de sable fin. Surpris de cet atterrissage tout en douceur, il tâtonna dans l'obscurité à la recherche de quelque chose de ferme... Le soudain contact avec une main chaude et charnue le fit tressaillir. Ce n'était pas celle d'un fantôme, mais celle de la jeune femme dont l'aisance à le redresser lui donna l'impression d'être une poupée.

« Merci ! » dit-il brièvement, sentant la prise se desserrer. Ce n'était là pas la première fois qu'une main amie voulait le sortir d'une situation déplaisante. Alors, pourquoi hésiter ? Allez, suis-la avant qu'elle ne s'en aille, s'avisait-il.

La créature féérique, mais pas moins inquiétante, le guida à travers une galerie souterraine suffisamment large pour marcher côte à côte. Fabian pouvait à des moments constater la présence d'un courant d'air, mais autrement, il n'y avait rien à voir ni à entendre. La noirceur et le silence étaient pesants, mais la senteur de foin qu'exhalait la chevelure de la femme avait sur lui un effet apaisant. Ce qui sentait aussi bon ne devait pas être si mauvais, se dit-il. Cette histoire lui paraissait néanmoins étrange et lui évoquait l'ouvrage de Charles-Ferdinand Ramuz dans lequel un éboulement ensevelit l'alpage de *Derborence* recouvrant hommes et bêtes. Un berger survécut pourtant, et put après quelques jours se

libérer des décombres. Lorsqu'il réapparut dans son village, il fut traité comme quelqu'un qui appartenait au monde des morts et non plus à celui des vivants.

Et si elle aussi... ?

De la lumière filtrait dans le couloir et le jeu d'ombre des marches d'escalier annonçait la fin du tunnel. La femme le laissa alors passer devant.

Avant que l'air n'atteigne ses cheveux, Fabian remarqua au-dessus de lui l'épais branchage d'un sapin qui, tel un tipi, protégeait la sortie de la grotte des intempéries, voire aussi peut être d'hôtes indésirables. À travers les branches, Fabian observa que le soleil se tenait juste au ras de la crête opposée et réalisa en même temps qu'il lui sera aisé de trouver le chemin du retour depuis cet endroit.

Fabian voulut remercier la jolie guide de montagne et lui demander ce qu'elle faisait par ici, et d'où elle venait. Lorsqu'il se retourna vers elle, il fut frappé par la ressemblance qu'elle avait avec la fée du livre dans la bibliothèque d'Irma. Elle lui sourit et disparut hâtivement dans le tunnel. Fabian lui emboîta le pas, mais très vite l'obscurité l'empêcha à nouveau de distinguer quoi que ce soit. Il appela plusieurs fois, mais n'eut que son écho comme réponse.

Déçu, il retourna vers la sortie de la grotte. Le soleil avait entretemps décliné derrière la crête, et il devait maintenant se dépêcher de regagner la gare s'il voulait encore attraper le dernier train.

Il redescendit dans la vallée habité d'un état d'esprit bien singulier. La « rencontre du troisième type » l'avait bien chamboulé mais aussi mis dans une humeur qui le faisait plutôt flotter que marcher. Ses pensées tournaient autour de cette aventure. Le choc d'avoir frôlé la chute et l'intervention inattendue d'un « ange » avaient emporté ses pensées les plus lourdes. Ses batteries étaient à nouveau rechargées.

LA GROTTTE DE CRISTAL

Fabian arriva tant bien que mal au terme de l'hiver. Il n'avait plus qu'un but devant les yeux, plus qu'une impatience : il voulait la revoir, voulait à tout prix savoir qui était cette mystérieuse femme.

Un nouveau changement d'appartement lui changea temporairement les idées. La famille d'accueil qui lui avait loué l'été précédent un minuscule logement mansardé, lui proposait désormais un deux-pièces qui s'était libéré dans leur maison. Fabian ne réfléchit pas longtemps car il aurait eu de la peine à trouver quelque chose de mieux. Ces gens lui étaient sympathiques, et c'était manifestement réciproque puisqu'ils lui confièrent la clé de la maison quand ils partirent en vacances. Par ailleurs, Sarah, la tornade, parvenait à l'arracher de temps à autre de sa mélancolie.

Cet hiver il n'était pas allé à l'université. Il n'avait eu ni l'envie de voir autant de monde, ni la capacité d'étudier. Son aptitude à se concentrer était tout juste suffisante pour de petits travaux manuels. Il avait proposé ses services à la Société de navigation, pour qui chaque main était la bienvenue étant donné que la révision complète de son plus gros bateau était à l'ordre du jour. Fabian passa ainsi plusieurs semaines au fond du ventre du bateau à vapeur, à gratter la rouille et à étaler au rouleau des dizaines de kilos d'antifouling, censés préserver la partie immergée du bateau de la rouille. Enrobé dans plusieurs couches de vêtements, la besogne n'était pas si pénible en dépit du froid du hangar. C'est seulement quand il avait passé la journée sous le bateau allongé sur une planche à roulettes que son dos se plaignait le soir venu. La plupart du temps Fabian œuvrait seul, ou alors en collaboration avec son collègue Tom avec qui il allait de temps à autres fumer une cigarette ; cela quand le chef de chantier était hors de portée olfactive, car la fumée était, avec ou sans additif, strictement interdite.

Le travail était dur, mais le plus difficile pour lui était que les jours les plus courts de l'année lui paraissaient désespérément bien longs. Et quand enfin la neige sur les montagnes commença à reculer devant le soleil chauffant du printemps pour aller se déverser dans les ravins et rejoindre les eaux de torrents impétueux, il s'en alla lever le voile du secret de la belle inconnue.

Il ne tarda pas à trouver l'endroit où il avait fait sa chute et échappé de peu à la mort. Il se situait hors d'atteinte en dessous de lui : les avalanches avaient emporté une grande partie de la corniche sur laquelle il avait aperçu la femme pour la première fois. Il était impossible d'y jeter un coup d'œil sans descendre en rappel. S'il voulait retrouver l'entrée de la baume, il devait procéder autrement. Haletant, il se hâta vers le haut de

l'escarpement d'arbre en arbre, et chercha l'emplacement d'où l'aperçu sur la montagne opposée lui semblait être le même qu'au moment où il avait émergé de la grotte derrière les branches du sapin. Mais il ne le trouvait pas. Ses souvenirs du site étaient trop évasifs. Seul le doux visage de la femme aux yeux luisants et à la chevelure longue était gravé dans sa mémoire, tandis que dans le nez lui chatouillait encore l'arôme épicé qui avait embaumé le profond couloir.

Fatigué, il s'assit, s'alluma une cigarette et observa le soleil se retirer derrière l'étrange structure d'un épicéa mort. Contempler la course du soleil était à chaque fois pour lui une petite aventure métaphysique : ses yeux percevaient clairement que le soleil tournait autour de la terre, alors qu'en réalité c'était l'inverse. Cette illusion avait déterminé la vision du monde pendant des millénaires. On croyait, ou avait laissé croire, que le soleil, la lune, les planètes, toutes les étoiles du ciel et le restant de la galaxie gravitaient autour de la terre, qu'elle était le centre de l'univers et l'homme l'unique créature existante. Pendant qu'il envoyait dans le ciel une série d'anneau de fumée, il se remémora sa « période balcon » : à quinze ans, il s'était interrogé, en parallèle des disciplines pubérales courantes, sur la question de la cohérence de l'univers et si celui-ci avait doté exclusivement la terre de vie. Il avait donc passé de nombreuses nuits sur la véranda à décrocher les étoiles avec un petit télescope, et cela lui avait permis de réaliser que la terre n'était que le minuscule satellite d'une étoile fixe de grandeur moyenne en bordure d'une des innombrables galaxies.

Les humains seuls dans l'espace ? Autant croire à la cigogne, estimait-il. Cette jeune femme était-elle une extra-terrestre ? Ou une fée ? En allait-il de même pour les fées, fantômes et autres apparitions de ce type comme pour le spectacle trompeur d'un soleil circulant autour de la terre ? N'était-ce pas seulement une question de perspective ? S'agissait-il simplement de rallier un endroit mental approprié pour avoir un aperçu sur une autre dimension de la conscience ?

Le soleil avait atteint son point culminant. Dans cette région il n'y avait pas vraiment de printemps ; aussitôt que la neige avait fondu et que le soleil atteignait les versants, l'été était là.

En sueur, il rejoignit le puits de fraîcheur d'une forêt. Parallèle au chemin courait un canal d'abissage aménagé il y a fort longtemps. Fabian le longea jusque dans une petite clairière dans laquelle des rayons de soleil se concentraient à l'endroit d'une crevasse d'où jaillissait une eau cristalline. Il se délivra de son sac à dos et de sa chemise que la marche avait rendue humide et étroite, puis sortit le T-shirt qu'il avait pris en réserve. Il voulut alors boire un peu d'eau et rafraîchir son corps échauffé, quand une douche d'eau glaciale déferla sur son dos !

« Ouuaaa ! » hurla-t-il. Il reprit son souffle et se retourna... Devant lui se tenait la jeune femme qu'il cherchait en vain ! Un large sourire errait sur ses lèvres comme un enfant après sa farce, et un feu d'artifice scintillait dans ses yeux. Avant qu'il n'ait pu s'esquiver d'un bond de côté, une trombe d'eau lui rinça le visage.

Fabian n'entendit pas le sifflement effervescent tout proche. Il s'essuya les yeux et quand il les rouvrit la femme n'était plus là. Cela chuinta à nouveau, et au même moment elle se retrouva à côté de lui et – Smack – l'embrassa sur la joue... !

Irrité, il fit un pas en arrière.

« Êtes-vous avec tout le monde si... amicale ? demanda-t-il ahuri à la femme en se tamponnant nerveusement le visage empourpré avec sa chemise trempée.

— Seulement avec toi, répondit-elle hardiment. Et n'hésite pas à me tutoyer...

Fabian chercha ses mots.

— Au moins... vous... euh... tu parles cette fois, bégaya-t-il, tu existes donc bel et bien. Je n'étais en effet plus certain de t'avoir réellement rencontrée. Peut-être vais-je finalement savoir qui tu es... ?

— Puis-je vraiment te le confier ? le taquina-t-elle en ricanant.

— D'habitude j'aime bien savoir qui m'embrasse !

— Très bien, mais ce ne sera pas sans conséquences pour toi ; je suis une fée, figure-toi. »

Il la reluqua de haut en bas : en short et avec son T-shirt renvoyant le sourire de Mona Lisa, elle avait plutôt l'air d'une touriste américaine.

Fabian sourit avec un air suffisant.

« Et moi je suis un sacré bobet si je te croyais, fit-il. D'abord tu m'effrayes à en frôler la crise cardiaque, et ensuite tu m'embrasses sans prévenir ; une fée ne ferait pas ça, mais une petite sorcière, oui. »

Pendant ce temps, la soi-disant fée s'était assise sur un rocher et s'amusait avec les nombreux papillons qui voltigeaient autour d'elle comme si elle était une fleur au parfum sucrée.

« Il n'empêche que je t'ai sorti d'une situation extrêmement délicate, cela devrait en principe reconforter ton opinion sur les fées, non ? demanda-t-elle avec un sourire finaud.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit je voudrais te remercier, je ne sais pas si j'aurais su retrouver mon chemin par moi-même. »

Pendant qu'il enfilait son T-shirt, il contempla la séduisante jeune femme aux cheveux brun caramel qui descendaient jusqu'aux hanches. Ce qui le frappait, c'était que les papillons se laissaient caresser par elle. La fée dans le livre d'Irma avait aussi des papillons autour d'elle, et puis... cette ressemblance... était-ce un hasard ?

« Cela a été un plaisir de t'aider – On y va... ? dit-elle subitement.

— Quant à moi... repartit-il automatiquement avant de s'interrompre pour demander interloqué :

— Quoi... ? Où donc ? »

Il ne reçut qu'un pschitt en guise de réponse. La femme s'était volatilisée ; à sa place un grand faucon agitait doucement ses ailes bleues royales. Fabian scruta les alentours : aucune trace de la fée.

Pschitt !

Il sentit soudain une main passer dans ses cheveux. Il sursauta et se retourna en un éclair. Il se heurta alors de peu à son visage.

« Tu pourrais arrêter de me faire peur en permanence, éructa-t-il quelque peu agacé.

— Je te promets, fit-elle en souriant, puis elle se mit en route.

— Et où allons-nous au juste ? s'enquit Fabian d'un air jovial, s'en voulant de l'avoir un peu enguirlandée.

— Chez moi, si tu n'as rien contre ça...

Fabian ramassa son sac à dos.

— Et où c'est ?

— Quelque part là-haut, dit-elle sans se retourner. »

Fabian la suivit tant bien que mal.

« Tu tournes à pleine vapeur, dis-moi ! » dit-il bientôt en haletant et essuyant la sueur de son front. Elle se retourna brièvement et lui répondit par un sourire taquin. Ses cheveux reprirent ensuite leur ondulation, laissant derrière eux un effluve d'herbes sèches de montagne.

« Excuse-moi pour tout à l'heure, dit Fabian avec un air contrit après qu'il l'a enfin rattrapée. Je suis un peu à cran ces derniers temps.

— Ces derniers temps... ?

— Depuis un certain temps en fait. Je dors mal, j'ai des crises d'angoisses qui tournent parfois en attaques de panique, et je m'affole pour un rien. Je n'ai pas toujours été comme ça.

L'étrangère s'arrêta.

— Il était temps que tu me trouves... », dit-elle en le regardant intensément dans les yeux. Le sang de Fabian ne fit qu'un tour.

La jeune femme le mena d'un pas rapide vers le haut de la montagne, à travers un étroit sentier creusé dans la roche le long d'anciens canaux d'irrigation. Ces derniers permettaient au lait des glaciers de clapoter vers la vallée pour aller irriguer les pâturages, les champs et les jardins. Il ne fut pas étonné de n'y croiser personne, car dans cette région ne séjournaient guère que des chasseurs ou des chercheurs de minéraux. Toujours est-il qu'il s'interrogeait sur leur destination et sur les intentions de cette femme.

« Si on y regarde bien, cela frise l'enlèvement ce que tu fais là, fit-il prudemment remarquer.

— Ce n'est pourtant pas le cas, objecta-t-elle sans s'arrêter. T'es-tu souvent montré récalcitrant avec une femme qui voulait t'inviter chez elle ? »

Fabian ne sut quoi rétorquer. Elle n'était pas tombée de la dernière pluie, se dit-il.

À un endroit, le sentier s'interrompit et ils durent franchir un abrupt pan de roche. Fabian rougit alors de constater la lourdeur et l'incertitude de son pas, quand, au contraire, son accompagnatrice évoluait avec élégance et assurance. À un moment, son pied glissa et détacha quelques pierres qui roulèrent le long du surplomb escarpé ; elle se retourna alors pour lui dire :

« Observe bien où je passe, c'est là que tu dois placer tes pieds. Nous ne voulons blesser personne. Ici tout repose sur la prudence de chacun. »

Fabian opina de la tête. Il progressait effectivement avec plus de légèreté quand il calquait ses mouvements sur la foulée de la jeune femme. Sa démarche était ronde, souple et fluide ; c'était plutôt comme un glissement, comme si elle n'avait pas besoin de se focaliser sur ce qui se trouvait sur son chemin.

Maintes fois crut-il être arrivé à destination en voyant le chemin se terminer sous des mètres de débris ou au pied d'une paroi rocheuse. Mais la jolie fée, ou quoi qu'elle fût, trouvait toujours une marche ou une « prise » pour continuer. Soit le chemin lui était connu ou alors elle possédait l'œil exercé d'une montagnarde. De temps à autre, quand s'offrait une vue exceptionnelle sur la paisible vallée loin en dessous d'eux, ils s'arrêtaient et savouraient le calme paradisiaque.

Lors d'une de ces haltes, ils s'étaient allongés dans l'herbe et Fabian lui demanda en se grattant la nuque :

« Comment t'appelles-tu ? Je ne voudrais pas devoir dire tu tout le temps.

— Je te laisse choisir un nom, cher Fabian..., le défia-t-elle pour s'amuser.

— Tu connais mon nom ?

— Naturellement, ce n'est pas d'aujourd'hui que je te connais.

Fabian était intrigué :

— Tu ne le tiens pas de moi en tout cas. »

Peut-être est-elle vraiment une fée..., se fit-il comme réflexion.

Elle sourit.

Quelques instants après il dit :

« Je ne sais pas pourquoi, mais quand je te regarde, il me vient en tête le prénom Diala. Oui, Diala, ça sonne plutôt bien, non ?

— Je m'y ferai, répondit-elle froidement, pour ensuite rigoler et ajouter :

— Au moins, ce n'est pas un nom commun de vache suisse. »

Fabian mêla son rire au sien ; il réalisa alors que cela faisait des mois qu'il n'avait pas ri de manière si insouciante.

« À propos, fit-il en plongeant la main dans son sac à dos, j'ai faim, tu veux un sandwich ?

— Non, merci. Je n'ai pas besoin de nourriture solide. Mais si l'envie m'en prend, c'est pour du miel ou du nectar de fleur.

— Du nectar comme nourriture ? demanda Fabian. Cela me rappelle quelque chose. N'étaient-ce pas les dieux grecs qui se nourrissaient de nectar ? Si je ne me trompe pas, cela devait leur permettre de conserver une jeunesse éternelle.

Diala sourit mystérieusement.

— Tu as de la famille en Grèce ? demanda-t-il sans trop de sérieux, puis mordit dans son sandwich.

— Si on veut, oui, donna Diala en réponse. Fées ou déesses grecques, c'est égal. Elles viennent quand on les appelle et disparaissent quand on n'a plus besoin d'elles. Leur forme d'apparition dépend de celui qui les voit. Certains ont besoin d'un héros auquel s'identifier, d'autres, comme toi, de l'image phantasmatique qui les accompagne un bout de chemin. »

Fabian avala sa bouchée à moitié mâchée, et fit savoir que cela lui rappelait le livre « Voyage en Orient » d'Hermann Hesse.

« Tu es toi aussi un pèlerin d'Orient, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— C'est ce que je croyais. Il y a une année encore, je me comptais parmi ceux qui voulaient partir en Orient rejoindre la patrie de la lumière. En communion avec les femmes et les hommes de l'ancienne alliance, je voulais trouver le trésor qui promettait la connaissance et la sagesse. Mais aujourd'hui je doute d'en faire partie, et qu'il y ait même un quelconque chemin de Saint-Jacques transcendant.

— Peut-être te serait-il bon de relire un peu cet auteur, suggéra la soi-disant fée.

— Je n'en vois pas l'intérêt.

— Que tu aies égaré ton tapis volant ne signifie pas que l'Orient de Hesse n'existe plus, répliqua-t-elle.

— Peut-être. Mais pour le moment, cela m'est un peu égal de savoir si les fées existent ou pas. Bien que... Fabian réfléchit un instant... Mais quand bien même il y en aurait, je ne pourrais dire à personne que j'en ai rencontré une, sinon je serais pris pour un barjot. »

Diala saisit sa tête pleine de boucles et la secoua affectueusement, ce qui le fit piquer un fard.

« Par ceux qui veulent des preuves pour tout, dit-elle, une telle histoire serait effectivement mal perçue. Mais c'est leur problème. L'important c'est que ce soit clair pour toi. Les jours que tu vas passer ici en montagne vont, espérons-le, affiner un peu tes sens.

— Comment ça ?

— Je suggère que l'on se remette en route maintenant. Il nous faut encore un moment avant d'arriver.

— Attends, dit-il dans l'hésitation, je n'avais, à vrai dire, pas prévu de passer mes vacances ici. »

Il rempaqueta sa gourde et l'emballage du sandwich.

« Néanmoins... en imaginant que cela puisse me rendre la raison une fois de retour et que tu veuilles bien passer ton temps avec moi, alors l'idée ne me paraît pas si mauvaise. »
Diala se leva.

« Tu es bien présomptueux, fit-elle avec un sourire en coin. C'est *toi* qui m'as cherchée et je n'ai fait que répondre à ton appel. J'étais souvent dans tes parages, mais ce n'est que le jour où tu as manqué chuter dans un ravin que tu m'as vue.

— Le bras, dit-il inopinément, comme si quelqu'un avait pressé un bouton dans sa tête. Le bras nimbé de lumière descendant du plafond qui m'enjoignit de me lever, c'était toi ?

— Ai-je le bras si viril ? demanda-t-elle en lui tendant un bras lisse et halé.

Elle le regardait dans les yeux. Il aurait eu de la peine à se soustraire à son regard.

— Tes yeux..., s'étonna-t-il, ...ils avaient une autre couleur jusque-là..., ils n'étaient pas bleus avant... ?!

Diala haussa les épaules et arbora un air innocent.

— Des yeux comme une orange... d'enfer !... Tu m'accorderais quelques photos ?

— Naturellement, dit-elle, mais ne te réjouis pas trop vite du résultat. Je ne suis pas aussi photogénique que tu le penses...

— Là, tu pousses loin la modestie » rétorqua-t-il.

Puis il déroula la veste imperméable de l'appareil photo. Il voulait la photographier, non seulement pour enjoliver son salon de son portrait, mais aussi pour ramener chez lui une preuve tangible de son existence. Il ne lui semblait effectivement pas impossible d'entendre pschitter à tout moment et de se réveiller allongé dans son lit. Peut-être que son apparition était simplement dû au fait qu'il avait peu dormi ces derniers mois.

Fabian photographia en rafale sans réfléchir, la prenant de face, puis de profil, et fit aussi quelques prises avec le flash pour mieux faire ressortir le visage du cadre. Et cela pendant que Diala caressait un lézard.

« Quelle idée de caresser un lézard ! » marmonna-t-il pendant qu'il fourrait l'appareil dans la poche latérale du sac à dos. Il força ensuite l'allure en direction de son

accompagnatrice qui déjà s'éloignait d'une démarche aérienne. Alors qu'il l'avait presque rattrapée, il remarqua tout à coup que quelque chose de singulier venait dans sa direction. Il pensa d'abord à une pierre qui roulait sur le chemin, mais en y regardant bien, il s'aperçut que cette pierre était en fait une tortue ! Une tortue en liberté dans cette région... ? s'étonna-t-il.

Diala se retourna et s'exclama :

« C'est une *Kinixys erosa* que quelqu'un a abandonnée.

— Une quoi... ?

— Eh bien, une espèce de tortue exotique qui ne pourrait survivre par ici. Elle trouvera demain quelqu'un qui saura s'y prendre avec elle. »

La tortue semblait être pressée. Elle l'examina brièvement de ses yeux noirs et mystérieux sans montrer la moindre crainte, et fila bon train devant lui. Fabian s'arrêta et regarda déconcerté s'éloigner l'animal à la carapace effilée.

Le sentier grimpait en pente raide et s'enfonçait toujours plus dans cette vallée isolée qui se terminait au loin contre une montagne pyramidale recouverte de neige. De l'autre côté de la vallée, quelques mazots délabrés s'accrochaient résolument à la pente.

Les deux eurent à ramper sous des buissons, enjamber des cimetières d'épicéas et des amoncellements de déblais, se faufiler au travers de crevasses à peine plus larges que leurs épaules, traverser des forêts clairsemées de saules et d'autres bien plus denses.

Fabian prit bientôt plaisir à se faire guider dans la montagne par cette énigmatique femme et ne se préoccupait plus tant de ce qui l'attendait. Son intuition lui soufflait qu'il pouvait lui faire confiance.

Cela faisait plusieurs heures qu'ils étaient en chemin – ils avaient depuis longtemps laissé derrière eux la zone forestière – quand le sentier aboutit à nouveau sur une impasse. Devant eux se dressait, immuable, un rocher avec un sommet en pointe ; il se tenait debout là telle une cathédrale et n'offrait plus aucun passage. Diala escalada alors un étroit et discret ressaut qui se prêtait pour une ascension, prit prestement de la hauteur et disparut ! Fabian la suivit et avança pas à pas sur une sente de lapin. Au bout de quelques minutes, il parvint à un endroit où le rocher formait un coude presque à angle droit. Il guetta avec prudence autour du coin. Il n'y avait aucune trace de Diala mais il découvrit néanmoins quelque chose : plus haut, caché dans un trou béant de la roche, le jeu du soleil et des ombres trahissait un escalier. Un passage secret ? Était-ce là sa cachette ? Et quand bien même, qu'est-ce qu'il y trouverait ?

Il rejoignit sans peine l'escalier par un pont de pierre arqué au-dessus d'une étroite gorge qu'un cours d'eau mousseux avait jadis creusée. Fabian s'empressa de monter l'escalier dont les marches s'élargissaient à chaque pas jusqu'à former un perron rocheux de la

surface d'une cabane d'alpage. Il jeta un regard intrigué autour de lui et tressaillit : dans l'obscurité, deux yeux luisants l'observaient... !

Fabian eut d'abord à s'accoutumer au manque de lumière avant de s'apercevoir que ces yeux ardents étaient ceux d'un lynx adulte. L'imposant animal, trois à quatre fois plus gros qu'un chat domestique, était assis de manière auguste sur une saillie et demeurait sans réaction. Fabian resta figé un moment. Le prédateur de couleur cannelle et moucheté de noir n'avait pas l'air hostile. Les oreilles, aux pointes typiquement touffues, étaient dressées en signe d'amitié et son regard exprimait la bienvenue plutôt que l'étonnement. Fabian lui souriait, mais le lynx le regardait avec cet air d'indifférence qu'ont les chats quand on leur dit des mots gentils, mais pareillement quand on les traite de « stupide bête ». Fabian connaissait bien cette expression, il avait grandi avec des chats.

« Diala, tu es là ? » appela-t-il.

À ce moment-là, le lynx se leva, sauta de sa vigie et alla d'un pas nonchalant vers la falaise. Là-bas, à peine visible au niveau du sol, se tenait l'entrée d'une crypte dans laquelle s'éclipsa l'animal.

Le passage était si petit que Fabian dut se mettre à quatre pattes. Heureusement pour lui, car de tels espaces confinés avaient tendance à l'angoisser, l'obscur tunnel ne tarda pas à s'élargir. Avec prudence il avança à tâtons le long de la paroi couverte de mousse, quand sa main eut subitement un mouvement de recul. Ses doigts venaient de palper quelque chose de moelleux... !

Ce qui avait, au préalable, le toucher de la fourrure animale se révéla être du tissu molletonné. Juste derrière apparut un deuxième rideau, et puis...

Fabian pénétra dans une large et lumineuse caverne dont les parois luisaient et chatoyaient comme une malle à trésor. Et – quelle mise en scène ! – au fond de la grotte, Diala était allongée sur un lit, ou plutôt sur une énorme pièce de bois façonnée en un lit artistique, parmi une multitude de coussins de toutes les couleurs... La tête soutenue par le bras, elle lui souriait avec une pointe de malice. Avec effarement Fabian observait le décor autour de lui. Il vit l'ouverture ovale dans le plafond par où s'insinuait la lumière que réfléchissaient les milliers de cristaux dont était truffée la paroi. Il regarda bouche bée Diala, qui visiblement savourait sa stupéfaction, et continua à s'ébahir de ce qu'il voyait là.

Il y avait des meubles faits de racines et de branches noueuses qui rappelaient les créations du fantasque architecte espagnol Antoni Gaudi. Comme cette table miroir tarabiscotée, sur laquelle scintillaient des bijoux et des flacons multicolores. Des feuilles vertes poussaient de ses pieds constitués de grossières branches et de rameaux ! Il y avait à côté un arbre d'environ deux mètres, doté d'un cadran bleu qui indiquait non pas les heures, mais les phases lunaires ; l'aiguille dorée pointait entre la pleine lune et la décroissante.

La végétation était foisonnante. Du plafond croissaient des lianes et diverses plantes tropicales. Sur le sol moussu gisaient des pots en argile desquels jaillissaient des fougères et des plantes aux couleurs vives. Il faisait agréablement chaud et humide dans la grotte –

un climat subtropical au cœur des Alpes – Fabian se demandait comment cela pouvait être possible. Plusieurs petites anfractuosités – de sombres galeries qui s’insinuaient dans la montagne – permettaient de penser qu’il ne s’agissait pas d’une seule caverne, mais vraisemblablement d’un gigantesque réseau de cavités naturelles.

D’une fente du gneiss, un surgon d’eau s’écoulait dans un bassin de marbre en forme de coquillage, et de là, ruisselait à travers la caverne en direction de la paroi opposée pour ensuite disparaître dans une brèche. Au centre de la pièce, précisément sous l’ouverture au plafond, un pont de pierre franchissait le ruisseau. Tandis qu’il marchait en bordure du cours d’eau, Fabian s’aperçut que quelque chose le suivait juste sous la surface. Il se pencha et vit un poisson d’à peu près cinquante centimètres de long. Ce poisson gris avec des taches noires et blanches sur la tête nageait tout droit vers lui. Il avait d’épaisses lèvres et ses yeux glauques étaient braqués sur Fabian.

« Il me regarde comme s’il voulait me dévorer, dit Fabian en s’inclinant un peu plus vers lui.

— Je crois qu’il le ferait s’il le pouvait, dit Diala en rigolant. Je te déconseille de mettre le doigt dans l’eau, il te le croquerait tout net. C’est un gourami géant ; Il aime non seulement les plantes, mais la viande également. »

Il reprit sa marche le long du ruisselet. Le poisson-mateur continuait à le suivre comme s’il s’attendait à ce qu’il tombe à l’eau. Arrivé sur le petit pont Fabian s’arrêta. Il regarda autour de lui et secoua la tête.

« Cette grotte, personne ne me croira, murmura-t-il, ça ne peut être qu’un rêve...

— Là c’est toi qui exagères un peu, Fabian, répliqua modestement Diala, comme si une fée, un lynx et une baume fabuleusement aménagée dans une montagne n’avaient rien d’exceptionnels. Cette main aidante surgit du néant, était-elle réelle ou non pour toi ?

— C’est clair, je la vois encore distinctement devant moi : d’abord la nébuleuse rayonnante au plafond, puis un bras viril et musclé, et ensuite une main qui se tend vers moi...

— Et alors ? Est-ce que tu avais l’impression de rêver ?

— Non, c’était réel, et... je ne l’ai pas ressenti comme quelque chose de choquant ou d’effrayant. » Fabian eut un moment d’hésitation à l’idée de banaliser cet événement pourtant extraordinaire. S’il avait raconté cela à quiconque, les mots « imagination », « fantaisie » ou « délire » auraient certainement fusés. Dans tous les cas on ne l’aurait pas pris au sérieux, et nullement considéré ce mystérieux phénomène comme naturel.

« Ce que tu vois ici est tout aussi réel que le bras au plafond, déclara la fée. C’est juste une question de réglage de la conscience comme tu peux aussi changer la qualité de l’image d’un vieux téléviseur en bougeant l’antenne. Ce qu’une personne perçoit dépend de l’orientation de son récepteur. Cela aurait pu aussi bien être une figure d’horreur. Mais je n’ai pas le sentiment qu’un fantôme dans le placard aurait eu de l’effet sur toi.

— C'est peu probable, répondit présomptueusement Fabian, les esprits ne frappent pas tous. »

Diala sourit et regardait Fabian qui poursuivait sa visite de la grotte. Il tâta les murs comme s'il voulait s'assurer de leur solidité, arracha une feuille de fougère et l'écrasa entre ses doigts ; il plongea la main dans l'eau pour voir si elle était réellement humide, puis s'assit ensuite avec prudence sur une chaise de racines et constata qu'elle tenait vraiment. À la fois surpris et déconcerté, il resta assis à contempler sourcils levés la grotte resplendissante.

« J'ai tout de même de la peine à en croire mes yeux, exprima-t-il.

— Ne t'en fais pas, dis-moi plutôt si ça te plaît ici.

Fabian n'eut pas à réfléchir longtemps :

— Si les hommes des cavernes vivaient ainsi, je ne comprends alors pas pourquoi on niche maintenant dans des abris carrés, avec des murs, des plafonds et un sol en béton.

Il se leva et inspira bruyamment de l'air par le nez.

— Et comme ça sent bon ici...

— C'est l'arôme de résine des meubles en bois d'arolle, lui expliqua Diala.

Fabian pressa son nez sur un dossier de chaise.

— Mmmh... Ça donne envie de croquer dedans.

Diala se réjouit de la bonne humeur de son visiteur.

— Je t'offre gratuitement la pension complète pour le temps qu'il te plaira, l'entendit-il dire.

— Tu es sérieuse ?

— As-tu déjà entendu parler d'une fée qui une fois n'aurait pas tenu ses promesses ?

— À vrai dire, je n'en connais pas un grand nombre, dit-il en balayant des yeux la grotte de cristal.

Finalement convaincu, il ajouta :

— Eh bien, tant qu'à plonger dans un conte, autant qu'il se termine bien, et il ne serait assuré-ment pas sage de contrarier une fée.

— Exactement ! s'exclama Diala, et que penserais-tu maintenant d'une visite de nos pénates ?

— Nos... ? demanda-t-il.

Il s'assit sur le lit à côté de Diala.

— Je suis une partie de toi, et tu es une partie de moi... » dit-elle.

Fabian essaya d'assimiler sa réponse en observant ses yeux depuis peu couleur châtaigne, son petit nez d'enfant et ses lèvres doucement galbées. Quel visage ! Quels yeux ! soupira-t-il intérieurement.

« Qu'est-ce qu'il se passerait en fait – il tira sur son lobe d'oreille – si je tombais amoureux de toi... ?

Diala passa sa main dans les boucles de cheveux de Fabian.

— Ce serait comme tomber amoureux d'un de tes orteils... On va la visiter à présent cette grotte ? changea-t-elle de sujet avant de bondir du lit.

— Tu te dérobes, la taquina Fabian. » Il voulut également sauter sportivement du lit et manqua de peu d'atterrir sur le lynx.

« Oups », poussa-t-il, dans l'expectative d'un mouvement de défense du fauve ou du moins d'un bond d'esquive. Mais le lynx serra simplement les paupières et détourna la tête. Fabian regarda autour de lui. Diala s'était encore une fois volatilisée.

« Allo ! cria-t-il. Où es-tu ?

— Par ici, Fabian » lui cria en retour Diala d'une voix qui sourdit d'une petite faille minérale.

« Et allons donc, encore un passage obscur » se dit-il, avant d'être surpris quand à son issue apparut une petite alcôve bien éclairée, agencée d'une table en bois et de deux chaises. Une coupe de cristal en forme de calice décorait la table, avec dedans des pommes, des bananes, des kiwis, des dattes et des noix.

« Je peux ?

— C'est fait pour ça, répondit Diala.

— Merci, dit Fabian qui se fourra aussitôt deux dattes dans la bouche.

— C'est notre coin-repas pour les jours pluvieux, dit Diala juste à côté de lui, et là..., se retournant, ...c'est ta crypte. »

Fabian osa un regard dans « sa » crypte. Étonné, il avisa au milieu de son quartier le grand lit semblable à celui de Diala, et plusieurs meubles aux lignes organiques composés de racines. Un mince tronc d'arbre serpentiforme qui déployait ses branches écimées jusqu'au plafond servait de portemanteau, et des lanternes étaient accrochées aux pousses végétant sur les murs. Dans une alcôve attenante il y avait une petite table de lecture. Un trou dans la paroi laissait de la lumière pénétrer à l'intérieur et pour les heures de lecture tardives deux candélabres en laiton s'y trouvaient disposés. À leur côté, une paire de lunettes.

« Eh... ! s'étonna Fabian, on dirait mes lunettes ! Comment ont-elles atterri ici ? Il questionna Diala des yeux.

— Et bien..., dit-elle innocemment, je suppose qu'elles ont dû arriver d'une manière ou d'une autre... »

Fabian était médusé.

Des deux côtés de la galerie menant à la crypte réservée à la lecture, des rayonnages en bois croulaient sous le poids de nombreux livres.

Fabian chaussa les lunettes.

« Oui, ce sont bien elles. »

Puis il se dirigea vers les bibliothèques, ce qu'il faisait la plupart du temps en premier quand il rendait visite à quelqu'un, car les livres renseignaient sur le positionnement spirituel de leur propriétaire.

« Ben voyons, fit-il de façon théâtrale en lorgnant Diala de biais, « Hermann Hesse, *Le voyage en Orient* », quelle coïncidence ! »

Le temps pour elle d'esquisser un rictus, Fabian tenait déjà un autre livre dans la main : *Le Jeu des perles de verre*, l'unique ouvrage de Hesse qu'il n'avait pas lu jusqu'au bout, ne parvenant pas à en saisir le sens lors de son adolescence.

« C'est vrai que ce n'est pas de la littérature de terroir, entendit-il dire Diala derrière lui, qui encore une fois était allée pêcher sans permis dans la mare de ses pensées. Donne-toi une seconde chance. »

Il fit un hochement de tête absent. Son attention se portait déjà sur d'autres livres qu'il connaissait et appréciait, comme par exemple *Momo* de Michael Ende ou *Rolling Thunder*, l'histoire d'un chaman amérindien, ou encore sur les livres du philosophe et écrivain voyageur Paul Brunton. À côté de ceux-là, il en découvrit certains qui lui étaient étrangers, notamment une biographie sur le Dalai Lama ou encore un livre intitulé *L'appel du derviche* qui éveilla le rat de bibliothèque en lui. Pendant qu'il le feuilletait, il dit :

« Déjà en venant ici je pensais que je n'allais pas m'ennuyer avec toi, mais avec ces livres encore moins. Je commence à concevoir que tu puisses être une sorcière pleine de sagesse, et que j'en apprendrai plus ici que dans n'importe quelle Haute Ecole.

— Ne me surestime pas, cher Fabian, repartit Diala. J'apprends également de toi. Je n'ai pas choisi ce rôle pour jouer la gourou. Je suis aussi une étudiante, et je suis une sorcière uniquement pour ceux qui me considèrent ainsi. Pour toi je suis une fée.

— Tu es le reflet de ce que l'on cherche en soi ?

— C'est un peu ça. »

Diala se laissa tomber en arrière sur « son » lit et se servit de ses mains comme coussin.

« La fée est un idéal, expliqua-t-elle. Ton désir pour moi était si fort que j'ai pu prendre forme sous les traits d'une fée correspondant à ton imaginaire. C'est tout simple, vois-tu ?

— En effet, oui. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il n'y a pas plus de fée si c'est si simple.

— Ce monde est bien plus féerique que tu ne le penses. La magie est omniprésente.

— Je ne l'ai pas beaucoup aperçue ces derniers temps.

Diala se leva du lit.

— Tu n'étais sans doute pas ouvert à cela, et là, tu n'es pas le seul. La plupart des gens sont embrumés dans leurs réflexions quotidiennes et leur sensibilité à la magie s'en retrouve gelée. Prend une fois le train en première classe, là où sont assis les hommes d'affaires, tu pourras alors ressentir quasi physiquement ce dont je te parle. En revanche, comme rien n'est impossible pour toi, l'aide dont tu as besoin peut t'être apportée de différentes façons. Et pas nécessairement par une émanation complète, il peut simplement s'agir d'une main. Ce qui importe, c'est d'être prêt à adopter un nouveau point de vue, d'admettre une autre manière de voir et d'abattre les barricades mentales.

— Et comment ça marche techniquement, je veux dire sur un plan physique ?

— C'est secondaire de savoir comment un bras se retrouve projeté sur un plafond, qui se cache derrière, et pourquoi cet être – comme dans ton cas – ne s'est pas montré complètement. Ce qui importe c'est qu'il t'ait aidé, et surtout que tu aies accepté l'aide proposée. Tu n'as pas réagi avec réticence, mais de bon cœur comme un enfant : il y a là un bras qui veut m'aider à me relever, bon, eh bien je l'accepte et je me lève. Tu as tout bonnement mis en pratique le fameux précepte de la Bible *« Devenez comme des enfants... »*. Il y aurait bien plus de fées si tout n'était pas passé au microscope.

— Peut-être que la simplicité et certaines valeurs enfantines seraient trop banales pour nous les adultes.

— Trop peu spectaculaire, oui, et souvent une peur vient s'ajouter à cela : et si cette fée n'était autre qu'un diable venu me tenter... ? »

Diala pointa ses deux index au-dessus de la tête de manière à simuler deux cornes et déforma son joli visage d'une affreuse grimace. Fabian éclata de rire, ce qui fit Diala lui flanquer une bourrade telle, qu'il alla presque heurter une des étagères branlantes.

Rire lui fit du bien. Ses yeux s'étaient embués, sous l'effet de la plaisanterie d'une part, mais également parce qu'il ne s'était pas senti aussi heureux depuis longtemps.

Il tenait toujours un livre ouvert dans la main. Il allait le fermer, quand quelques lignes qui se démarquaient du reste du texte lui sautèrent aux yeux :

Nous pourrions construire un monde magnifique, et nous pourrions devenir des êtres humains magnifiques – et qui plus est, nous le devrions. Mais nous manquons de discernement pour maîtriser la situation sur terre. L'unique façon d'aborder ce problème est d'élever la conscience des hommes...

Diala lui retira avec délicatesse le livre de la main et les lunettes du nez, puis les posa sur la bibliothèque. Elle le guida ensuite vers une autre pièce.

« Et voici, à droite, la salle de bain », dit-elle avec un brin de fierté.

Elle tira un rideau pour laisser apparaître une petite cavité baignée de lumière. D'une fissure du plafond chutait de l'eau dans un bassin en pierre, qui, conçu avec art, rappelait la carapace d'une tortue posée sur le dos. Un trou dans l'auge laissait l'on-de s'écouler en un petit ruisseau et clapoter dans une rigole longeant la paroi, avant de s'échapper en gargouillant par une fente de la roche. À un arbre près de la douche se trouvaient suspendues des serviettes à la teinte assortie au tapis de mousse. Un peu plus loin derrière, un pilier soutenait une bassine en pierre ornée de tesselles colorées. Au-dessus était fixé un miroir ovale dans un cadre d'où poussait des fleurs lilas, et un petit trou de fenêtre de chaque côté assurait la luminosité nécessaire aux soins de beauté. À une petite branche qui poussait du mur, une brosse à dent pendillait au bout d'un ruban.

« J'ai la même, constata Fabian en interrogeant Diala du regard.

— C'est la tienne, dit-elle en souriant.

— C'est bien ce que je pensais. »

Il laissa son regard vagabonder dans l'ensemble de la pièce, puis, admiratif, dit :

« Mes compliments, madame a du goût !

— Et l'eau est déjà bien chaude, précisa-t-elle.

Il tendit la main sous le jet d'eau.

— Effectivement, et je comprends maintenant la température agréablement élevée de la grotte. J'ignorais qu'il y avait des sources d'eaux chaudes par ici.

— Et pourtant. Il y a plus de mille ans il y avait plusieurs sources thermales dans la région. Les chutes de pierres et les tremblements de terre les ont cependant ensevelies et rendues inaccessibles. Le séisme de 1855 a ainsi fait perdre deux sources d'eau chaude aux habitants du village d'où tu es monté. On raconte que les femmes, les hommes et les enfants du village se sont rassemblés autour de la source à l'agonie. Le filet d'eau petit à petit tarissant, ils embrassaient à genoux les dernières gouttes en pleurant.

— L'eau devait avoir la valeur de l'or pour ces montagnards, dit Fabian.

— C'est toujours le cas. Ce n'est pas un hasard si les gens d'ici parlent d'« eau sainte ». »

Diala semblait quelque peu impatiente de poursuivre la visite guidée à travers sa prodigieuse grotte habitable et tira Fabian vers une cavité contiguë où se trouvaient les toilettes. Il ne put s'empêcher de rire quand il vit comment elles étaient rincées : à côté de la cuvette des WC se trouvait un authentique transmetteur d'ordres comme dans les paquebots d'antan dont les indicateurs signalaient deux types de commandes, « Rinçage » et « Remplissage réservoir ».

« Quelle idée géniale, punctua-t-il avec un grand sourire, si un jour j'ai une maison, je ferais pareil. »

Après avoir testé le transmetteur d'ordre qui fonctionnait vraiment – même la sonnette ! – il voulut savoir où se situait la demeure de Diala. Il s'approcha d'une embrasure et constata qu'à cet endroit la paroi était verticale.

« Tu n'as rien à craindre des cambrioleurs ici, plaisanta-t-il.

— Que pourraient-ils bien venir voler ?

— Toi !

Diala rigola. À ce moment-là, le lynx fit son apparition et vint s'asseoir à côté d'elle.

— C'est ton gardien ? demanda Fabian.

— Non, Kujo peut certes entendre une feuille tomber au sol, expliqua-t-elle en gratouillant derrière les oreilles en pinceaux du lynx, mais je sens la présence d'un être un peu avant lui. Le chat n'est pas là pour ma protection ; il se plaît tout bonnement bien ici. Et quand à l'avenir tu reviendras dans la région, et que je ne serai plus là, Kujo sera alors toujours à tes côtés. Avec son flair il pourra te pister partout.

Fabian dressa l'oreille.

— Comment ça, quand tu ne seras plus là... ?

— Je me suis fixé une mission, et quand elle sera complétée, je poursuivrai ma route.

— Dans un autre endroit ou dans une autre dimension ?

— Ça, je ne sais pas encore. Lorsque le moment sera venu, une nouvelle voie s'ouvrira à moi.

Songeur, Fabian se passait la main dans les cheveux.

— Je voudrais encore te montrer quelque chose qui certainement te plaira, lui dit Diala, en le ramenant dans le présent. Viens ! »

Il demeurait perdu dans ses pensées et elle le tira par le bras.

CONVERSATIONS

Les deux quittèrent la salle de bain et suivirent le corridor voûté pour rejoindre un long escalier qui menait à la lumière du jour. Venant d'en haut, une douce musique était perceptible. Arrivé à l'extrémité de l'escalier, Fabian n'en revint pas de se retrouver sur une grande terrasse qui donnait sur la vallée. En son centre était assise une jeune femme aux longs cheveux noirs habillée tout en blanc qui jouait de la harpe. Le promontoire était en bonne partie cerné par la roche, les sons semblaient venir de partout à la fois.

« C'est une fée elle aussi ? demanda Fabian au creux de l'oreille de son accompagnatrice.

— Non, je ne sais pas qui elle est, ni d'où elle vient. Elle apparaît parfois et se met à jouer. Je l'appelle Armanda. Je l'aime bien, et sa musique aussi. »

Fabian resta planté debout. Il ferma les yeux et savoura la mélodie.

« Viens, asseyons-nous là, dit-elle. »

Elle suggéra deux chaises en racines au capitonnage vert et aux accoudoirs galbés, ainsi qu'une table ronde rustique sur laquelle était posé un reluisant télescope en laiton.

« Comme tu aimes bien regarder les étoiles, dit la fée, tu pourras le faire quand tu voudras. La vue est nette ici, hormis celle de la lune aucune lumière ne vient la troubler. »

Fabian rayonnait. Il resta d'abord silencieux, puis prit Diala dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Il l'aurait certes bien embrassée sur la bouche, mais il manqua de courage pour cela.

« J'ai toujours souhaité avoir un aussi beau télescope, c'est à dire... – il réfléchit un instant – ...à dire vrai, depuis l'âge de quatorze-quinze ans. À cette époque, on faisait des missions d'exploration dans la forêt voisine avec mon meilleur ami Lorenz, et un jour...

— Assieds-toi, je t'en prie, l'interrompit Diala. »

Ils s'assirent et Fabian reprit son récit après à nouveau s'être fait happer par les douces sonorités de la harpiste :

« C'était vers la fin de la journée, on était arrivé à l'extrémité de la forêt à un endroit qui nous était encore inconnu, et on est tombé sur une vieille maison avec un jardin à l'abandon dans lequel se tenaient de curieuses têtes de pierre d'environ deux mètres de haut, avec de grands yeux et de petites bouches, semblables à celles de l'Île de Pâques. Environné d'énormes prêles et d'herbes arrivant à la taille, on découvrit un observatoire d'à peu près la grandeur d'une tonnelle de jardin. La porte n'était pas fermée. Nous nous sommes risqués à l'intérieur, et avons vu sur un socle en pierre un télescope ressemblant à

celui que nous avons là, mais en plus gros. Lorenz et moi n'osions pas toucher le précieux instrument, ni sonner à la porte. Après de longues tergiversations, nous nous sommes en définitive retrouvés ensemble devant l'entrée, et un de nous deux – je ne sais plus qui – a pressé la sonnette. Quand lentement la porte s'est ouverte, on a tout d'abord écarquillé les yeux : on avait devant nous Albert Einstein ; en tout cas un homme qui ressemblait à Einstein. Il avait des cheveux gris hirsutes, un sourire aux lèvres et, ce qui d'emblée me le rendit sympathique, portait un pull beaucoup trop grand. L'homme nous invita à visiter sa maison. Il se présenta comme étant un physicien à la retraite qui dispensait encore quelques cours particuliers.

Avec Lorenz on s'est tout d'abord cru dans un studio de cinéma, car à l'intérieur de la maison tout semblait comme chez un magicien. C'était rempli de flacons, de tuyaux, d'étranges appareils et de machines, dont certaines paraissaient actionnées par une main invisible. Je me souviens d'une boule de verre dans laquelle se trouvait une sorte d'éolienne qui s'était subitement mise en mouvement. Remarquant notre fascination pour ce qui s'avérait être un mouvement perpétuel, le physicien nous en expliqua le principe. Je ne me souviens plus des détails mais cela fonctionnait sur la base de l'énergie électromagnétique. C'était de la science-fiction pour nous, car la technique photovoltaïque n'existait pas encore à cette époque. »

Fabian s'interrompit un court instant et essaya de ressaisir les souvenirs de cette journée.

« On s'était naturellement plu dans le capharnaüm de la maison. Cet homme devait passer pour un farfêlu aux yeux de certains, et pourtant, derrière de tels personnages se cachent souvent les plus aimables des personnes dont on se sent captivé dès le premier regard. Il avait d'ailleurs répondu à nos questions avec le calme d'un yogi.

— Que lui aviez-vous donc demandé ?

— Ça, je ne me le rappelle plus, mais je n'ai pas oublié les deux phrases écrites à la craie blanche parmi un essaim de formules sur le tableau noir :

TOUT est énergie

AUCUNE énergie n'est jamais perdue

Interrogé à ce sujet, il nous expliqua en souriant que ces deux théorèmes découlaient notamment de l'équation $E=mc^2$, soit, que l'énergie est égale à la vitesse de la lumière au carré, et qui permet de déduire que toutes choses étaient l'expression d'une même énergie exprimée différemment.

En ce temps-là je ne saisisais pas toute la mesure de ce théorème, mais ces mots m'ont néanmoins motivé à étudier de manière intensive les sagesses religieuses et philosophiques. C'est à cette époque que j'ai découvert le mystique anglais Paul Brunton, dont les carnets de voyage, riches en captivantes descriptions de l'inlassable quête de la vérité, m'ont ouvert à un nouveau monde : celui de la mystique et du spirituel. »

Fabian rapprocha sa chaise du télescope et regarda dans l'oculaire. Tandis que Diala se frisottait des mèches de cheveux, il visa la cime d'une montagne qui émergeait au-dessus du versant opposé.

« Comme la nuit tombait, raconta-t-il ensuite, le physicien nous a emmenés dans son observatoire fait maison et nous fit voir à travers le télescope. Je me souviens qu'il nous présenta Mizar, une étoile binaire de la Grande Ourse ; deux soleils enlacés dansant à travers la galaxie. Nous n'avions jamais rien vu de pareil. On réalisait soudainement que la vie ne se limitait pas à l'école, aux jeux vidéo et au snowboard. Le vieil homme regrettait de ne plus pouvoir utiliser le télescope comme avant, du fait des constructions dans le voisinage de sa maison. L'influence de l'éclairage public et des fenêtres illuminées était devenue si forte que les plus petites étoiles s'étaient fait dévorer par la lumière artificielle. »

Fabian se rassit dans le fauteuil et écouta les sons de la harpe d'Armanda.

« J'aimerais bien lui rendre visite, ajouta-t-il, qu'est-il devenu... ? Peut-être est-il déjà mort ?

— C'est dommage que tu ne sois pas repassé le voir comme il te l'avait proposé, dit la fée. Il t'aurait confié bien des secrets. Certes, les fruits de la science ne sont pas forcément des gages de sagesse et la mystique ne mène pas automatiquement à la maîtrise de l'existence, mais cet homme avait trouvé une clé pour pleinement combiner science et mystique, c'était un maître du jeu des perles de verre.

— Je me doutais bien qu'il en savait bien plus que ces quelques formules, soupira Fabian, mais j'étais bien trop jeune pour comprendre tout ça, dit-il avec un air penaud, avant de poser un œil contre l'oculaire du télescope.

— En fait, ce soir j'aimerais bien...

— Le ciel de cette nuit sera limpide, l'interrompit Diala, tu pourras voir loin dans l'espace. »

Fabian se leva et alla jusqu'au bout du belvédère où une vue dégagée sur la vallée s'offrait à lui. Le soleil jetait sa dernière lumière sur le versant opposé. Les douces couleurs du soir reculaient devant les ombres envahissantes de la nuit qui lentement rampaient le long des pentes escarpées et des forêts de sapins. Loin en bas, un bruyant torrent bataillait dans un lit encombré de troncs d'arbres et de débris d'avalanches.

Cela ferait du bien à certains de passer des vacances ici-haut, pensa Fabian. Ici, il est nettement plus facile de se concentrer et d'avoir les idées claires.

Une force le saisit subitement, une certitude que tout était possible, pas seulement pour lui, mais pour tous les hommes. Oui, tout est possible, tout est accessible ! Cela repose dans les mains, ou plutôt, dans les têtes de tout un chacun d'insérer un peu de magie dans le quotidien, de réaliser avec joie et amour quelque chose en solitaire ou en commun...

« Tu as l'air déjà plus détendu que ces derniers jours, l'entendit-il dire derrière lui, mais tu dois encore te décontracter davantage afin de pouvoir t'ouvrir à nouveau. Ton aura ressemble à un linceul délavé ; il est temps qu'elle recouvre un peu de ses couleurs. Viens, on va tout de suite se mettre à l'œuvre. Assieds-toi, s'il te plaît. »

Avec une mine intriguée, Fabian se mit à l'aise dans le fauteuil. Diala passa derrière lui et commença à palper ses épaules.

« Dures comme du bois de hêtre, rouspéta-t-elle, tu as besoin d'un bon massage à la nuque. Il te faudrait toutefois ôter ta chemise. »

Pendant qu'il obtempérait, il perçut un bref et léger souffle effervescent à proximité de son oreille. Se retournant, il vit alors la fée tenant à la main un flacon en forme de poire. Elle l'ouvrit et fit tomber quelques gouttes d'un liquide verdâtre dans l'une de ses mains. Elle posa ensuite le flacon sur la table, puis se pressa les mains pour chauffer l'huile. Il s'en échappa un envoûtant arôme qui se répandit comme une invisible nappe de brume à travers la terrasse. La fragrance sucrée, associée à la musique de la joueuse de harpe enveloppèrent Fabian dans un nuage de volupté. Diala fredonnait doucement la mélodie.

Au cours de ce rituel de massage, il se sentait parcouru par de véritables courants d'énergie. Aucune de ses cellules déchargées n'en sortait bredouille. La fée était en train de le recharger comme une batterie de voiture et redonnait du lustre à son aura.

Fabian aurait pu s'abandonner à ses mains et se laisser bichonner pendant des heures encore. Mais au bout d'un moment la fée s'arrêta de fredonner. Elle glissa encore plusieurs fois ses mains le long de son torse sans l'effleurer, puis reposa finalement la chemise sur ses épaules.

« Ça suffira dans un premier temps. Ta nuque se sent un peu plus floconneuse.

— Floconneuse... ?

— Floconneuse, plus relax, quoi. – Tu ferais mieux de te couvrir à présent, même si tu as chaud. Tu sais comment c'est en montagne. »

Fabian la remercia, puis il se pencha en arrière. Son regard se porta vers le haut du surplomb rocheux, où il distingua dans les hauteurs une ancienne installation typique de la région : une canalisation en bois.

« C'est étrange, je ne sais pas pourquoi, mais quand je vois ces vieux canaux d'irrigation, je deviens mélancolique, voire même triste. »

Diala s'assit en travers du vieux fauteuil de racines zébré de griffures et laissa balancer ses jambes par-dessus l'accoudoir. Elle se mit ensuite à raconter :

« Au cours des siècles, de nombreux hommes ont trouvé la mort lors d'une chute, alors qu'ils s'ingéniaient à réparer ou remplacer des conduites endommagées ou détruites. La mélancolie que tu ressens dans ces lieux est en lien avec ces événements.

— Tu veux dire que la peur et la tristesse seraient en quelque sorte restées accrochées aux rochers et aux broussailles ?

— Oui, on peut le dire ainsi, répondit-elle. Ces sentiments-là créent des vibrations qui peuvent perdurer longtemps. Plus il y a de vibrations similaires et plus l'effet est durable. Dans une église ou dans un lieu de prière ou de méditation, les vibrations ne se volatilisent jamais. C'est pourquoi beaucoup de gens se sentent bien, parfois même désincarnés, dans de tels endroits. »

Diala regarda le haut de l'éminence rocheuse.

« Beaucoup de prières ont été faites là-haut, car quand l'entreprise était risquée, un prêtre accompagnait le groupe de travailleurs. Tous ceux qui prenaient part à une mission de pose de chenaux, devaient s'attendre à peut-être ne pas revenir, et de ce fait, désiraient recevoir la bénédiction d'un religieux pour le cas où ils venaient à mourir.

— Tu peux m'en dire plus ? la pria Fabian.

Diala fit basculer ses jambes par-dessus l'accoudoir et se remit droite dans le fauteuil.

— L'eau, et avant tout l'eau des glaciers, a depuis toujours été captée au fond des vallées et acheminée le long des pentes dans des *bisses* – comme on les appelle ici – jusque dans les pâturages au-dessus des villages, où elle était ensuite équitablement répartie. Bon nombre de ces canalisations sont posées sur des cales de bois en forme de crochets, qui jadis étaient enfoncées dans les fissures de parois verticales de manière extrêmement périlleuse. Auparavant tous les bisses étaient en bois, et par conséquent sujets aux actions destructrices des avalanches et des éboulements. Si une partie de l'artère était détruite, elle devait être réparée aussi vite que possible et on formait alors une troupe constituée d'une quinzaine d'hommes et d'une corde de 200 mètres de long. Au matin de l'ascension, ces derniers se rendaient à l'église pour solliciter la protection et la bénédiction divine, et après la messe, se retrouvaient sur la place du village pour récupérer la corde et prendre congé de leur famille. Certains, qui espéraient pouvoir dans la soirée à nouveau bourrer leurs pipes, n'étaient plus, une fois la nuit tombée, que des corps écrasés au pied de la falaise.

— Il y avait très certainement des pères de famille parmi eux, souleva-t-il en l'interrompant.

— C'est sûr, certifia Diala, avant de poursuivre : telle une procession, le convoi grimpait la pente avec recueillement jusqu'à l'endroit où les attendait un tronc d'arbre évidé. Les paysans de la montagne fixaient alors la corde à la lourde bûche pour lentement la laisser couler le long du versant à-pic. Deux personnes avaient la tâche d'accompagner la pièce de bois dans sa descente, ce qui était très risqué en raison de la roche friable. Soutenu par plusieurs bras, le chenal descendait en ballottant le long du pan pendant qu'en contrebas, sur une étroite corniche taillée dans le rocher, d'autres se tenaient prêts à le réceptionner et à le placer à l'endroit de la cassure. Il arrivait parfois qu'en chemin le tronc ou la corde se coincent et quelqu'un devait alors escalader l'escarpement pour régler le problème. Quand tout se passait bien, les hommes mettaient en place la nouvelle pièce et, après une prière

de gratitude, redescendaient soulagés chez eux. Dans quel état d'esprit les villageois devaient alors se trouver si la troupe n'entrait pas dans le village en bavardant joyeusement, mais plutôt silencieuse et abattue ? Combien ? Qui s'était fait attraper ? Pour l'une ou l'autre des familles, le retour de l'équipe pouvait être annonciateur d'un immense chagrin. »

Fabian hocha la tête en signe d'approbation et Kujo se coucha aux pieds de Diala. La fée se pencha sur lui et le gratta doucement entre les oreilles, ce que manifestement il appréciait, puisqu'il la gratifia d'un ronronnement.

« Tu es très sensible, dit-elle, après s'être tournée à nouveau vers Fabian, tu perçois les vibrations les plus douces, et c'est pourquoi tu deviens mélancolique dans ce lieu imprégné de souffrance. Cela tient aussi au fait que ta propre peur de la perte s'est ranimée.

— Quelle peur de la perte ?

— Un vestige du passé.

— Je ne comprends pas...

— Essaie de te souvenir des sentiments qui prédominaient pendant les dix premières années de ta vie.

— Cela n'apportera rien. Je ne me souviens pas de cette époque.

— Et une jeunesse perdue..., ça te dit quelque chose ?

Fabian la fixa avec étonnement comme une poule venant de pondre un œuf carré.

— Tu es au courant de ça ? J'étais pourtant seul... ! s'exclama-t-il quelque peu déconcerté. »

Il resta tranquille un moment, puis confia ensuite d'un ton calme :

« Il y a quelques semaines, je m'étais réveillé au milieu de la nuit sans raison apparente et j'ai clairement entendu quelqu'un dire : « Une jeunesse perdue est justement faite pour être retrouvée ». J'étais bien certain d'être seul dans la chambre, mais j'ai quand même allumé la lumière. Et effectivement, il n'y avait personne à part moi. »

Il resta un moment absorbé.

« Ces mots demeurent pour ainsi dire énigmatiques, car je n'ai jamais pensé que mon enfance ait été vaine.

— Une jeunesse perdue ne veut pas dire qu'elle fût dénuée de sens, mais qu'elle n'est simple-ment plus présente à ta mémoire. Tu l'as refoulée, avec en particulier les impressions et les visions de l'époque.

Fabian déplaça son fauteuil devant Diala.

— Pourquoi aurais-je voulu refouler mes souvenirs d'enfance alors que dans l'ensemble j'en suis satisfait ? »

La fée, qui savait comment l'induire à réfléchir, fourra sa main dans sa tignasse frisée car il adorait quand quelqu'un farfouillait dans ses cheveux.

« Ponce un peu plus en profondeur, le pria-t-elle.

— Poncer... ? Qu'elle drôle d'expression !

— Bon, eh bien, regarde plus profondément en toi si tu préfères. »

Pendant qu'elle disait cela, le majeur de sa main droite était maintenu délicatement entre les sourcils de Fabian. Il ressentit comme un léger vertige, puis commença posément à raconter :

« J'ai grandi chez ma grand-mère et son deuxième mari. Mon vrai grand-père avait été tué par un camion lors d'un accident de moto quelques années avant ma naissance. Quand j'avais trois ans mes parents se sont séparés, et mon frère et moi sommes encore restés réunis quatre ans avant qu'il ne soit placé dans un foyer. J'ignore d'ailleurs encore pourquoi. Je suppose que les deux personnes déjà âgées n'arrivaient pas à suivre avec nous deux. J'ai toujours appelé ma grand-mère, maman, et c'est seulement à quatorze ans que j'ai réalisé qu'elle ne l'était pas vraiment. Mais cela n'a jamais eu d'importance pour moi, je crois que n'importe quelle femme aurait pu être ma mère, qu'elle ait eu vingt ou soixante ans... »

Fabian se tût un instant comme pour songer à ce qu'il venait de dire.

« À part ça, j'ai eu une enfance tout à fait normale : je m'amusais comme tout le monde, cassais des carreaux, jouais les détectives et résolvais des affaires ayant eu lieu dans la classe ou dans l'immeuble... Je vadrouillais souvent à vélo, j'allais en forêt ramasser du bois et chercher des champignons avec mon grand-père par alliance, je me suis fait mordre par un chien, j'enterrais dans le jardin nos chats écrasés par les voitures et...

— Allo, Fabian... !

Diala se pencha en avant et le regarda dans les yeux.

— Tu n'ouvres que des coquilles vides.

Fabian fut comme tiré d'une transe :

— Comment... ?

— C'est trop superficiel. J'aimerais savoir qui te procurait de la tendresse, de la chaleur ?

Fabian musa un moment.

— Personne, à bien y réfléchir.

— Et que ressens-tu quand tu repenses à tes trois premières années, quand tes parents étaient encore ensemble ?

— Les trois premières années ? – Je ne m'en souviens pas, ça remonte bien trop loin.

La fée ne se laissa pas décourager.

— Si tu te mets dans la peau d'un enfant de deux ans, que ressens-tu ? Ferme les yeux, laisse les images se former. »

Fabian ferma les yeux et attendit. Diala lui effleura le front du doigt et il sentit alors un picote-ment à la racine du nez. Des bulles de souvenirs et d'émotions remontaient lentement à la surface :

« De l'ennui, murmura-t-il, je suis constamment seul, personne ne joue ou ne parle avec moi... Où est ma mère... ? J'entrevois de la lumière. Seuls quelques rais de soleil filtrent dans la chambre au travers des interstices des volets. J'entends les cloches d'une église. Leurs tonalités sont portées par le vent et varient à son gré ; tantôt sourdes, tantôt claires, elles ondulent à travers la fenêtre entrebâillée... J'aimerais sortir, mais j'en suis incapable. Il n'y a personne pour me sortir de ce lit humide. L'appartement est froid. Je ressens un besoin de chaleur... Le tintement des cloches diminue : d'abord les petites, puis celles de diamètre supérieur, jusqu'à ne plus entendre que l'oscillation de la plus grosse. J'attends avec appréhension le dernier battement, puis c'est le silence. Seuls le gazouillis des oiseaux et les occasionnels cris d'enfants accompagnent le vide... »

Fabian se tut. Abasourdi, il regarda Diala.

« C'est intéressant. C'était comme quand j'étais bloqué au lit et que le bras luminescent m'a libéré de l'isolement. Dans les deux cas j'ai ressenti la même tristesse... »

Il n'avait pas remarqué que cette solitude, qu'il avait éprouvée alors enfant, s'épanchait à présent en petites larmes de ses yeux.

Diala le laissa gamberger un petit moment, puis lui demanda ce qu'il ressentait à l'égard de sa mère.

« Je n'ai pas de ressentiment, si c'est ce que tu veux dire. Ma mère n'a simplement jamais existé pour moi. Je m'accommodais à l'enfance que j'avais ; par la suite, j'ai réalisé que les raisons du divorce de mes parents m'étaient inconnues et qu'elles me laissaient indifférent. Aujourd'hui, je ne sais pas quel rôle mon père a joué dans cette histoire. Où était-il au juste mes trois premières années... ? – Je n'ai jamais songé à qui pouvait être responsable de cette séparation, je ne suis pas à la recherche d'un fautif.

Fabian se sécha les joues avec un mouchoir.

— Tu as du bon sens, car il n'est là pas question de culpabilité, mais d'interprétation des relations de cause à effet ; ce qui est capital dans ton cas, c'est que tu aies perdu ta mère peu après la naissance et, avec elle, la chaleur nourricière et le sentiment de sécurité. Quelques années plus tard on t'a enlevé ton frère, et pour finir, tu t'es séparé de ta petite amie de longue date auprès de qui, au fond, tu te sentais très bien. Il est donc logique que tu aies désormais une peur constante de perdre ce qui t'est cher. Il va falloir résoudre ce problème parce qu'il t'empêche d'aller de l'avant.

La fée temporisa un moment, puis demanda :

— Où est-ce que tu te sens en sécurité ?

Fabian sembla ne pas avoir entendu la question et sursauta légèrement.

— Comment ? Qu'est-ce que tu m'as demandé ?

— Où tu te sentais en sécurité ?

Il ferma les yeux et répondit un instant après :

— Là où je peux me retirer ; plutôt dans un endroit spacieux où l'environnement m'est familier. Et encore mieux, si je peux me blottir contre un corps chaud. – Comme un fœtus dans le ventre de sa mère.

— Le sentiment d'intimité doit avoir de l'importance pour toi, n'est-ce pas ? demanda encore Diala.

— Absolument. Il en faut beaucoup pour me disputer avec quelqu'un avec qui je m'entends bien. Mais s'il abuse délibérément de ma confiance, le couteau s'enfonce alors profondément en moi. Je suis très vulnérable dans ce genre de situation.

— Comment définirais-tu le mot < confiance > ?

— Hmm, ce n'est pas si simple. Laisse-moi réfléchir un peu.

Il baissa la tête et se gratta le front.

— La confiance, commença-t-il avec mesure, est un sentiment de proximité et d'attachement qui repose sur un respect mutuel. La confiance est la conviction que l'on ne sera pas déçu ou blessé intentionnellement par l'autre.

— Aha ! dit Diala. Imagine maintenant que tu sois un petit enfant sans défense, complètement dépendant de sa mère, dans la plus étroite des relations qu'il puisse être, et que du jour au lendemain ce second cordon ombilical soit rompu. Tu subis alors un traumatisme. Peux-tu ressentir ce que j'entends par là ?

— Je crois bien : la grande et chaleureuse créature qui m'avait tenu dans ses bras et caressé, disparaît brusquement. Je m'étais totalement abandonné à elle et d'un seul coup une glaciale mi-se à l'écart m'est infligée...

— Exactement, dit Diala, c'est un abus de confiance, et qui plus est, intégré dans des os encore mous.

Fabian demeura pensif quelques instants, puis dit :

— Je commence à comprendre. Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ?

— Cela explique le conseil amical sur la jeunesse perdue reçu cette nuit-là. L'être qui a prononcé ces mots voulait attirer ton attention sur tes émotions refoulées qui refaisaient surface. Que fait celui qui, pendant des années, manque d'affection ou d'amour ? Eh bien, chacun ira le chercher à sa manière. Toi, tu l'as trouvé dans de nombreuses pseudo-romances. Ces liaisons étaient des replis camouflés dans la douceur du sein maternel. Quand tu seras parvenu à trouver l'amour et la sécurité en toi-même, tu verras disparaître tes attaques de panique et ta peur de l'abandon.

— Et comment y arriver ?

— Tu es déjà bien parti : tu ne cherches pas de coupables. Celui qui veut distribuer des torts, demeure accroché à un sentiment de revanche et ne peut trouver de paix intérieure.

— Et ensuite ?

— Tu es bien placé pour le savoir.

— Non, je n'en ai aucune idée.

— Tu as pourtant fait de la méditation un temps, dit calmement Diala, remets-y toi. Regagne de cette manière une tranquillité d'esprit, et en même temps, persévère dans la recherche de souvenirs perdus ; à cette occasion, il est important que tu t'imprègnes des sensations ressenties. Ensuite, une fois que tu auras mis de l'ordre, tu pourras combler le vide avec de la chaleur, de la lumière et de l'amour. Prends le temps de faire cette introspection. Tout ce dont tu as besoin, c'est de la patience, mais n'essaye pas de court-circuiter le processus avec de la drogue. Ton inconscient a tellement emmagasiné de peur liée à l'abandon, qu'il pourrait s'embraser s'il était attisé avec un stupéfiant. Quelqu'un qui ne connaît rien de son patrimoine génétique karmique peut faire un mauvais trip même avec un psychotrope aussi usuel que la Marihuana.

— Ah bon ?

— Toutes les expériences de cette vie et des antérieures sont conservées dans des compartiments de ton subconscient. Certaines images pourraient t'être insupportables si elles t'étaient diffusées sans avertissement. Te souviens-tu de cette nuit lorsque tu croyais disjoncter car plus rien n'avait de sens pour toi ? Quand tout ce qui aurait pu t'offrir un soutien, tes amis, tes amours et les lieux où tu aurais pu te réfugier, avait disparu ?

Fabian hocha de la tête pour dire oui.

— C'étaient les effets de la Marihuana. En dehors du fait que cette herbe enivrante avait exacerbé ta peur de la privation d'amour, elle t'a hissé trop vite et sans préparation au niveau le plus exigeant pour les pèlerins d'Orient : la dissolution de ce que le moi, l'ego, représente, le franchissement du seuil de la zone dans laquelle il n'y a plus que l'Un. Quelqu'un de mal équipé pour ce voyage, c'est-à-dire, avec un sac-à-dos trop chargé, risque de perdre la boussole. Avant de pouvoir volontairement et sans crainte lâcher prise sur ton ego, tu dois être capable de gérer de petites hémorragies.

— Très bien, répondit Fabian, bien qu'il n'ait pas tout compris, mais le problème c'est qu'en méditant, une fois que j'atteins un certain état, je n'ose pas...

— ...te laisser aller, termina Diala. Mais pourquoi donc ? Y a-t-il une raison de craindre la perte de contrôle ? As-tu seulement peur avant de t'endormir ?

— Non. — Et pourtant, j'ai peur de mon ombre.

— D'accord, mais cette ombre tu peux la rapetisser ou l'agrandir. Cela dépend de ta position dans la lumière.

Fabian la regarda, étonné.

— Plus tu donnes de l'importance à une chose et plus elle t'affecte..., bon, assez discuté à présent. »

Un chuintement se fit soudain entendre à proximité de Fabian. Sur la table, là où auparavant se trouvait le télescope, fumaient maintenant une théière et un petit bol.

« C'est une spécialité de fée, que l'on sert quand on veut dormir profondément.

— Tu parles d'un bouillon d'onze heures ? demanda Fabian d'un ton un peu narquois.

— Pour autant que je sache, on n'a encore empoisonné personne avec de la mélisse, du miel et du houblon. – Eh bien quoi ? tu ne me fais pas confiance ?!

Fabian prit une gorgée.

— Pas mauvaise cette bière, sourit-il, peut-être un peu chaude. »

Peu avant de finir son bol, il constata que la musique de la harpe s'était tue et qu'Armanda n'était plus là. Entre la discussion et les réminiscences, il n'avait pas non plus remarqué que la nuit était tombée. Le ciel formait une toile noire pleine de trous au travers desquels perçait une lumière venue d'un autre monde.

Fabian se passionnait pour les étoiles. Il avait par ailleurs une prédilection pour certaines, comme les Pléiades qui étaient bien visibles depuis cette plate-forme : une constellation dominée par cinq ou six étoiles chaudes et bleues lumineuses. Fabian savait qu'il fallait bien plusieurs centaines d'années à sa lumière pour atteindre la terre. Si vie il y avait là-bas, et qu'un être avait voulu lui envoyer un sourire, alors il aurait dû le faire il y a fort longtemps. Fabian sourit quand même en retour. Il n'avait pas besoin de preuve scientifique pour l'existence d'une vie extra-terrestre. Mais il lui était désormais plus important de découvrir qui, ou qu'est-ce qu'il était, avant de reprendre un contact plus poussé avec les étoiles. Quand il était plus jeune, il connaissait par intuition l'existence d'un lien entre le cosmos et son intérieur : à l'extérieur comme à l'intérieur. C'est pourquoi il regardait moins dans les livres d'école que vers les étoiles, bien plus proches de la vérité.

Sur les terrains de sport non plus il n'était pas bien à l'aise. Quand les mots « univers » ou « galaxie » étaient prononcés, il était de ceux qui avaient quelque chose à dire. Mais s'il était question de « penalty » ou de « crosschecking », il restait alors sagement en retrait. Ce n'était pas son rayon. Il vouait sa passion à l'infini. Devait-il passer James T. Kirk à la télévision, alors tout le reste pouvait attendre. Il aurait bien volontiers voyagé à travers le cosmos à bord de l'« Enterprise » et atterri sur des planètes étrangères...

« La soif de cosmos n'est autre que l'ardente nostalgie de connaître sa vraie nature », l'interrompt Diala dans le cours de ses pensées.

Elle posa une main sur la poitrine de Fabian qui sentit presque aussitôt la zone chauffer.

« Le cosmos est en toi, continua-t-elle à voix douce, ce n'est pas un hasard si dans des écritures anciennes, il est dit que : Celui qui persévère à chercher en lui-même, sera un jour frappé d'étonnement car il se trouvera lui et avec lui l'univers.

— Mais on dit aussi : per aspera ad astra*, dit Fabian en retour avec le sourire, pensant marquer un point avec ses connaissances en latin.

— C'est juste, acquiesça Diala. La voie des astres ne passe pas par un green de golf. Mais si tu le veux vraiment, tu finiras par atteindre chaque étoile...

* À travers l'adversité vers les étoiles.

ENTRE CIEL ET TERRE

Le soir même – Diala s'était déjà retirée – Fabian se remit à la méditation. Dans sa chambre troglodyte, il se cala confortablement dans un fauteuil de racines. Il n'était jamais parvenu à adopter l'exotique posture du lotus, ayant déjà de la peine à se mettre en tailleur. Il ne parvint pas tout de suite à vider sa tête et à « laisser s'évaporer les pensées », comme lui avait conseillé Diala. Mais petit à petit, le silence se fit dans la salle des pas perdus de son esprit. Lentement Fabian se dissolvait. Il était sur le point de disparaître dans un morceau de ouate imaginaire mais, comme à l'accoutumée, c'est à cet endroit que son courage se dissipa. Il recula devant l'incertitude et la peur de perdre le contrôle. De surcroît, il était trop fatigué pour jouer à Indiana Jones en territoire inconnu et préféra réintégrer la caverne de cristal protégée.

Il serait bien encore allé sur la terrasse pour scruter l'espace, mais il était trop épuisé. Cela avait vraiment été une journée astreignante. Diala l'avait fortement mis à contribution, aussi bien physiquement que psychiquement, et peut-être que l'infusion mélisse-houblon y était aussi pour quelque chose.

Il s'endormit presque aussitôt s'être allongé sous la couette. Cependant, peu avant minuit son sommeil fut brusquement interrompu. L'angoisse était à nouveau là. Elle s'était couchée avec lui et l'avait recouvert de son voile de plomb. Fabian essaya de rassembler ses pensées agitées. Elles se bousculaient dans sa tête, percutaient sa boîte crânienne, et créaient une pression désagréable qui virait en mal de tête. Devait-il aller réveiller Diala et lui demander de l'aide ?

Fabian resta dans son lit. Il voulait y arriver tout seul. Pour une fois, il laissa la peur venir à lui et l'aspira par tous les pores de sa peau. Son corps se mit alors à trembler, comme investi par un esprit enragé voulant l'éclater. Fabian ne lui résista pas longtemps. Il rejeta la couette en arrière et bondit du lit. Au même moment, les bougies des lanternes s'allumèrent comme sur commande. Grelottant et le souffle coupé, il alla prendre l'air sans rien remarquer du spectacle des bougies, ni même du sol de mousse prodigieusement duveteux qu'il avait sous les pieds.

En dehors du murmure d'un lointain ruisseau et de l'occasionnel claquement de ses dents, il n'y avait rien à entendre.

Il alla à la fenêtre. Dehors, une faible lueur de lune rendait la roche bleuâtre. Quelle nuit ! Quelle vue ! Le tableau lui rappelait le film de Roman Polanski *Le bal des vampires*, la scène où le professeur Abronsius et son assistant observent le paysage éclairé par une lune fantomatique, et se demandent comment échapper aux dents aiguës des comtes.

Ne se trouvait-il pas dans une situation semblable ? N'était-il pas à la merci de Diala comme les deux chercheurs à celle des nobles suceurs de sang ? Ses cheveux se hérissèrent. Il se retourna. Derrière lui se tenait...

Rassuré, il jeta encore un coup d'œil par la fenêtre. Avec une respiration lente et régulière, il remplissait ses poumons de l'air frais et sain des hauteurs et le chassait bruyamment. Cette gymnastique respiratoire fit son effet car le tremblement s'atténa. Il y a quelques jours encore, il serait resté éveillé, aurait tourné en rond comme un lion en cage et se serait ensuite écrouler d'épuisement dans son lit, il n'aurait cependant pas réussi à s'endormir et se serait à nouveau levé.

Fabian se rendit dans la salle de bain où s'allumèrent spontanément quelques bougies et rinça sous la chute d'eau la sueur froide de ses pores. De retour sous la couette, il glissa rapidement dans un profond sommeil réparateur dont seuls le sortirent les rayons chatouillants du soleil matinal.

Fabian fit un brin de toilette et alla trouver Diala. Elle n'était pas au coin repas et son quartier était vide. Il revint sur ses pas, passa par sa chambre et la salle de bain, puis monta les escaliers vers la terrasse d'où parvenait une divine odeur de café. Diala était assise à la table. Elle portait une longue robe ; ses cheveux étaient maintenus sur le côté avec une épingle en bois, une sorte de petite racine. Elle est vraiment jolie, pensa-t-il. L'ami de Diala, le lynx, se tenait accroupi dans la position typique du sphinx. La clarté du ciel présageait une journée lumineuse. Il faisait encore frais ; Fabian se frotta les mains pour se réchauffer et remarqua le pull posé sur la chaise en face de Diala.

« C'est pour moi ? demanda-t-il.

— Oui, mon lambin.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi, dit-il en s'étirant comme un arc.

— Je sais, je t'ai rendu visite cette nuit. Tu souriais comme une poupée Barbie.

Fabian la regarda avec étonnement.

— Je voulais m'assurer que tu te sentais bien ici... »

L'air frais, l'arôme du café, et la table copieusement garnie avait éveillé son appétit. Il y avait différents pains, du beurre, plusieurs pots de confiture et du miel, un assortiment de fromages et un plat rempli de pommes. Il enfila le pullover et s'assaya. Il prit une pomme pour commencer.

« Où te procures-tu ces fruits ? s'enquit-il.

— Oh, j'ai mes sources. Diala indiqua un endroit derrière lui.

Il resta bouche bée en apercevant à l'autre bout de la terrasse un petit arbre chargé de pommes.

— Mais il n'était pas là cet arbre hier soir... !?

— Et alors ? » souffla-t-elle.

Fabian fixa son hôtesse du regard, puis l'arbre, et Diala à nouveau ; celui-ci revint pourtant vite sur la table. Il lui parut superflu de poser d'autres questions.

« Je suis affamé, dit-il, ces derniers mois je n'ai mangé que pour survivre. Je ne savais même plus ce que le mot appétit voulait dire. Mais aujourd'hui je sens à nouveau l'odeur du pain, du beurre et du fromage – il posa le nez sur une tranche de pain – et cela donne vraiment envie de croquer dedans. »

Diala le laissa déjeuner en paix. Elle trempait de temps en temps un doigt dans le pot de miel puis le léchait avec délectation.

« Le café est excellent, s'extasia-t-il. J'adore le café. Je dois toutefois faire attention à quand et combien j'en bois, sans ça je risque d'attraper...

— ...des migraines, lui coupa-t-elle la parole.

— Tu es aussi au courant de ça ?

— En effet ! Tu traînes ce problème depuis un bon bout de temps, et tu n'es pas allé bien loin avec, le charria-t-elle.

— Attends voir ! réfuta-t-il. Il est vrai que cela m'a pris du temps pour réaliser que la caféine était à l'origine de ces maux, mais je l'ai néanmoins remarqué. En revanche, n'est-il pas paradoxal que la migraine disparaisse quand je bois un café aux premiers signes d'une crise ? Comment aurais-je pu me douter que le café pouvait être un remède homéopathique ? »

Il raconta ensuite ce qui lui était arrivé une fois au travail lors d'un violent accès de migraine :

« J'étais sur un bateau équipé d'un gouvernail mécanique et..., mais cela n'a pas beaucoup d'importance..., enfin, il faisait gris, les nuages couvraient une grande partie du ciel... »

Diala toussota légèrement, et regarda alors Kujo avec un air innocent.

« Je l'avais déjà compris pourtant, bougonna-t-il, mais c'est le mauvais temps qui y a conduit. Ce n'était en effet pas un temps idéal pour des excursions et seuls quelques passagers étaient à bord. C'était ennuyeux, et quand rien ne se passe j'ai tendance à boire beaucoup de café. J'en avais déjà bu une bonne quantité, quand, vers midi, le ciel s'est subitement éclairci. Ça s'est réchauffé, les gens ont alors commencé à affluer en grand nombre sur notre bateau et j'ai dû m'activer. La plupart n'avaient pas de billet et m'attendaient au guichet. Avant même que j'aie détaché le cordage du bollard et terminé l'appareillage du bateau, une migraine s'était déclenchée : mes yeux se mirent à papilloter et je n'y voyais plus que comme au travers d'un verre de lait. Je me suis donc rendu aux toilettes pour me rafraîchir le visage à l'eau froide. J'aurais bien voulu prendre un café mais je n'en avais plus le temps. Une fois au guichet pour émettre les billets, j'ai réalisé qu'il me manquait la clef de la caisse. Je suis alors vite retourné dans les toilettes, mais la

clef avait disparu ! J'ai commencé à devenir nerveux. Je ne distinguais qu'avec peine les alentours et j'en avais la nausée. Je suis retourné au guichet où les gens s'impatientaient, et j'ai demandé au premier client s'il avait l'appoint pour acheter son billet étant donné que je ne trouvais pas la clef de la caisse. Heureusement l'homme fit preuve de compréhension et sortit toute sa petite monnaie. »

Fabian prit un morceau de pain et étendit dessus – tout en continuant son récit – une bonne couche de beurre et de confiture.

« Ma mésaventure s'est vite ébruitée dans la file d'attente. Et au bout d'un moment, j'avais assez de monnaie pour assumer tous les paiements. Sur le comptoir s'accumulaient pièces et billets, ce qui visiblement amusait les passagers. C'est quand j'ai saisi le micro pour annoncer le débarcadère suivant que j'ai retrouvé les clés de la caisse sur l'ampli des haut-parleurs. Je ne les avais pas du tout emportées aux toilettes, en fait.

— Je m'en souviens encore très bien, dit-elle en souriant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le premier passager qui maronnait en fouillant ses poches à la recherche de monnaie, c'était moi !

— Quoi... ? – Mais c'était un homme... !

— Et alors ? J'aime bien jouer différents rôles. »

Fabian en resta interdit : disait-elle cela sérieusement ou se moquait-elle de lui. Mais après tout ce qu'il avait pu constater auprès d'elle jusqu'à présent, elle semblait réellement dotée de facultés hors du commun.

« Et donc ? entendit-il lui dire, est-ce que ton problème de migraine a disparu ? »

Il prit une gorgée de café et dit :

« Naturellement pas, j'aime bien trop ce breuvage. Quoi qu'il en soit, je sais maintenant qu'un poison peut aussi être un remède. J'ai testé et confirmé ce principe cette nuit, mais d'une manière différente. Quand la peur s'est emparée de moi, je ne l'ai pas repoussée, mais au contraire accueillie à bras ouverts. Je crois que je peux la maîtriser désormais.

— Tu es en bonne voie, relativisa Diala. L'important c'est que tu restes fidèle à tes secouristes... »

La fée le regarda, comme si elle s'attendait à une réaction.

« À quoi penses-tu ? demanda-t-elle l'air de rien.

— Aux secouristes... Tu viens de dire que je devais rester fidèle aux secouristes.

— Oui, eh bien ?

— S'agit-il encore d'un hasard intentionnel ? J'ai récemment fait un rêve dans lequel j'ai vu un homme, un inventeur insolite volant entre deux crêtes de montagne avec des ailes qu'il avait lui-même bricolées. Il s'est soudain retrouvé en difficulté et a chuté. Un

hélicoptère s'est posé à côté du malchanceux, et puis j'ai entendu quelqu'un dire : je fais le vœu d'être fidèle à mes secouristes ! J'ai pensé que l'accidenté disait ça vis-à-vis de ses sauveteurs. Les deux êtres de l'hélicoptère m'ont ensuite informé que ce n'était pas la première fois qu'ils venaient au secours de cet homme.

Diala trempa son doigt dans le miel et lui moucheta le nez avec.

— C'étaient tes amis qui voulaient t'informer qu'ils étaient en permanence autour de toi et qu'ils le seraient toujours. Grave-le dans ta cervelle : tu n'es jamais seul ! Personne n'est jamais vraiment seul. Tu l'as constaté sur le plan astral, tu dois maintenant l'intégrer sur le plan physique.

Diala arborait à nouveau son sourire typique.

— C'était donc moi cet Icare ? demanda Fabian.

— Logiquement, oui. Tes soucis de ces derniers mois sont liés au fait que tu es en train d'apprendre à voler. Les phases de dépression n'étaient rien d'autre qu'un moyen de pression pour t'amener à passer les choses au crible. Tu aurais maintenant une opportunité de te défaire des poids qui t'oppressent. Mais pendant que le pilote qui est en toi veille bien s'élever, ton moi l'accable de soucis, de peurs et avec de vieilles habitudes. Laisse-le donc filer si une main se tend vers lui !

— On est en thérapie en fait ? fit remarquer Fabian sur un ton acidulé.

— Tu cloues ton pilote au sol.

Fabian pinça ses lèvres et répondit penaud :

— Tu as raison, je le ressens bien.

Diala sourit et lui caressa les cheveux dans un élan maternel.

— Je me laisse volontiers < thérapiser > dans ces conditions.

Diala le libéra, puis dit mûrement :

— La thérapie par le mouvement n'est pas mal non plus en cas de dépression.

Il vida sa tasse et lorgna en direction du ciel.

— Comme sur une carte postale, dit-il. Il avait compris où elle voulait en venir, et l'idée d'une excursion lui paraissait tout à fait indiquée.

— Que penserais-tu d'une promenade, après que nous ... euh ... j'aie fini de manger ?

— J'allais justement te le proposer » repartit-elle en souriant.

Après quelques tartines copieusement garnies de confiture et plusieurs tasses de café, Fabian empauma une dernière pomme et croqua dedans.

« Une seconde, j'aimerais prendre mon appareil photo. »

Il hésita un instant.

« Qui va faire la vaisselle, Kujo ? cria-t-il en direction de Diala, qui déjà gravissait un escalier.

— Ça peut attendre » entendit-il retentir d'en haut, et la voilà disparu.

« C'est à nouveau la course... », pensa Fabian.

Il fonça dans sa chambre troglodyte, se saisit de l'appareil photo et courut rejoindre la fée. Il allait pour sauter les trois premières marches de l'escalier quand il entendit derrière lui une voix profonde dire :

« Nous avons quand même un lave-vaisselle... »

Fabian manqua la marche et trébucha. Il regarda autour de lui. Sur la terrasse il n'y avait d'autre que Kujo, qui le regardait d'un air impassible. Un frémissement lui parcourut l'échine jusqu'aux cheveux qui s'hérissèrent dans tous les sens. Il se retourna sans tarder, puis se servit de ses jambes comme d'un ressort pour s'élancer vers le haut de l'escalier.

Le rythme de la marche lui convenait. Diala, qui se délectait visiblement du soleil et du vent, y allait tranquillement. Fabian sifflotait, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des mois. Il était serein, sa vie semblait déjà reprendre des couleurs.

Cela sentait comme dans une échoppe d'épices. Des souvenirs de la Provence remontèrent à l'esprit de Fabian ; les trois mois de vie vagabonde avec Léa en France, les nuits de Mistral sous la tente, lorsqu'ils devaient maintenir les tuteurs quand le vent assaillait leur abri de ses bourrasques et que l'eau filtrait de toutes parts à travers la toile, ou quand ils avaient savouré dans une petite bourgade les meilleures pizzas de leur vie, et avaient bronzés nus sur une plage déserte de la côte ouest.

Foulant un tapis forestier dont les motifs alternaient ombre et lumière tandis qu'ils se dirigeaient vers la vallée, Diala et Fabian échangeaient assez peu. Fabian se renseignait parfois sur le nom d'une fleur ou d'un papillon, alors que jusqu'à présent il était passé à côté des plus splendides fleurs sans leur prêter la moindre attention. Avec Diala à ses côtés, le monde autour de lui était comme transformé. Il avait l'impression que les nombreuses fleurs et herbes, tout comme les animaux qu'il rencontrait, cherchaient à capter son attention. Il s'intéressa pour la première fois à des fleurs comme par exemple une espèce d'orchidée appelée Céphalanthère rouge, dont la disposition des feuilles faisait penser à un oiseau en vol, ou au Pélargonium, une fleur dont le nom dérivé du grec pelargós pour cigogne lui évoquait plutôt le gosier d'un pélican.

Quand il pria Diala de poser pour une photo à côté d'une Centaurée maculée – une plante rare et protégée –, elle s'esquiva avec un sourire. Il serait trop déçu si cela ne donnait rien, lui dit-elle. Il fit tout de même plusieurs clichés d'elle.

De toutes les fleurs que lui présenta Diala, il ne connaissait que le lumineux bleuet. Il faisait partie, avec le coquelicot cramoisi et peut-être cinq ou six autres végétaux fleurissants, de l'ensemble de son vocabulaire floristique. Bien qu'ignare en matière de

botanique, il avait cependant depuis longtemps constaté la disparition des bleuets et des coquelicots des champs de céréales en plaine, du fait de l'exploitation intensive agricole et du « raffinage » des semences.

Fabian se souvenait que dans son enfance, il lui était arrivé de ramener de temps en temps un bouquet bleu et rouge enrichi d'épis d'orge à la maison, et qu'il n'y a pas si longtemps, il s'était promené main dans la main avec Léa le long de champs de céréales dans le sud de la France, où ces deux plantes poussaient encore en abondance.

Diala et Fabian parvinrent au flanc d'un champ de stipes plumeux qui ondulait au vent tel un lac impétueux. Il ralentit son pas et passa délicatement sa main sur les houppes soyeuses.

« C'est un bel endroit pour méditer » dit Diala qui alla aussitôt adopter une parfaite position du lotus sur un rocher mousseux. Fabian se trouva également une place confortable avec un appui pour le dos. Il ferma les yeux, se détendit, inspira plusieurs fois profondément, puis prit une respiration lente et régulière. Il expira ses pensées encombrantes et huma la sérénité et le calme de l'endroit. Le perçant grésillement du grillon champêtre dans l'herbe ondoyante était une composante de cette quiétude. Et pas même le bruit lointain d'un train, sortant d'un tunnel pour entrer dans un autre, ne put le troubler.

Fabian s'échappa très vite. Il n'eut pas à batailler avec ses pensées cette fois. Elles se turent d'elles-mêmes, et à leur place un vide s'instaura. Un silence compact, presque oppressant, comme on en rencontre lors de randonnées en haute-montagne.

Il sentit soudain comme un soubresaut. Quelque-chose hissait son esprit. Il s'éleva rapidement comme la fumée d'un feu de brousse avivé par le vent, abandonnant derrière lui toute pesanteur. Il resta un long moment dans cet état de détachement. Peut-être aurait-il été emporté encore plus loin, et peut-être eu droit à un bond en avant spirituel, si le crépitement d'un hélicoptère en approche ne s'était pas soudain fait entendre. Quand Fabian ouvrit les yeux, un hélicoptère rouge écarlate le survola à basse altitude. Qu'il ait à venir gronder justement ici, l'irrita. Il se tourna vers Diala qui attachait sur lui un regard scrutateur.

« Comment c'était ? demanda-t-elle.

— Je n'étais encore jamais parti si vite, ni aussi loin » graila-t-il d'une gorge un peu asséchée, avant d'étirer ses membres engourdis.

« En fait, je ne suis pas allé bien loin ; c'est plutôt l'espace qui se dilatait au fur et à mesure que je regardais plus profondément en moi. J'avais l'impression d'être en expédition dans le cosmos ; plus le voyage avançait et plus je rechignais à revenir. Tu as bien dit que celui qui regardait suffisamment longtemps en lui finirait par découvrir l'univers ? Eh bien je crois maintenant comprendre ce que tu veux dire par là. Je me demande bien où j'aurais été propulsé si seulement cette tondeuse volante ne s'était pas pointée.

— Peut-être que cet hélicoptère est arrivé au bon moment, pour justement t'éviter de prendre l'ascenseur. On s'élève étape par étape, et pour chaque pas il y a un temps de pause. Si tu t'es-souffles, tes capacités de perception se brouillent, et tu n'apprécies dès lors plus les panoramas qui s'étendent à chaque palier.

— Et pourquoi ne devrais-je pas profiter de l'occasion et monter aussi vite que possible ? voulut-il savoir.

Diala plissa un peu les yeux comme pour le scanner.

— Une chose après l'autre, dit-elle, avant de t'envoler comme une fusée tu dois d'abord éclaircir ta tête embrumée. Ton objectif premier se formule ainsi : penser et t'exprimer avec clarté. Ensuite tu dois retrouver la paix intérieure, ton équilibre, ton centre, il te sera alors plus facile d'agir clairement.

— Ça me parle bien ce que tu dis là. Surtout en ce qui concerne la pensée limpide. Depuis mon naufrage psychique j'ai les pensées qui dansent la plupart du temps...

— ... avec comme résultat que tu es incapable de te fixer des objectifs, et encore moins d'en atteindre, conclut-elle. Ça ne peut naturellement pas aller. Sur le chemin de l'Orient tu as besoin d'un esprit lucide, car il y a plein de bifurcations et de détours qui prennent beaucoup de temps.

— Et combien de temps dure ce voyage ? demanda Fabian.

— Ah, ça je ne peux pas te répondre, c'est toi le guide.

— Et dans le cas où une vie ne me suffirait pas ?

— Tu ne serais alors pas le seul. »

Fabian s'était entretemps assis dans l'herbe aux pieds de Diala. De loin, ces deux avaient l'air d'un gourou et son élève sur un tapis volant – le champ de stipe ondulant.

Sur le thème de la réincarnation il avait déjà lu et entendu pas mal de choses. Il n'était pas fermé à cette conception qui lui semblait plutôt logique et juste. Sinon, quel sens cela avait de naître et de mourir de faim dix jours après, comme c'est le destin quotidien à bien des endroits de la planète. Ou comment justifier autrement la mort d'un enfant de dix ans, touché par une balle dans une région où l'état de guerre est la normalité et où chaque camp assassine au nom de son dieu... ?

« Il est difficile de s'imaginer retourner à nouveau dans un ventre », dit-il.

Diala caressa l'herbe qui s'élevait à la hauteur de ses hanches, et dont les vagues déferlaient les unes après les autres.

« Regarde cette herbe, dit-elle. Elle pousse, swingue avec le vent, se dessèche, puis se désagrège. Plus tard, devenue humus, elle servira de nourriture pour une nouvelle forme de vie, peut-être pour des bleuets.

— La preuve pour la thèse de la réincarnation reste encore à confirmer, dit Fabian en hérétique pour tirer davantage d'elle.

— Les vies antérieures ne peuvent se démontrer en laboratoire mais elles sont appréhensibles. La nature n'a, elle non plus, pas besoin de preuves pour se mettre à l'œuvre. Elle se fie à ses expériences. Et je me fie aux miennes. À propos, quand je t'observais la nuit passée pendant que tu dormais, j'ai découvert une zone d'ombre dans ton aura autour de la région du nombril. Puis des images me sont apparues : dans une vie passée tu étais aux aguets dans une tranchée.»

Fabian prêta une oreille attentive.

« Tu étais le leader d'un groupe de soldats qui étaient sous l'emprise de ton enthousiasme fanatique pour la cause nationale. Ces jeunes gens t'adoraient. Tu étais leur grande idole, leur héros. Ils auraient fait n'importe quoi pour toi. Puis vint l'heure de combats rapprochés. Lors d'un corps à corps, tu t'es laissé distraire une seconde et ton adversaire en a profité pour t'enfoncer de toutes ses forces une baïonnette dans le ventre, pas loin du nombril. À ce moment-là, tu as alors pris conscience de la vision erronée qui avait déterminé ta vie. En un instant, tout ce pour quoi tu avais vécu ou t'étais battu, et tout ce qui t'avait stimulé et séduit n'avait plus de sens. Honneur, devoir, obéissance, patrie, ennemi, tout cela n'était d'un seul coup que des mots creux, rien que des illusions inculquées. L'instant de ta mort fut un enfer. Les piqures que tu as ressenties ces derniers mois au niveau de l'estomac, sont liées à la peur de devoir revivre encore une fois cet affreux sentiment d'être né ou mort pour rien. »

Fabian était tout à fait décontenancé. Il apprenait d'un seul coup pourquoi il éprouvait, et ce depuis sa jeunesse, un sentiment désagréable, une sorte de picotement dans le nombril, qui pouvait aller jusqu'à la nausée si quelqu'un lui touchait le ventre.

« J'y vois un peu plus clair à présent, dit-il doucement, c'est pour ça que j'ai réprouvé le service militaire, refusé les armes et esquivé l'école des sous-officiers ; voilà pourquoi je deviens agressif quand je vois des anciens combattants fièrement afficher leurs décorations de guerre sur la poitrine, ou quand je tombe sur des scènes de guerre où des hommes se foncent dessus en hurlant la baïonnette au fusil, et je comprends aussi pourquoi je refuse tout rôle de meneur et que je ne défilerai jamais sous un drapeau...

— C'est exactement ça. Cette expérience est également à la base de ta difficulté à t'imposer et à convaincre. Le souvenir d'avoir, par ta conviction dévoyée, envoyé de jeunes hommes à la mort est ensemencé en toi. Et en aucun cas tu ne voudrais revivre une telle situation durant cette vie. »

Un silence de plusieurs minutes s'installa entre eux deux. Une abeille se posa sur le pull chamarré de Fabian, le temps de réaliser que cette fleur n'avait point de nectar à offrir.

Fabian reprit à voix basse :

« Je comprends désormais pourquoi il y a tant d'opinions différentes qui circulent sur Dieu et le monde : c'est parce que chacun tire sa conception du monde actuel des expériences qu'il a accumulées au cours de ses vies antérieures.

— Tu l'as dit, confirma la fée, il y a effectivement une infinité de vérités sur cette planète et autant d'individus pour en clamer une. Aucune n'est fausse, mais aucune n'est pleinement juste. C'est un peu comme deux enfants assis en diagonal l'un en face de l'autre sur deux chevaux d'un carrousel : les deux sont persuadés d'avoir une longueur d'avance sur l'autre. Aucun n'a vraiment tort.

— Et comme ils tournent en rond, ils ne peuvent pas s'en rendre compte, ajouta Fabian.

Diala acquiesça, et écarta une mèche de cheveux de son visage.

— C'est juste, c'est pourquoi il n'y a rien d'autre à faire que de s'arrêter, de descendre du cheval et d'observer le manège depuis un autre poste. Avec une certaine distance il est plus facile de démêler la confusion. Il en va d'ailleurs de même pour tes peurs. Si elles reviennent, alors sors de ce mini-univers nommé Fabian. Prends un peu de distance et observe-le. Constate alors que son Être intérieur est immunisé contre le poison de la peur. Perçois que seul l'instrument de l'âme – la personne – souffre. Montre de la compassion à Fabian, dis-lui que tu l'aimes, trans-mets-lui de l'énergie sous forme d'amour.

— Je peux aussi lui envoyer une copine de cette façon ? demanda Fabian amusé.

— Tu sembles avoir retrouvé ton bon vieil humour. Mais si tu poses la question, sache que ton intérieur est déjà en contact avec une femme que bientôt tu rencontreras. Son prénom devrait déjà déambuler dans ton esprit. »

Fabian chercha vainement un prénom féminin dans sa pensée. L'histoire du soldat au front lui trottait toujours dans la tête : avait-il, ou son précédent moi, réellement été un soldat ou un officier guidé par des idées illusives ?

Fabian s'essuya la sueur du front. L'air s'était réchauffé.

« Bon, allons-y, rompit-elle le silence qui s'était établi. Je connais une charmante petite auberge dans un village non loin d'ici. Dans deux heures et demie on y sera attablé. »

Puis elle partit comme une flèche.

« Non loin d'ici... », se dépêcha de dire Fabian pour encore être perçu des oreilles de Diala. « J'aimerais bien avoir autant d'énergie dans le ventre », se dit-il.

Les deux franchirent des steppes rocheuses ponctuées de zones forestières, bondirent par-dessus un ruisseau en pente et suivirent ensuite un étroit sentier tracé par des animaux. Ils firent halte à plusieurs reprises pour admirer la beauté unique de la région. La vallée qu'ils traversèrent, la plus longue et la plus vaste des quatre vallées latérales et située sur le versant sud de la grande montagne, était intacte : sauvage et romantique, quasi déserte et, en dehors du murmure de l'eau vive, aussi muette que la tombe du poète Rainer Maria Rilke qui s'y trouvait. Un territoire chargé de légendes dont l'énergie exerçait depuis des

temps immémoriaux un effet magique sur tous ceux qui le foulèrent. Une terrible bataille s'y serait déroulée, et selon d'anciens écrits, le bétail deviendrait agité à l'endroit où le massacre a eu lieu ; à la tombée de la nuit, il se mettrait à beugler sans raison apparente et s'acheminerait au-devant d'un ravin. On dit aussi qu'un village entier serait enterré sous les débris et éboulis au flanc du glacier. On aurait pendant des années entendu l'orgue de l'église ensevelie, quand allongé sur un rocher on sondait le silence. Qui serait étonné que Fabian ait rencontré une fée dans cette contrée peuplée de fantômes ?

Peu avant d'entrer dans le village mentionné par Diala, Fabian marqua un arrêt pour demander :

« Tu m'as dit que je ferais mieux de ne pas décoller comme une fusée lors d'une méditation, qu'est-ce que tu voulais dire au juste ? »

Diala se mit à rire, étonnant Fabian.

« Je savais que tu reviendrais là-dessus, dit-elle. Quand le moment est venu, cela peut aller vite. Mais si la conscience peine à lâcher prise du familier et à intégrer le nouveau, l'inconnu, alors cela peut précisément prendre plus de temps. Viens, continuons, je t'explique en marchant.»

Tantôt longeant un ruisseau clapoteux et gargouillant, tantôt s'en éloignant, un chemin assez large pour permettre au duo de marcher l'un à côté de l'autre piquait dans la pente.

« Imagine-toi une pomme de terre, commença la fée, elle repose paisiblement dans une terre chaude, tendre et agréablement odorante. Elle ne s'ennuie jamais car autour d'elle, creusent, rampent et se glissent de nombreux petits animaux. La patate pense qu'il n'y a rien de mieux que d'être en communion avec tous ces minuscules êtres vivants dans l'obscurité. Mais un beau jour quelque chose s'agite en elle ; quelque chose est sur le point de se détacher d'elle et de pousser en hauteur. Et ce quelque chose est comme un œil extensible, comparable au périscope d'un sous-marin... »

Cette image fit sourire Fabian.

« Au début, poursuivit Diala, la pomme de terre s'inquiète de l'aspect investigateur et aventurier de son for intérieur qui jusque-là lui était étranger. Elle finit par surmonter sa crainte, et l'œil à rallonge entame son ascension. Plus il monte, et plus son champ visuel s'éclaircit. La pomme de terre commence à soupçonner l'existence d'un monde lumineux au-dessus de celui, obscur, où elle vit. La vie de la pomme de terre se transforme : l'énergie qu'elle puise de la terre, elle la pompe désormais en abondance à travers la tige, un germe qui s'empresse de prendre de la hauteur. Et soudain, peut-être au lendemain d'un jour de pluie, alors que le soleil caresse de ses doux rayons la terre qui recouvre la patate, la pointe du tubercule traverse la dernière couche de sa surface et pénètre dans une autre dimension. Un monde entièrement nouveau s'ouvre à elle ; d'un seul coup la patate élargit sa conscience. Elle devenait ce qu'elle était déjà sans l'avoir encore perçu, c'est-à-dire à la fois une partie du monde de la lumière et du monde souterrain. Elle découvre que son environnement d'alors n'était qu'une chambre noire, et que le monde réel n'est pas

uniquement composé de terre et de pierre mais est infiniment plus diversifié. Dès lors, elle cesse de puiser sa subsistance de la terre, pour la capter dans des formes d'énergie plus subtiles de la lumière. – Tout cela requiert du temps, car l'essence de la pomme de terre doit s'adapter de manière organique et mentale à son existence augmentée... »

Ils avaient entretemps atteint le village, un hameau typique de la région : des maisons sombres montées sur pilotis avec dalles rondes en protection contre les rongeurs ; leurs toitures d'ardoise scintillaient au soleil. Dans la petite auberge, qui ressemblait précisément à la description qu'en avait faite Diala, Fabian commanda une assiette de salade, du pain, du fromage et du Fendant, le vin blanc de la région.

« Je ne mangerai pas de pomme de terre aujourd'hui », plaisanta-t-il.

Diala gloussa. Elle ne commanda qu'un verre d'eau. Pendant que Fabian mangeait, ils n'échangèrent que quelques mots. Il avait besoin de sa bouche pour calmer sa faim et Diala le laissa manger en silence. Ils se consultèrent ensuite pour savoir par quel chemin il allait rentrer.

« Cette fois, c'est toi qui définis la route, dit Diala.

— Mais, je ne serai pas capable de retrouver ta grotte, contesta Fabian.

— Cela suffit si tu détermènes la trajectoire, je m'occupe de la dernière partie. »

Fabian sortit la carte du sac à dos, l'étala sur la table et glissa l'index sur des montagnes, des vallées, des forêts et des pâturages. Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer le site où devait être la grotte de cristal.

« Je propose, dit-il, que nous prenions le train en direction de la montagne pour une station et que l'on grimpe depuis là. On n'arrivera toutefois pas chez toi avant ce soir.

— La journée nous appartient jusqu'à la dernière seconde » plaisanta Diala. Elle le regarda droit dans les yeux. Comme à chaque fois, il sentit son sang affluer à ses joues et fondit com-me un fromage dans une poêle chaude. Diala perçut les vibrations de Fabian.

« Ne te remplis pas trop, le charria-t-elle, sinon tu seras trop lourd pour gravir la montagne.

— Ce n'est pas le poids le problème, feinta Fabian, le plus grave c'est qu'à ta vue je fonde, et qu'il me faille toujours un moment pour me ressaisir. »

Leur rire contamina les quelques convives du restaurant. Du fond de la salle, habillé comme un joueur de tennis et conservant sa casquette pour le repas, un homme âgé leur fit signe.

« Sa femme vient de mettre au monde un autre enfant », chuchota Diala à Fabian.

L'homme se leva et vint à leur table :

« Je suis américain », dit-il avec un accent conséquent. Vous avez l'air sympathique ; j'aime les gens qui rigolent. Puis-je vous offrir un dessert ? Vous commandez, et je paie, o.k. ? »

Fabian regarda Diala tout étonné.

« Oui..., eh bien..., balbutia-t-il, thank you very much ! »

L'homme se dirigea en souriant vers le bar et échangea quelques mots avec la patronne.

« On dirait que tu lui plais, fit Fabian pour taquiner sa jolie accompagnatrice.

— Et on dirait que tu es jaloux », dit-elle en retour.

Fabian ne la désavoua pas. Au lieu de cela, il commença à raconter qu'il tombait facilement amoureux durant son adolescence. Par exemple d'une jeune comédienne d'une série télévisée ou de la sœur d'un ami d'enfance, ou encore de la fille d'un inquietant maire conservateur.

« Et quand j'étais ainsi amoureux, j'écrivais de beaux et de romantiques poèmes. Dans cette phase de cœur en souffrance j'étais extrêmement créatif », soupira-t-il.

L'aubergiste s'était approchée de leur table et demanda ce qu'ils désiraient comme dessert. Diala la remercia et Fabian commanda trois boules de glace avec beaucoup de chantilly, et un café.

« On y va ? » dit Fabian une demi-heure plus tard, après avoir réglé l'addition.

En quittant l'auberge, ils firent signe à l'américain qui s'était assis dehors sur un banc, et qui leva la main pour les saluer à travers le nuage bleu que produisait son épais cigare.

À la station de la gare, qu'un rustique abri et une cloche d'appel rouillée constituaient, Diala demanda :

« À propos, tu savais que ton ami Hesse, si je peux dire ainsi, prenait souvent le train pour venir ici ? Et qu'il aimait beaucoup cette région ? »

Fabian répondit que non.

« Il parle de cela dans son récit *Balade hivernale* qu'il a écrit en 1913. À l'époque la ligne était encore en construction ; il était impatient de pouvoir enfin rejoindre la jovialité du sud en train.

— Non, je ne connais pas cette histoire.

— Tu la trouveras dans la bibliothèque de la grotte... », dit Diala avec un regard de lutine.

Le trajet en train ne dura que quelques minutes.

Fabian et son accompagnatrice empruntèrent tout d'abord un petit sentier qui longeait la voie ferrée dans une herbe à hauteur d'épaule. Loin en-dessous d'eux se trouvait le fond de la vallée, mutilée par une zone industrielle hideuse et une route principale sur laquelle se

suivaient voitures, camions, motards et cars de tourisme. Le bruit et le vrombissement des véhicules se mêlaient aux bruits de chantiers et formaient une bouillie sonore horripilante.

« C'est beaucoup trop bruyant pour moi par ici, dit Diala, on va passer par un chemin plus haut. L'itinéraire est un peu plus long, mais il est sauvage et bien plus calme. »

Fabian ne put qu'être d'accord.

Diala dévia du sentier. Elle le guida parmi des arbustes de genévriers sabine qui répandaient une odeur pénétrante d'essence de térébenthine. Un peu plus haut la flore s'étoffait : herbes, fleurs, buissons aux formes et aux couleurs luxuriantes, et presque chacun de leurs pas faisait fuir un lézard. À un moment ils tombèrent sur un troupeau de chèvres à poils longs, dont la partie antérieure du corps noir de jais contrastait sans transition avec le blanc pur de la partie postérieure. Diala émit brièvement quelques sons, et voilà que les bêtes s'approchèrent d'elle et se laissèrent caresser.

« Ce sont des chèvres Col noir, fit-elle remarquer, on peut gagner leur confiance en leur parlant. »

Fabian arracha une touffe d'herbe et la tendit aux chèvres, mais aucune ne se laissa détourner de Diala.

« Tu n'as pas encore pris l'odeur locale, lui expliqua-t-elle en souriant, mais après quelques jours tu sentiras meilleur – pour les chèvres, je veux dire... »

Alors qu'ils poursuivaient leur route, Fabian s'écria brusquement :

« Aaah, saloperie de fil... ! » Il venait de trébucher sur du fil de fer barbelé qui rouillait dans l'herbe et s'était blessé avec. Il s'assit et retroussa son pantalon pour jeter un œil sur la blessure ensanglantée.

« Attends, je vais te mettre un baume... »

— Non, laisse-moi ! s'emporta-t-il, ça va aller ! »

Fabian se rendit immédiatement compte que sa réponse n'avait pas été très polie. Ce tempérament colérique semblait également appartenir aux prémices de ses dépressions : quand il se cognait contre quelque chose ou s'infligeait une blessure avec un objet, il l'invectivait comme s'il était vivant. Il ne pouvait rien faire d'autre que de pester contre le supposé coupable jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. La colère pour cette douleur injuste devait sortir. Le virulent discours ne durait habituellement que quelques secondes, puis la crise passait et il redevenait le bon vieux Fabian. Ce ne fut pas différent cette fois. Après qu'il eut noué un mouchoir autour du bas de sa jambe sanguinolente, il reprit la marche la fleur au fusil. Il voulait s'excuser auprès de Diala, mais d'ici qu'il l'eût rattrapée, son intention s'était évaporée dans les airs.

Plusieurs crucifix et des statues de la sainte Vierge ornées de bougies ou de fleurs bordaient le chemin. Les saints étaient bel et bien vénérés de la même manière partout sur terre, songea Fabian, car de tels autels il en avait aussi vu dans les régions bouddhistes,

sauf qu'à la place d'une Vierge Marie debout, c'est à un bouddha assis que l'on rend hommage.

Les deux n'échangeaient que très peu, et quand bien même, c'était avant tout sur la beauté des trésors souvent ignorés qu'ils rencontraient, comme des coquilles d'escargots, des branches et des racines desséchées ou des pierres aux formes originales. Ils suivaient le sentier philosophique de Rainer Maria Rilke qui l'avait emprunté au début du siècle précédent et qui invitait l'humanité à percevoir la grandeur se révélant dans les petites choses de la nature.

La fée ne s'était pas trop avancée. Plus ils grimpaient et plus c'était silencieux. De fraîches forêts de mélèzes au sol recouvert d'un épais tapis d'herbe tendre alternaient avec de vastes prairies. Arrivés sur une éminence déboisée, ils aperçurent au sud plusieurs quatre mille mètres faisant saillies au-dessus des crêtes ombragées de montagnes de basse altitude. Diala était une carte géographique ambulante ; elle pouvait nommer chaque sommet et préciser leur hauteur. C'est le genre de voisine de pupitre que Fabian aurait souhaité avoir à l'école.

Après une bonne heure de marche, ils arrivèrent à une chapelle qui était parfaitement incorporée à la structure de la roche. Seuls son frontispice et une partie de sa toiture étaient artificiels ; les autres façades avaient été façonnées dans une cavité conchoïdale. Bien que ce lieu de prière fût relativement grand et orné de fenêtres remarquablement hautes, il ne gênait pas l'environnement naturel.

« Ici au moins, nature et architecture ne se sont pas crêpé le chignon, dit Fabian en rompant le silence. Ce n'est pas comme dans la ville où j'ai grandi. On y trouve de grands immeubles à la géométrie ennuyeuse, des sortes de pierres tombales inverties que l'on vend aux gens en guise d'appartement. Sur l'un de ces murs de béton un plaisantin avait sprayé en rouge le slogan : *Quel cochon de bâtisseur a bâti cette bâtisse de cochon ?*

Cela fit rire Diala qui dit simplement :

— Pas très poétique, mais plutôt prégnant. »

La porte en bois de cette chapelle, sur laquelle étaient sculptés des motifs de la Bible, était à moitié ouverte. En grinçant, elle se laissa ouvrir en grand et Fabian guetta frileusement dans l'obscurité de son intérieur. Il n'y vit personne et entra suivi de Diala.

L'espace intérieur était une cavité naturelle accommodée en petite église. À une extrémité se tenait une statue en bois de la Mère de Dieu qui fixait les bancs vides d'un air mélancolique. Une kyrielle de bougies consumées entouraient la figure. Il faisait sombre et froid, et des gouttes tombaient du plafond.

« Honnêtement, chuchota Fabian dans l'oreille de la fée, je préférerais prier dehors sous la pluie que dans cette lugubre crypte à stalactites. »

Les deux quittèrent la chapelle et reprirent la route en bavardant.

« On n'est bien plus proche du divin dans la nature que dans une obscure maison en pierre, dit Fabian.

— Tu penses ? Crois-tu que les astronautes dans leur navette soient plus proches du ciel que nous le sommes... ? demanda Diala.

— Ce n'est pas faux. Je me demande quand même comment on peut avoir l'idée de bâtir une église aussi haut, dans un sublime environnement certes, mais où l'on attrape du rhumatisme en priant. »

Diala sourit.

« On ne s'en rend pas compte tout de suite, mais comme d'autres, ce lieu de culte a aussi son histoire, dit-elle. Il y a plus de cent cinquante ans, cette chapelle n'était rien d'autre qu'un renforcement rocheux où moutons, chèvres et chevreuils venaient se protéger de la chaleur écrasante du zénith ou des dangers d'un orage. Mais par la suite se déroula ici un événement qui fit de cette niche remplie d'excréments et de débris, un lieu de pèlerinage. Viens, asseyons-nous dans l'herbe près de ces bouleaux, je vais te raconter ce qui s'y est passé. »

Une fois installée, la fée commença son récit :

« C'était l'année 1857. Une pauvre jeune femme en haillons qui vivait tant bien que mal du tricotage de bas, amassait du bois pour le poêle et le four, non loin de ce refuge pour chèvres. Elle vivait toute seule avec ses deux chats dans une petite grange sommairement aménagée, où il n'y avait guère plus de place que pour un lit, une armoire, une table avec une chaise, et un rouet sur lequel elle filait à longueur d'année la laine et le chanvre. À ses murs étaient accrochées dans des cadres sombres des images jaunies de Saints, dont une de la Mère de Dieu, comme il était de convenance à l'époque dans la chambre d'une vieille fille. D'homme, Anna Maria, c'est ainsi que s'appelait la jeune femme, ne voulait pas entendre parler ; sa raison de vivre était la bible, et son amour, elle le vouait à la Mère de Dieu. Elle vivait comme l'étaient censées les femmes de son rang dans cette région à forte conviction catholique : aussitôt réveillée, elle retrouvait par la pensée la Vierge Marie et passait sa journée à la servir et à lui rendre grâce. Quand elle ne travaillait pas, elle priait ; et le soir, quand elle tombait épuisée dans son lit, ses dernières pensées avant de s'endormir étaient destinées à la Sainte Vierge.

Elle était, comme je te disais, en train de ramasser du bois, et son regard se dirigea par hasard en direction de ce renforcement rocheux. La frayeur lui fit alors lâcher son bois : à un jet de pierre de là, une femme enveloppée d'un halo de lumière se tenait debout sur une dalle de pierre ! L'apparition était tellement éblouissante qu'Anna Maria dut fermer les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit la silhouette avait disparu. Elle ferma et ouvrit les yeux plusieurs fois, espérant que l'être de lumière se montre à nouveau. Mais rien ne se passa. Elle resta longuement à fixer l'endroit où elle avait vu la femme lumineuse et à scruter les environs, puis osa finalement aller poser la main sur la dalle sur laquelle la créature céleste avait fait son apparition. Le dimanche suivant, la jeune femme informa le curé de sa

rencontre avec la Vierge Marie. La nouvelle se propagea comme un feu de paille parmi la population du village et dans les communes voisines. Peu de temps après, un petit oratoire fait de pierres empilées, avec au-dessus une image de la Vierge Marie, fut aménagé à l'emplacement où Anna Maria avait aperçu la forme divine. Des pèlerins ne tardèrent pas à arriver, qui, après une visite du lieu béni, firent état d'exaucements de prières. Puis, après qu'une servante se retrouva guérie d'une longue maladie, il n'y eut pas long à attendre pour que s'agrandisse le petit oratoire et que soit finalement érigée cette chapelle. »

Fabian demeura attentif encore un moment, puis demanda à Diala si le profond souhait qu'avait la jeune femme de voir une fois dans sa vie la Vierge Marie, n'avait pas produit cette apparition.

« Certainement, répondit-elle, ce souhait était pour ainsi dire le projecteur de l'image qui lui est apparue. Cette soi-disant apparition surnaturelle était un message d'une dimension supérieure, enveloppé de manière à coller à la vision du monde de la personne à qui il est destiné. Dans ton cas, ce n'était pas la Vierge Marie, mais un bras viril, que...

— ...que je n'ai du reste pas souhaité ! opposa Fabian.

— Tu en es bien certain ?

— J'aspirais simplement à pouvoir me tenir debout, c'est tout.

— C'était là ton désir conscient ; mais inconsciemment, tu recherchais l'aide de quelqu'un qui te libérerait de ta souffrance, qui te lèverait de ton lit à barreaux dans lequel on t'avait laissé des jours durant dans l'enfance. Ce n'est pas vrai ? »

Il demeura suspendu à ses mots. Il lui fallut quelques mois pour admettre que Diala avait vu si profond en lui et découvert une blessure mal soignée.

Fabian avait parfois le sentiment que la fée n'était rien d'autre que l'incarnation de son subconscient. Elle semblait s'y retrouver à merveille dedans. Une fois encore, elle le bluffait avec un fragment retrouvé dans les replis sombres de sa mémoire.

Ils reprirent leur marche, et une fois parvenus sur la pente rapide d'une prairie sur laquelle paissaient quelques dizaines de moutons, Diala demanda fortuitement :

« Pourquoi as-tu cessé de manger de la viande ?

La surprise pouvait alors se lire sur le visage de Fabian.

— Tu en as de ces questions, dit-il, tu le sais aussi bien que moi.

— Peut-être bien, mais j'aimerais l'entendre de ta bouche. Qui sait, d'autres nouveaux éléments intéressants pourraient ressurgir.

— Si tu le dis. Je dois d'abord réfléchir à comment c'est arrivé exactement...

— Je me souviens, commença-t-il au bout d'un moment, que quand j'étais petit, je trouvais déplorable et injuste de manger les animaux. Ce qui me dérangeait particulièrement, c'était que dans les enseignements religieux et à l'église on prêchait le

fait qu'on ne devait pas tuer, et qu'en même temps, tout le monde, – y compris le curé – mangeait des animaux que l'on avait tués. Abattre et manger des animaux paraissait normal. Personne n'en avait mauvaise conscience. Quand il était question du sixième commandement, les croyants avec majuscule eux-mêmes baissaient le regard, et marmonnaient quelque chose du genre que cette loi se rapportait exclusivement aux hommes. Plus tard, quand j'ai commencé à avoir connaissance de gens qui avaient sciemment renoncé à manger de la viande et conservaient une bonne forme physique et mentale, comme par exemple, Gandhi, il m'est devenu évident que la consommation de viande était absolument superflue. Si on tue un animal pour se nourrir, c'est donc par pure envie. Et quand je pense comment de nombreux cochons, veaux, poules ou lapins passent leur vie, confinés dans des espaces parfois sans fenêtres, et souvent ne prennent l'air que pour être menés à l'abattoir, je suis alors atterré que l'on puisse manger une telle viande. Sans compter que, dans les zones tempérées du moins, la nature nous offre suffisamment de denrées et rend ainsi la consommation de viande aussi inutile qu'insensée.

— Est-ce que tu te souviens encore, dit la fée, comment tu t'es retrouvé devant un abattoir ouvert, non loin d'ici, et que tu as vu un petit veau se faire tuer ?

— Pas loin d'ici... ? demanda Fabian étonné.

— Tu ne te souviens donc plus qu'un de vos sous-locataires de l'époque, Robert il s'appelait, t'avait emmené pendant les vacances scolaires dans son village natal à quelques kilomètres d'ici ? – Regarde, sur l'autre versant, c'est là-haut qu'il se trouve. »

Diala pointa du doigt un sombre groupe de maisons relativement grand, à peine discernable à cette distance.

Fabian scruta l'endroit en réfléchissant. Puis d'un seul coup son visage s'illumina.

« C'est juste. Je n'y suis allé qu'une fois dans ce village, mais je revois maintenant les maisons de bois noirs, l'étroite rue principale avec sa boulangerie où travaillait la sœur de Robert..., ...et l'abattoir... oui, je me trouvais devant et j'ai assisté à cette scène abominable... je l'avais complètement oubliée. »

Fabian s'assaya dans l'herbe.

« Oui, quand j'étais petit, j'avais une sensation plutôt désagréable quand je mangeais de la viande, poursuivit-il. C'est seulement à l'âge adulte que j'ai constaté que le comportement des hommes vis-à-vis des animaux était devenu schizophrénique. Pendant que certains sont chouchoutés, soignés ou élevés comme des poupées de sucre, d'autres sont abattus ou jetés vivants dans de l'eau bouillante. C'est franchement pervers.

— Il est vrai qu'avant, les hommes s'y prenaient différemment avec les animaux qu'aujourd'hui. Ici dans la région, on en abattait qu'entre la mi-novembre et le nouvel an. Les enfants ne devaient pas être présents parce qu'on pensait que le spectacle de la mise à mort d'animaux pouvait avoir un effet néfaste sur eux. Toutefois ce n'était pas la véritable raison. Inconsciemment les personnes croyantes sentaient qu'il n'était pas juste de tuer des

bêtes saines et en même temps d'enseigner aux enfants de respecter tous les êtres vivants. Ils pressentaient qu'ils violaient une loi fondamentale et ne voulaient le montrer ouvertement aux enfants.

— Dans quelle mesure s'y prenaient-ils différemment avec la viande ? voulut savoir Fabian.

— Ils n'abattaient normalement qu'une fois par année, en hiver, parce-que la viande était plus facile à conserver durant les mois froids. La viande était salée, puis suspendue dans les greniers où elle séchait à l'air libre. Elle pouvait ainsi se conserver pendant des années. Pratiquement toutes les parties de l'animal étaient utilisées. Les gens avaient une tout autre relation avec la viande que dans la plupart des cas aujourd'hui. Ils savaient d'où elle provenait et tout le travail qu'il y avait derrière. Ils devaient répartir les quantités et ne pouvaient en consommer à volonté. En temps normal on en mangeait que le dimanche ou lors de périodes de travail particulièrement ardues. Les bêtes, quant à elles, étaient saines et le plus souvent traitées avec respect.

— Il existe d'anciens écrits, reprit-elle, dans lesquels il est explicitement précisé que les fruits et les céréales sont les véritables aliments de l'homme. La consommation de viande était même associée aux épidémies. Au début du siècle dernier, un homme remarquable, qui lui aussi prêchait dans le désert, l'avait rappelée, tout en prédisant ce qui se passerait si on donnait de l'alimentation carnée aux espèces animales végétariennes. »

Il y eut un chuintement et une poignée de documents froissés se retrouvèrent dans les mains de la fée !

« C'est un exposé de Rudolf Steiner, le fondateur de l'anthroposophie, qu'il a tenu le 13 janvier 1923 à Dornach en Suisse. Lis donc ce qui est en italique. »

Fabian déplia les feuilles et lut de son mieux sans lunettes :

S'il devenait subitement carnivore, un bœuf se remplirait de nombreuses substances nocives, à savoir, d'acide urique et des sels de cet acide. Or, de tels sels ont des habitudes particulières. Ils ont en effet un faible pour le système nerveux et le cerveau. En fin de compte, si un bœuf mangeait directement de la viande, alors d'énormes quantités de sels d'acide urique se stockeraient en lui et atteindraient le cerveau. Le bœuf finirait alors par devenir fou...

« La maladie de la vache folle, dit-il bouche bée. On savait donc que ce n'était pas bon, et même dangereux de nourrir un herbivore avec des déchets d'abattoirs...

— ...et on l'a quand même fait », fit remarquer Diala, sur les bras et les épaules de laquelle s'était posé un essaim de papillons aux couleurs éclatantes qui battaient leurs ailes comme s'ils voulaient lui ventiler de l'air frais.

Le ton de la fée changea subitement. Sa voix devint de plus en plus forte et claire :

« Oui, et cette pratique est toujours bien répandue ! Des animaux sont élevés pour devenir de purs donneurs de viande ou des machines à œufs, on les bourre d'antibiotiques et de préparations hormonales, ils sont tenus à l'étroit dans de sombres et puantes étables de masse où ils s'atrophient, s'estropient même, et souffrent de manière indicible. Dans des laboratoires, de graves crimes sont également commis à l'encontre de millions d'animaux, et ce du fait qu'ils seraient soi-disant indispensables pour la recherche sur les maladies humaines. Ensuite, pour ce qui est de l'abattage, nos amis les animaux sont transportés sans ménagement dans des containers ou des cages sur des milliers de kilomètres, souvent par une chaleur suffocante et la plupart du temps sans eau, ils sont battus s'ils se défendent et sont, pour finir, abattus sans scrupules. »

Diala leva les yeux vers le ciel et cria sa frustration :

« Et quand les animaux tombent massivement malades, ce qui n'est pas étonnant, alors on les brûle comme des déchets et la puanteur qui s'en dégage obscurcit et empoisonne le ciel, but promis aux croyants carnivores ! Le manque de respect envers les animaux est tel que des humains s'accouplent ouvertement avec des animaux, mais pas seulement, on commence maintenant à élever des humains comme des animaux... Comment s'étonner que la bêtise humaine entraîne les animaux dans la folie... »

Elle baissa la tête et la voix :

« Les cris des animaux suppliciés sont les cris des enfants mourant de faim dans le monde, chuchota-t-elle. Tel est le principe... »

Diala avait les larmes aux yeux. Fabian la regardait, désespéré devant cette expression courroucée et cet émoi exalté qui contrastaient avec son attitude ordinaire de calme. Les papillons, après s'être envolés d'affolement un moment, revenaient maintenant l'un après l'autre sur ses épaules.

« Comme tu le sais certainement, je ne suis pas un vrai végétarien, je mange à de rares occasions du gibier. »

Il se tut, et Diala non plus ne rajouta rien.

En poursuivant leur marche, il confia à quel point il s'était senti bien à l'époque dans ce village de montagne, et qu'il y serait bien resté. Le cristal gros comme un poing qu'il avait trouvé dans un torrent glacé, et qui représentait à ses yeux un trésor, était toujours conservé sur la bibliothèque de son appartement, comme d'ailleurs le petit lapin de tissu qu'il avait reçu de Lydia, la sœur de Robert.

« Es-tu certain de l'avoir encore ce cristal ?

— Oui, j'en suis sûr !

— Et il serait donc chez toi, dans la bibliothèque ?

— Ah non ! Tu ne vas pas une fois de plus me la remettre sous le nez, ici, si près du village... ?

— Ça dépend.

— Bon d'accord. Alors il est où ce cristal ?

— Tu l'as jeté lors d'un de tes déménagements.

— Ah oui ? J'étais effectivement bien à côté de la plaque ces derniers temps, dit-il. À propos..., reprit-il incertain quelques instants après, ...ça fait un moment que je voulais te poser la question : comment sais-tu toutes ces choses sur moi en fait ? Tu ne peux pas être allée chercher l'histoire de l'abattoir dans ma mémoire, alors que je ne m'en souvenais plus moi-même ?

— Le subconscient est comme un journal intime fermé, répondit-elle. Toute pensée, chaque expérience est, dit-on, un schéma énergétique, et l'énergie, comme tu le sais, ne se perd pas. La question est simplement de savoir comment avoir accès à ces schémas et comment les interpréter. En pratiquant régulièrement la méditation, ton subconscient va s'ouvrir à toi et tu pourras y extraire tes données presque à volonté.

— Je vais essayer, dit Fabian, j'ai parfois l'impression d'avoir la mémoire gelée.

— C'est en partie le cas. Les neurones liés à ton enfance sont à l'ère glaciaire. Une décongélation ne leur ferait pas de mal. Tu serais étonné de ce qui pourrait encore refaire surface. »

Fabian se représenta sa cervelle comme une grotte de glace pleine de stalactites...

Le petit village idyllique ne fut pas long à traverser. Un chemin presque entièrement recouvert d'herbe les éloignait des maisons en bois rôties par le soleil, dont la première impression donnée était celle d'un musée ; elles semblaient ne plus être habitées et ne servir que comme enseignes pour les touristes. Pourtant, dans les parcelles clôturées qui bordaient le chemin, salades et plantes poussaient en rangs.

Après environ une heure de marche, ils arrivèrent sur le versant ensoleillé de la vallée où quelque part était dissimulée la demeure de Diala.

Il y avait un hameau en-dessous d'eux ; composé, comme dans toute cette région, de simples mazots et d'étables regroupés autour d'une chapelle comme les poussins autour d'une poule.

« On dirait que les maisons là en bas sont habitées tout au long de l'année, indiqua Fabian.

— Plus maintenant, expliqua Diala, c'est désormais un village d'été, mais fut une époque, il était effectivement habité toute l'année. Entre le XIème et le XIVème siècle, le climat était nettement plus doux ici. Plusieurs villages, qui sont pratiquement à l'abandon aujourd'hui, étaient jadis pleins de vie. Lorsque la température a commencé à baisser, les

gens sont descendus dans la vallée et les villages des régions hautes se sont peu à peu vidés. Avant tout de leurs jeunes qui se détournèrent d'une vie de labeur et de petits gains.

— Et s'ils voulaient rester, l'homme devait alors travailler à l'extérieur et être loin toute la journée, voire même la semaine, et la femme devait gérer le foyer, nettoyer l'étable et éduquer les enfants. Pas très romantique comme vie de famille, en conclut Fabian.

— Il n'y a pas si longtemps encore, une telle répartition des tâches était évidente dans cette région. Et à l'époque, c'étaient les femmes qui portaient la culotte par ici, car c'était principalement à elles que revenait la fabrication des produits laitiers. Elles passaient tout l'été seules dans les alpages, entourées d'une ribambelle d'enfants. Il n'était pas rare d'en avoir dix. Certaines femmes étaient d'ailleurs quasi continuellement enceintes, car l'Eglise réprouvait les femmes qui se refusaient à leur mari. Non, de romantisme, il n'était pas beaucoup question.

— Et que faisaient les hommes durant l'été ? s'intéressa Fabian.

— Ce n'était pas facile pour eux non plus. Il devait se lever tous les matins entre quatre et cinq heures et retrouvaient leur lit tard le soir. Entretemps ils étaient aux champs, dans les canalisations, aux vignes ou dans les bois. Le travail était dur, et on buvait alors pas mal d'alcool. Malgré tout, les hommes vivaient vieux s'ils n'étaient pas victimes d'accident.

— L'alcool en guise de médicament ? demanda Fabian.

— Non, le mouvement, dit Diala, ils n'étaient pas assis toute la journée devant un écran ; ils étaient toujours dehors, par tous temps, et c'est pourquoi ils étaient solides comme... ce sapin là-bas devant nous. Diala pointa du doigt un arbre noueux qui se tenait solitaire un peu plus loin en bordure du chemin.

— Je m'étais imaginé la vie à la montagne bien plus idyllique, dit Fabian.

— Oui, mais n'oublie pas les bons côtés, fit observer Diala, le silence, les couchers de soleil, l'absence de montres, et surtout, l'esprit de cohésion, si rare de nos jours. L'isolement soudait les habitants des montagnes. Le samedi soir, ils se rassemblaient dans les fromageries autour de chants et de jeux, les aînés racontaient des histoires de leur passé ou faisaient le récit de captivantes légendes. Les esprits des morts, la magie ou les guérisons miraculeuses n'étaient pas pris à la légère, et malgré la rigueur de l'Eglise, les femmes et les hommes âgés savaient conserver un brin de sagesse personnelle. Les gens d'ici étaient de toute évidence bien plus proches des cieux que ne l'étaient les seigneurs de Rome. Mais pour certaines choses ils étaient aussi terre à terre que des arbres. Sais-tu quelle montagnarde était la plus valable ?

— Celle qui avait le plus d'enfants ?

— Non, celle avec le plus gros tas de fumier devant l'étable.

Cela fit rire Fabian.

— C'est une blague ?

— Pas du tout. Aujourd'hui, seule la forme de cette équation a changé.

— Je ne comprends pas.

— A qui accorde-t-on le plus d'attention de nos jours, à celui avec un vélo devant la porte de la maison, ou à celui avec la Porsche lustrée devant le garage chauffé... ? »

Fabian opina de la tête.

Du haut duquel les deux se trouvaient maintenant, deux chemins menaient à la vallée : l'un était court et entamait une descente plutôt rapide vers le village, l'autre s'étalait en lacets devant eux. Fabian savait certes que la caverne de Diala devait se trouver sur le versant opposé, mais ignorait quel chemin emprunter. Il haussa les épaules en regardant Diala. La fée indiqua la voie sinueuse et la randonnée commença pour de bon.

La fée expérimentée le guida à travers des pâturages en terrasses et des forêts de sapins, qui tels des filets de retenue, faisaient barrière à tout ce qui pouvait dégringoler de la montagne, y compris des rochers de la taille d'une maison. À un moment ils contournèrent une de ces roches égarées, qui sans la forêt protectrice aurait dégringolé dans la vallée et peut-être détruit des maisons et tué des gens, puis parvinrent dans une immense clairière : devant eux, une section de forêt de la taille d'un stade de football avait été aplatie au sol par une tempête. Enchevêtrés de long et en large, d'innombrables arbres gisaient par terre et formaient un gigantesque mikado. Branches et éclats de bois jonchaient la piste forestière. Les racines et la partie inférieure des sapins brisés étaient encore bien plantées dans la terre ; ils avaient été cassés à quelques mètres du sol, comme si une batte de baseball titanesque s'était abattue sur eux.

Les arbres qui avaient tenu tête aux rafales semblaient encore en état de choc et arboraient un air pitoyable de poules déplumées. La fée considéra la cime des arbres à moitié intacts, puis poursuivit son chemin sans un mot. Fabian lui emboîta le pas. Lui non plus ne dit rien, non pas à cause de la stupéfaction, mais parce qu'il était simplement trop fatigué pour parler.

Après une dernière heure de marche épuisante, ils atteignirent enfin la terrasse de Diala. Fabian se laissa tomber dans un des fauteuils de racines et poussa un « oufff ! » de soulagement. Sa gorge était desséchée. De son côté, Diala était aussi fraîche qu'au matin.

La table du petit déjeuner était débarrassée et nettoyée. Fabian ne se donna pas la peine de demander à Diala quelle bonne âme avait agi là. Elle lui avait certainement donné un coup de pouce. De Kujo, qui paressait à sa place préférée dans une niche de pierre, il ne pouvait en tout cas pas s'agir.

Une bière fraîche passerait bien, pensa Fabian. Il y eut aussitôt un pschitt, et sur la table, de la mousse blanche sourdait lentement telle une coulée de lave d'une grosse chope. Les yeux de Fabian se mirent à briller. Bien que ses jambes savourassent un moment de

détente, elles se trainèrent jusqu'à la table. La pinte fut vidée en un rien de temps. Voulant ensuite regagner le fauteuil, il ressentit une douleur aiguë à l'endroit de sa jambe où un mouchoir était toujours enroulé. Il retira en douceur le morceau de tissu ensanglanté et découvrit une trainée violacée sous-cutanée qui partait du tibia jusque sous le bord effiloché de son short. Il le retroussa légèrement jusqu'à mettre en évidence une sombre enflure peu rassurante.

« Oh, nom de bleu... ! s' alarma-t-il.

La fée s'agenouilla devant lui et jeta un œil sur la blessure.

— Une infection sanguine, remarqua-t-elle posément.

— Qu'est-ce que je dois faire... ? demanda soucieux Fabian.

— Assieds-toi, pour commencer. »

Avant même qu'il ne se soit assis, un chuintement se fit entendre et un plat en porcelaine sur lequel reposaient quelques feuilles vertes et une gaze se retrouva au pied de Diala. Elle prit une des feuilles et dit :

« Mets-la dans ta bouche et mâche la doucement, mais n'avale rien. »

Pendant qu'il mastiquait bravement la feuille au goût pas si déplaisant, Diala commença à bander sa jambe avec des feuilles. Arrivée à la hauteur de la plaie, elle l'invita à induire l'éraflure avec la bouillie et à bien l'étaler. Fabian lui obéit sans un brin d'hésitation. Elle recouvra ensuite l'ecchymose avec une feuille et la gaze, puis la banda fermement.

« Dans une ou deux heures rien n'y paraîtra plus, dit-elle, faisant ensuite disparaître le plat.

— Tu as utilisé quoi comme plante, demanda-t-il.

— De la Rudbeckie, une petite plante de la région très efficace contre les morsures de serpent, mais que l'on peut aussi utiliser en cas d'attaque de barbelés.

— Très drôle. Et d'où connais-tu le secret des plantes médicinales ?

— Je t'en prie, répondit Diala, avec une apparence outrée, je suis une fée tout de même... ! »

Elle le fixa avec un regard de faucon. Son visage retrouva ensuite sa légèreté.

« Mais non, c'est un vieux truc d'indien », dit-elle.

Diala n'avait pas exagéré. Pendant qu'elle lui faisait le récit de ses rencontres avec des shamans, la douleur perdait en intensité et à peine une heure et demie plus tard, c'est une jambe guérie qui réapparut de sous les feuilles.

Ce soir-là, Fabian ne pensa même pas à méditer. Après une douche dans la plus belle salle de bain du monde, il rampa jusque dans son lit et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, Fabian pensa à nouveau à une malédiction, quand, au petit-déjeuner, Diala lui présenta le programme du jour : une randonnée vers une cabane de montagne située à 2500 mètres d'altitude...

DES RÊVES ÉTOILÉS

À elle seule, la vue depuis cette cabane d'altitude sur les sommets environnants valait bien la fatigue engendrée par cette randonnée. Mais ce qui arriva ensuite fut pour Fabian comme un plongeon dans un autre univers :

Ils étaient en train de traverser une vallée en bavardant, lorsqu'ils aperçurent tout à coup à quelques centaines de mètres devant eux, quelque chose de volumineux au reflet métallique. Du fait que le soleil se tenait sensiblement au-dessus de l'objet, il était tout d'abord impossible à Fabian de discerner ce que c'était. Mais chaque pas qui le rapprochait de lui révélait peu à peu les contours de ce dont il s'agissait. Fabian en eut la chair de poule. Devant lui – haut comme une maison individuelle – un splendide catamaran avec la forme organique d'une raie, sans mat ni pavillon, les ailes légèrement levées vers le haut.

« Un bateau sur la terre ferme ?! Fabian jeta un regard stupéfait à son accompagnatrice, qui lui dit alors avec un sourire :

— C'est précisément un vaisseau spatial conçu pour aller sur l'eau également. Il vient d'une planète où la proportion d'eau est nettement plus élevée que sur terre. »

La fée souleva les sourcils.

« Ne me regarde pas de manière si sceptique, je n'ai rien à voir là-dedans, lui soutint-elle.

— Alors comment sais-tu d'où vient ce vaisseau ?

— Les trois créatures qui vont sous peu descendre viennent de me le communiquer. »

Fabian remarqua alors une passerelle à bâbord du bateau. À ce moment-là, trois êtres habillés en bleu-marine sortirent du bateau et leur firent signe de la main.

Il se retrouva illico sur le pont confortablement aménagé de la navette spatiale. Sur les parois étaient accrochées des photos de paysages étranges, des instruments ainsi que des écrans étaient encastrés dans le bois. Au centre se trouvait un compas en laiton comme on pouvait en voir dans les vieux bateaux, avec à côté un transmetteur d'ordres. Devant le compas, quelqu'un tenait fermement en main un gouvernail en bois presque de taille humaine. Juste à côté, un autre être était occupé à analyser des données sur un écran. Un troisième inconnu était assis à côté de Fabian. C'est là que l'homme dans le siège – ou était-ce une femme ? – lui dit :

« Mon nom est Balain. Si tu préfères tu peux m'appeler capitaine comme c'est d'usage chez vous. Au gouvernail il y a Korina, et Lone, il pointa du doigt la créature derrière le moniteur, se charge de nous établir l'itinéraire le plus court. Nous venons juste de pénétrer

un trou de ver qui va nous emmener dans une autre galaxie. Nous atterrirons bientôt sur une planète que nous avons choisie pour toi. »

Il pressa un bouton et une image apparut sur un grand écran : quelques points de lumière sur un fond noir. Capitaine Balain ne parlait pas vraiment. Sa fine petite bouche ne remuait pas. Fabian percevait les mots comme s'ils lui étaient transmis par écouteurs. De toute évidence, les trois individus n'étaient ni hommes ni femmes. Leurs cheveux tressés descendaient jusqu'aux hanches, mais ils semblaient en revanche ne pas avoir de barbe. Fabian estima leur âge à environ une trentaine d'années. À sa place, l'impassible Spock du vaisseau *Enterprise* aurait laissé échapper un « fascinant ! ».

Fabian trouva ensuite la fée assise dans un sofa à l'arrière du vaisseau, en train de caresser une espèce d'écureuil avec des ailes. Il était content de reconnaître quelqu'un qui ne lui était pas complètement étranger.

« En réalité, lui expliqua tout naturellement Balain, nous n'utilisons plus de vaisseau spatial pour nos voyages cosmiques depuis longtemps, mais de manœuvrer à l'occasion un vieux rafioteur comme celui-ci, est pour nous un plaisir tout particulier. »

Fabian fixait Balain avec un air ahuri.

« Ce n'est pas une plaisanterie, dit le capitaine en souriant, les vaisseaux spatiaux de nos ancêtres qui se déplaçaient à une vitesse supérieure à la lumière n'étaient plus suffisamment rapides pour maintenir le contact avec les espèces des autres galaxies, et encore moins pour en nouer. C'est la raison pour laquelle nous avons, il y a un certain temps déjà, remplacé les conventionnels déplacements aérospatiaux par des voyages intergalactiques via le mental et l'intention. Distance et temps n'ont ainsi plus d'importance. Mais il y a toujours des loufoques dans notre genre qui aiment glisser dans l'espace à l'ancienne... »

Balain ricana et redressa le levier du transmetteur d'ordre qui s'acquitta en émettant un carillon strident. Le bateau ralentit sa course. Sur l'écran, une planète qui se démarquait du sombre cosmos par son rouge écarlate, était en approche. Sa surface semblait plus manquer d'eau que de rayonnement solaire. Cela se confirma vivement après l'atterrissage à l'ouverture du hublot, quand Fabian voulut s'engager sur la passerelle : il fut frappé par une chaleur telle qu'il en eut presque la respiration coupée. Il retourna se réfugier à l'intérieur et découvrit, soigneusement posés sur le sofa, une tunique blanche et un voile précisément conçu pour protéger la tête. Il y avait à côté une gourde, une ceinture et une paire de hautes chaussures en cuir. Diala et les trois astronautes n'étaient plus là et Fabian se demanda s'ils avaient déjà quitté le bateau. Il se déshabilla, enfila la tunique qui lui arrivait aux chevilles et les chaussures, mit le voile en place et se ceignit de la ceinture et de la gourde fraîche et humide au toucher.

Du sable, rien que du sable et dune après dune : il se sentait comme un naufragé dans une mer de sable ondulante tandis qu'il s'éloignait du catamaran. Il marcha intuitivement vers le plus petit des deux soleils responsables de la chaleur infernale de cette planète. Il n'avait

parcouru que quelques mètres et déjà le vêtement lui collait à sa peau. Il porta la gourde à ses lèvres et but quelques gorgées.

Il devait bien être en route depuis une heure déjà et il commençait à se demander où pouvaient bien se trouver Diala et ses nouveaux amis, et qu'est-ce qu'il y avait bien à vivre sur cette planète morte mis à part ressentir une soif extrême. Il aperçut après une forme verte dotée de tiges blanches au milieu de cet infini paysage sablonneux : c'était une orchidée ; il s'en dégagait une envoûtante fragrance sensuelle. Lorsqu'il arriva près de cette fleur sauvage, la monotone contrée prit soudain de la couleur et se mit à respirer. Effaré par la vision il resta dans un premier temps immobile, puis tenta en marchant à reculons de se soustraire d'un éventuel effet hallucinatoire engendré par l'émanation de la plante. À chaque pas le désert avalait une part de l'image animée autour de lui jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement. Il se rapprocha avec hésitation à nouveau de la fleur, et le monde coloré refit son apparition.

« Fais-tu aussi partie de mon rêve... ? »

Il sursauta. Il n'y avait personne dans les alentours. L'orchidée lui aurait-elle parlé ?

« Tu n'es pas d'ici, d'où viens-tu ? » demanda-t-elle.

Apparemment, il avait pénétré l'esprit de la fleur qui rêvait la vie sur cette planète.

« Je viens d'un autre rêve, dit-il, en espérant s'exprimer dans un langage compréhensible à la plante.

— Oooh, laisse-moi donc plonger en toi afin que je puisse voir ce rêve. »

Fabian ferma les yeux et s'efforça de projeter son monde, son « rêve » le plus authentiquement possible. Elle semblait capter ses images, car elle poussait occasionnellement un « Ouah ! » ou un « C'est pas croyable ! ... », ou alors elle était tout à coup secouée par un « Ouh ! », ou encore se mettait à rigoler.

« Un rêve complètement fou, dit-elle un moment après.

— Ce que tu as vu n'est pas un rêve pour moi, mais la réalité, rétorqua-t-il.

— Ce chaos est-il vraiment ta réalité !? Et comment fais-tu pour le supporter ?

— Ce n'est effectivement pas toujours facile d'avoir du recul et de conserver une sérénité.

— Mais qu'est ce qui te fait croire que mon monde n'est pas réel ?

— Parce qu'on croit qu'un rêve est réel jusqu'à ce qu'on se réveille.

— Il est impossible que mon monde ne soit qu'un rêve... dit Fabian avec certitude.

— Plus les pensées sont lourdes et plus les choses sont difficiles. Tu dois vivre dans un rêve bien compliqué avec une pensée si étroite. Viens, mets un pied dans mon rêve. Il est doux et léger. »

Fabian découvrit alors les nombreuses formes de vie qui peuplaient le rêve de l'orchidée : un paradis, un jardin fertile avec des fleurs aux couleurs intenses, des arbres avec des

racines plus épaisses et plus longues que le tronc lui-même, avec des herbes et des arbustes, des ruisseaux qui se déversaient sur des roches couvertes de lichens, et dans lesquels des créatures arachnéennes à taille humaine épanchaient leur soif. Fabian huma l'odeur épicée et rafraîchit sa tête surchauffée à l'eau d'un ruisseau. Lorsqu'il posa la main sur l'un des arbres noueux, il le sentit tendre et laineux comme si elle avait pénétré à l'intérieur de celui-ci. Au loin scintillait l'eau d'un vaste lac derrière lequel des montagnes s'élançaient vers un ciel presque blanc. Il avait de la peine à concevoir que cet éventail de senteurs et de couleurs n'était qu'un rêve, une réalité issue de la conscience de la plante.

Il sentit soudain qu'on l'attendait dans le vaisseau spatial. Il glissa alors hors du rêve de l'orchidée, aussi brusquement qu'un bouchon de champagne que l'on avait déjà tiré en partie du goulot et qui d'un seul coup céda à la pression.

« Je rêve donc je suis ! » lui cria encore la fleur. Il n'eut pas le temps de répondre ; il se retrouva aussitôt sur le catamaran qui déjà sillonnait le sable avec une vitesse croissante. Il décolla en douceur et s'éloigna rapidement de la planète désertique.

Comment il avait rejoint son lit, Fabian l'ignorait. Lorsqu'il se réveilla il ne portait pas son pyjama, mais une tunique blanche et un voile. La gourde et les chaussures étaient par terre. Il ne sut jamais si cette aventure fut un rêve ou un véritable voyage vers les étoiles, car Diala garda le silence à ce sujet.

« Tout est réel et onirique à la fois – un paradoxe, un koan... », dit-elle succinctement.

Fabian eut encore souvent l'occasion de s'interroger sur ce qui était réel et ce qui ne l'était pas, et où se situait la différence entre ces deux principes. Ainsi une fois, sur le souhait de Fabian, la grotte centrale prit la forme d'un pont de clipper pris dans une puissante tempête, les voiles en lambeaux, les mats pliés, et la rambarde rincée par des vagues de plusieurs mètres de haut. Durant deux heures, acculés par le froid dans une cabine de pilotage aux vitres brisées, le capitaine, et Fabian comme timonier, durent essayer des lames d'eau sans pouvoir entreprendre quoi que ce soit. Leurs cris étaient étouffés par l'énorme vacarme qui empêchait toute communication. Bien que durant ce calvaire Fabian était bien conscient que tout ça n'était que pure « simulation », il dut faire face à une peur terrible. Le programme tridimensionnel était tellement réaliste, que l'eau salée lui causa des haut-le-cœur pendant des heures, et le cramponnement convulsif à la barre des ampoules aux mains. De plus, les hématomes répandus sur son corps entier lui rappelleront des jours durant les lourds paquets de mer qui l'avaient plaqué contre la paroi et le gouvernail.

HUBERT

La nuit, il se retrouvait parfois seul. Quand Diala était « en déplacement », comme elle le disait, Fabian restait la plupart du temps assis sur la terrasse à lire ou à regarder à travers le télescope, pendant que Kujo demeurait couché sur sa plate-forme d'observation, à faire comme si l'hôte de Diala n'était qu'un courant d'air.

Ce soir-là, Kujo se fit très discret. Diala s'était éclipsée avant la tombée de la nuit, non sans avoir avant « préparé » une réserve de friandises pour Fabian, qui reposait maintenant au pied de son fauteuil. Une tarte aux poires et aux raisins garnie d'une délicieuse crème chantilly en faisait partie. La première moitié de la tarte ne passa pas le quart d'heure et le reste des provisions, composées de bananes, de dattes, de noix, de pain et de fromage, se réduisait proportionnellement au nombre d'étoiles apparaissant dans le ciel.

Fabian était en train de mâcher un morceau de pain et d'observer Jupiter et ses lunes, quand une voix grave dit soudain derrière lui :

« Tu ne la trouveras pas par là ... »

Fabian se leva du fauteuil comme si une des plumes du rembourrage venait de lui piquer le séant.

« Qui êtes-vous... ? parvint-il tout juste à dire.

— Permits-moi de me présenter, je suis Hubert, un vieil ami de ta fée, que tu... hmm... eh bien, comment l'appelle-tu déjà... ?

— Diala, graila Fabian en fixant hébété le vieil homme aux cheveux blancs clairsemés et portant une barbe foncée de plusieurs jours.

— Diala, répéta le menu personnage vêtu à l'ancienne qui se tenait sur le belvédère.

— Eh bien, comme je l'ai dit, mon nom est Hubert. Je suis... j'étais scientifique, un astronome. Aujourd'hui je ne suis plus très sûr de ce que je suis exactement en fait. Ma foi, c'est égal, je suis, tout simplement. Cela te suffit comme identification ?

— Assurément... Ce qui compte, c'est que vous soyez un ami de Diala.

— Tu !

— Pardon ? demanda Fabian.

— Dis-moi < tu >, tout autre chose serait encore plus inexacte... »

Fabian n'avait pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire par là, mais estima judicieux de consentir à la proposition. Patientons un peu, se dit-il. Diala lui avait également semblé suspecte au départ.

« Je vais essayer, dit-il. Tu... passais par hasard ?

— Pas tout à fait, répondit l'homme aux cheveux blancs, Di... heu... Dingsda, mince, rappel-le-moi comment elle s'appelle à présent... ?

— Diala ?

— Oui, Diala m'a parlé de toi. Elle dit que tu es un pèlerin d'Orient. C'est exact ?

— Eh bien..., je cherche simplement la vérité à mon sujet et sur le monde.

— Et tu penses trouver la vérité dans le cosmos ?

— Aucune idée. Peut-être. En tout cas pas dans les journaux. Fabian redressa la tête. Il doit bien y avoir quelque chose à trouver là-haut. Sinon pourquoi serions-nous si impatients à l'idée d'observer cette mer étincelante d'étoiles des nuits durant, voire des années entières, en y espérant des réponses ? Même si, comme moi, on ne sait pas vraiment dans quelle direction chercher – ça paraît idiot, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout ! Je connais ça. J'ai été comme ça moi aussi. Mais j'ai cherché trop long-temps au mauvais endroit, bien trop longtemps. Dans...

— Tu ne voudrais pas t'asseoir ? l'interrompit Fabian, qui gagnait lentement confiance en l'étrange ami de Diala.

— Merci, tu es gentil.

Hubert s'assaya en face de Fabian et le regarda en souriant de ses yeux bleus embués.

— Je crois que... hem... bon, oublions son nom, a raison quand elle dit que tu n'es pas un si mauvais bougre.

— C'est sympa de sa part, maronna Fabian.

— Mmmh..., fit soudain Hubert en apercevant le plat posé à terre.

— Que cette tarte a l'air bonne...

— Tu en veux... ?

— Je n'aurais rien contre, repartit Hubert dans la volée et en se frottant les mains, je n'ai rien mangé de bon depuis longtemps.

— Attends, je vais te chercher une assiette, dit Fabian qui se dirigeait déjà vers les escaliers.

— Ce n'est pas nécessaire... ! cria Hubert. Et après un chuintement, l'ainé tenait une tasse à la main.

— Quoi ? se récria Fabian de surprise, toi aussi... ? – Il ne put s'empêcher de rire.

— Mais ce n'est pas une assiette... !

— Je sais, je sais, grommela Hubert, ta fée m'a enseigné ça, mais je n'y arrive pas très bien. Peut-être vaudrait-il mieux que tu ailles m'en chercher une, finalement.

— J'y vais. »

Fabian n'eut pas besoin d'une minute pour ramener une assiette, mais le vieil astronome avait néanmoins déjà englouti le restant de la tarte quand il revint sur la terrasse.

« Tu sembles bien affamé, attesta Fabian.

— Pas vraiment, répondit Hubert la bouche encore pleine, j'avais simplement de l'appétit. Une telle tarte... cela faisait longtemps... »

Après qu'il eut avalé la dernière bouchée et léché ses doigts, il tira un étui de la poche de sa veste miteuse, l'ouvrit, et posa une fragile paire de lunettes sur son nez. Il caressa doucement le télescope où se reflétait la pale lueur de la lanterne, puis commença à raconter :

« Il y bien longtemps, je voyais les étoiles et les galaxies dans un observatoire, oui, j'étais un voyeur, un voyeur d'étoiles. J'imaginai vraiment mettre en lumière les mystères de la vie et du monde grâce à l'astronomie. Ridicule, non ? »

Fabian souleva brièvement les épaules, puis les laissa retomber.

« De l'extérieur cela ne fonctionne pas du tout, tu saisis ? pas de l'extérieur.

— Non, je ne comprends pas...

Hubert reprit son récit avant que Fabian n'ait pu terminer sa phrase :

— J'avais une pensée dualiste : moi ici, il montra sa poitrine, l'univers là-bas, il pointa le doigt dans la nuit, avec les réponses à mes questions, sur comment le monde s'était créé et sur le rôle de l'homme dans tout ça. – Cela n'a pas de sens !

Fabian ne voyait toujours pas où l'étrange visiteur voulait en venir.

— Qu'as-tu donc découvert à propos de nous et l'univers ?

— Du superflu : que l'univers se dilate comme un ballon avec une vitesse exponentielle, et que de ce fait, les distances entre les galaxies s'accroissent toujours plus ; à tel point que dans quelques millions d'années, les hommes – pour autant qu'il y en ait encore – se retrouveront seuls et isolés dans le cosmos. Seul dans le cosmos, quelle ineptie... »

Hubert se mit à rire tout seul.

« Et moi, qui croyais alors, reprit-il, qu'étoiles et galaxies étaient d'éparses formations que l'on pouvait tranquillement observer comme devant un groupe de cobayes.

— Oui, eh bien quoi ?

— Jeune homme, cette vision est celle d'un mécanicien et appartient depuis longtemps aux oubliettes de la pensée. La mienne, qui aurait voulu que tout soit définissable et

prévisible si suffisamment d'informations étaient récoltées concernant un système défini, est une représentation erronée de l'univers, le comparant à un mécanisme d'horlogerie que l'on pourrait examiner depuis la terre. La séparation du moi et du reste du monde – la plus grande erreur de tous les temps !

— Qu'est-ce qui ne joue pas là-dedans ? demanda Fabian étonné, quand je regarde à travers un télescope, je vois bel et bien des soleils, des planètes, et des galaxies fortement éloignés de moi.

— Tu pars du principe d'un espace présumé et d'un temps manifeste, oublie ça !

Il rapprocha son siège un peu plus près de Fabian.

— Fais toi construire un télescope aussi grand que cette montagne là-bas. Il désigna la sombre silhouette en forme de pyramide qui se détachait de l'arrière-plan étoilé. Tu pourras alors te faire une idée de l'étendue du voyage fait par la lumière depuis la formation de l'univers. On parle là de quatorze milliards d'années. Et qu'est-ce qu'il y a au-delà ? Il ne peut y avoir d'espace puisque la dimension temporelle est absente. À quoi sert-il donc encore de scruter l'infini ? »

Il s'arrêta un instant.

« La distance que nous parcourons, n'est pas la véritable distance, disait Lao Tseu. Il y a plus de deux mille ans, ce philosophe ne croyait pas si bien dire... »

Hubert parut pendant un moment perdu dans ses réflexions, puis il sourit et dit :

« Pourquoi chercher si loin, la vérité est si proche, bien plus près qu'on ne le pense... »

— Je trouve ça fascinant, dit Fabian rempli d'impatience.

— Regarde, dit Hubert, tu dois mettre un miroir devant le télescope et regarder en toi, tu trouveras là tout ce que tu veux, absolument tout ! »

Fabian se souvint que Diala lui avait tenu des propos quelque peu similaires et il voulait en apprendre davantage. Afin de faire sortir l'astronome de sa réserve, il fit alors comme si la théorie était nouvelle pour lui et ironisa :

« Oui, je vois. C'est tout à fait clair. C'est tellement évident, renchérit-il, qu'il est inutile d'expliquer cette théorie à un profane de mon acabit. »

Comme l'avait espéré Fabian, cela déconcerta Hubert ; un :

« Comment... ? » plombé, annonçait que c'était au tour de l'ainée de ne plus suivre son interlocuteur. Il se pencha en avant et tança Fabian de travers.

« Tu me chambres là, jeune homme. Je suis tout à fait sérieux » rouspéta-t-il.

Fabian resta de marbre.

« Bon, je vais essayer », finit par dire l'ancien scientifique en se réadossant à son fauteuil.

« Dans les années 1920, des physiciens ont découvert que le monde ne se divisait pas en éléments indépendants les uns des autres, mais s’imbriquant les uns dans les autres, et que tous ces éléments se retrouvaient dans toute chose existante. En d’autres termes, tu es partout à la fois, tu comprends ?

— Si j’interprète bien ce que tu dis, fit Fabian, peu à peu séduit par les thèses audacieuses d’Hubert, alors je suis à la fois ici sur cette terrasse, et également sur une quelconque planète à des milliards d’années-lumière de la terre à observer les étoiles depuis là-bas...

— Oui, mais on ne peut pas être aussi direct ; je parle de ton Moi véritable et non pas de toi en tant que personne ici présente. »

Il réfléchit un instant, puis dit :

« En fait, il n’est pas vraiment possible de traduire cette conclusion par des mots. Je peux peut-être te le présenter comme ça : posons un grain de poussière sous un microscope électronique. Que voit-on dans l’oculaire ? Un autre monde avec des paysages et des organismes inconnus. Imagine-toi maintenant que quelqu’un veuille, dans ce monde, également observer un grain de poussière avec un microscope, que découvrirait-il ? – Exactement, un nouveau monde et cela à l’infini. Chaque grain de poussière que l’on peut voir danser dans un rayon de soleil représente un univers. Et vu que cela est valable pour le micro- comme pour le macroscopique, il est donc inutile de chercher des réponses là-dehors, ce n’est qu’une pure perte de temps. Penchons-nous donc plutôt sur nous et graduellement nous seront fournies les réponses que nous cherchons. Le voyage en Orient n’est autre qu’un voyage dans le cosmos intérieur.

— Qu’est-ce qui pourrait démontrer cette théorie ?

— Des preuves, des preuves... ! Peut-être la physique quantique le peut-elle, mais c’est sans importance, ce qui compte c’est que tu peux en faire l’expérience. Tu peux découvrir cela par toi-même, mon garçon. Fais confiance à ta fée, c’est un être extraordinaire. Je souhaiterais être à ta place pour avoir des cours particuliers. Je suis resté presque toute une vie sceptique vis-à-vis des choses que l’on ne pouvait prouver scientifiquement ou, du moins, facilement. Les rêves n’étaient d’ailleurs pour moi que de l’écume proverbiale. Désormais on me laisse mariner, je consacre alors mon énergie à développer de la confiance, à écouter, et à accepter que la science ne puisse une chose : fournir des preuves intellectuelles de la vérité. Et je fais des progrès. Cela me fait plaisir de transmettre mon modeste savoir et peut-être ainsi conforter des personnes dans leur recherche. C’est la raison pour laquelle je suis là. »

Fabian restait captivé. Il était ému par ce vieil homme sorti de nulle part.

« Dis-m’en plus, s’il-te-plaît, dit-il, je t’écoute avec grand plaisir. »

Hubert parût ému de ce compliment. Il ôta les lunettes de son nez et se pinça la base du nez comme s’il voulait réprimer des larmes.

« C'est très gentil de ta part, répondit-il ensuite. Oui, donc, si tu veux te rapprocher de la vérité, l'observation seule n'apporte rien. Tu dois considérer la terre non pas comme une chose, mais comme un processus. Tu dois par conséquent t'immerger dans le souffle cosmique, y prendre part, pour finalement t'unir à lui. Tu dois devenir le Tout qui est en toi et à l'extérieur de toi.

— Je ne crois pas que cela soit aussi simple que ça en a l'air.

— Cela demande beaucoup, beaucoup de patience, pour s'éloigner de la surface.

— Et qu'est-ce que je vais trouver en moi exactement ?

— Plus tu pénétreras le royaume intérieur et plus tu t'apercevras de l'unité de tous les êtres. Et tu découvriras alors aussi que rien n'est figé. Tout est en mouvement perpétuel. Tout passe, absolument tout. Il n'y a point d'objet, uniquement des processus.

— Qu'entends-tu par-là ?

— Ah, je voudrais bien t'en dire davantage, mais je ne peux pas. Le ferais-je avec une approche scientifique, cela deviendrait alors vite compliqué et bien trop abstrait, trop théorique. M'y appliquant au travers de ma propre expérience, je me heurterais vite à la barrière linguistique. Dalida le peut mieux que moi.

— Qui est donc cette Dalida à présent ? demanda Fabian.

— Hé bien ta fée, naturellement.

— Tu veux dire Diala ?

— Oui, Diala, ...qu'ai-je dit d'autre... ? »

Fabian se tourna sur le côté pour discrètement pouffer de la distraction du vieux chercheur. Il toussota, pour avoir le temps de se reprendre.

« On devine dans tes mots que la science est empreinte d'ambivalence, reprit Fabian, c'est vraiment le cas ?

— C'est évident ! Et je vais te dire pourquoi. Je ne peux tout simplement pas me contenter d'une recherche de résolutions partielles des problèmes, je veux une vision intégrale du monde. Dans mon introspection, j'ai constaté que la science conventionnelle ne restait souvent focalisée que sur certains éléments de la mosaïque. Les astrophysiciens eux-mêmes, qui ont pour ainsi dire vu de leurs propres yeux qu'il n'y avait aucun élément isolé dans la nature, peinent à se défaire des anciens modèles de crainte que le sol ne se dérobe sous leurs pieds. J'ai été l'un d'eux pendant très longtemps, jusqu'à ce que je m'aperçoive de la convergence de toutes choses, et comme le pensait le mystique Maître Eckhart, que pour appréhender la nature il faut la considérer dans son ensemble. C'est exactement ce que fait la physique quantique, mais peu de physiciens semblent s'y intéresser.

— Parce-que ce n'est que de la théorie ?

— Non, mais trop de scientifiques considèrent la nature comme une simple fournisseuse de données pour quelconque élucidation ; ils ne la voient pas comme un Tout créateur pouvant être éprouvé et ressenti sur plusieurs plans. Ils abusent d'elle pour lui extorquer des secrets, au lieu de se dévouer à elle et de se laisser initier par elle.

— Mais c'est pourtant ce que fait la science, répartit Fabian, elle l'examine sur différents niveaux : par l'intermédiaire de la physique, de la chimie, de la biolo...

— ...Mais il est justement là le compartimentage ! coupa court Hubert, chaque faculté reste arc-boutée à ses propres petites préoccupations. C'est comme ça que la vision d'ensemble se perd. Mais comprends-moi bien, je ne suis pas un ennemi de la science. Le mieux pour moi serait que les mystiques et les scientifiques travaillent ensemble, mais malheureusement beau-coup de chercheurs s'y refusent, se méfiant trop de la mystique.

— Là, je ne comprends vraiment pas. Qu'est-ce que la mystique a de si dangereuse ? »

Hubert retira ses lunettes et les déposa avec soin dans leur étui.

« N'oublie pas une chose, mon ami : jadis la religion a réduit en cendres la science et tous ses représentants ; rappelons-nous par exemple de Giordano Bruno, un penseur pour qui Dieu n'était pas en dehors du monde, mais dans le monde et inhérent à tout ce qui est. Cette vision du monde était pour le seizième siècle encore bien trop hérétique, et l'inquisition pontificale en Europe fut une tentative d'une extrême brutalité d'anéantir toute forme de pensée scientifique. Dans certains pays, l'inquisition a perduré jusque dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Il est donc normal que l'on entende encore aujourd'hui les cris des suppliciés. Sans doute est-ce pour cette raison que la science s'est si souvent opposée aux pratiques mystiques et possibles formes de superstition. Il existe néanmoins de dangereuses déviances intolérables auprès de certains pseudo-mystiques despotiques. Le fanatisme – et cela n'est pas nouveau – est un poison qui ruine tout effort de coopération fructueuse et de rapprochement entre la mystique et la science.

— Qu'était-il donc ce Giardino Bruno dont tu parles, demanda Fabian à peine Hubert eut-il fini sa phrase, scientifique ou mystique ?

— Giordano il s'appelait, Giordano Filippo Bruno en fait. S'il était mystique ou scientifique, je ne pourrais te dire, les deux je suppose. Son principe sur les étoiles fixes, comme étant des soleils, faisait preuve d'une pensée logique plutôt bien affûtée. Même la conception copernicienne de l'époque, combattue par l'Eglise, n'allait pas aussi loin. Celle-ci établissait certes que la terre n'était pas le centre de l'univers, mais considérait cependant les étoiles comme des corps lumineux figés dans une sphère tournant autour du système solaire. Et quand bien même il trouvait stupide de douter de la présence de vie sur d'autres planètes, cela ne faisait pas pour autant de lui un mystique. Mais que, pour lui, les frontières entre le moi et le toi, entre le sujet et l'objet, n'existent pas, que tout corps est animé et interagit avec l'ensemble du cosmos, ramène, en revanche, à une intuition mystique. Aujourd'hui encore ces idées sont loin de faire l'unanimité, même si elles sont évidentes pour les vrais sages de ce monde.

— L’Eglise devait le haïr encore plus que Copernic qu’elle a laissé vivre.

— C’est probable. Déjà la pensée copernicienne remettait en question la position dominante de l’Eglise avec le pape à son sommet, car elle décrédibilisait l’infaillibilité de l’Eglise en matière de cosmologie. Et avec Giordano Bruno c’était alors le dieu de l’Eglise catholique qui tombait de son piédestal. Cela ne mettait pas seulement l’Eglise en difficulté, mais également d’autres érudits et penseurs dans toute l’Europe pour qui les conceptions de Bruno allaient beaucoup trop loin. Lors de son inquisition en 1592, il déclara qu’il existait d’innombrables planètes habitées en marge de celles que nous connaissons.

— La vision de cet homme m’intéresse vraiment, tu peux m’en dire plus à son sujet ?

– Je crois, répondit Hubert, que j’ai encore un de ses livres en bibliothèque. Je te le donne, tu pourras ainsi mieux faire sa connaissance. Attends, je l’ai justement entre les mains. »

Il fit claquer ses doigts. Il y eut une détonation, une sorte de coup de tonnerre en sourdine, et ... Hubert disparut ... !

Une fois la première frayeur dissipée, Fabian se mit à rire tout haut. Il n’est pas très adroit, fut-il d’avis, attendant que l’astronome refasse son apparition. Mais Hubert ne fit plus parler de lui. Fabian patienta encore plus d’une heure, puis il se résigna et, déçu, regagna son lit. Juste avant, il jeta un œil sur l’étagère de Diala pour voir s’il y avait un ouvrage de Giordano Bruno, mais n’en trouva point. Hubert semblait avoir commis une erreur et être incapable de se reprojeter, ou alors avait atterri dans un autre endroit. Sans doute que Diala pourra lui en dire plus sur ce drôle d’oiseau. Mais la nuit n’était pas terminée et l’apparition d’Hubert semblait avoir éveillé d’autres esprits :

Avant de rejoindre son lit, il fit une petite gratouille sur le ventre de Kujo vautré sur le tapis au pied du lit. Un geste que le gros matou n’avait pas toléré jusqu’à présent. Fabian demeura sur ses gardes sachant que le lynx pouvait à tout moment lui planter les griffes dans la chair en confondant jeu et combat. Il avisa une tique qui rampait sur sa main et visiblement avait fait du lynx sa victime. Il tenta de l’attraper, mais à chaque fois elle lui échappait, et elle finit coincée entre son pouce et son index. Il examina de plus près le sucer de sang. À ce moment-là, sa tête commença à bourdonner et il fut pris de vertige. Tout se mit à tourner autour de lui et il fut emporté vers la tique qui l’aspirait avec ardeur. Il jeta le bras pour l’ancrer à quelque chose, mais il n’y avait rien où se rattraper. Fabian dut se résigner à son sort et se laissa aspirer comme par un tuyau d’aspirateur.

Ce fut subitement très silencieux, sans un son ni un souffle d’air. Fabian se retrouva dans un immense espace et constata la présence d’innombrables étoiles tout autour de lui.

« Tu perçois l’infini à travers un acarien ? »

Fabian tressaillit. On venait de prononcer cette phrase tout près de son oreille. Il se tourna pour regarder... Un homme était là. Vêtu d’un ample manteau vert comme on les portait il

y a plusieurs siècles, il le regardait avec un air amical. Ses yeux vifs, féminins même, ne parvenaient pas à faire oublier le gros nez qui dominait son visage.

« Suis-moi, dit-il, je vais te montrer l'incommensurable. »

Il indiqua la direction d'un mouvement de la tête. Sa crinière ondulait au fil de sa progression, ce que Fabian trouva étonnant car à première vue l'homme était chauve. Fabian et l'inconnu filaient à travers un amas stellaire. Plus ils se rapprochaient de la galaxie et plus l'espace se dilatait. Un des soleils grossissait et avec lui une planète verte. Ils se retrouvèrent sur pied quelques secondes plus tard.

« Regarde cet animal ! »

L'inconnu ne lui laissa pas le temps d'observer l'étrange planète et lui montra un mignon petit animal, à mi-chemin entre un cochon d'Inde et un renard. Il était assis devant eux et se lavait. L'homme le souleva en douceur.

« Vois-tu l'acarien dans son pelage ? »

Fabian regarda de plus près et le découvrit.

« Oui, et ? »

— Regarde d'encore plus près ! »

Les yeux de Fabian zoomèrent l'arthropode, et hop, voilà qu'il repartit en avant, plongea dans l'acarien et déboucha dans un nouvel espace !

« Et ça continue comme ça sans fin, entendit-il lui dire l'étranger, un acarien sur un acarien contient aussi un univers. Cela va de pair de manière perpétuelle. Il est saisissant qu'une chose qui nous paraît insignifiant, soit en fait un univers à elle-seule. Cela vaut aussi pour les humains : il n'est rien face à l'infini, mais il est un tout face au néant. Réfléchis un peu à ça ! »

À ce moment-là, l'homme au manteau vert commença à se dissoudre.

« Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? » lui cria Fabian.

Venant des profondeurs de l'infini obscur il perçut le nom de :

« Blaise Pascal ».

Fabian se retrouva à nouveau allongé dans son lit. Il sélectionna l'un des volumes encyclopédiques de la bibliothèque de Diala dans lequel il trouva vite un portrait peint de l'homme qu'il avait rencontré dans la tique. En dessous était inscrit :

Blaise Pascal, 1623-1662, mathématicien, philosophe, mystique. Il s'adonna jusqu'à la trente-et-unième année de sa vie aux mathématiques (théorèmes de Pascal) et à la philosophie. Après une révélation, il se concentra sur la question spirituelle et se retira dans un monastère cistercien.

Fabian ne trouva cependant rien au sujet du visiteur de la terrasse. Le nom « Hubert » lui était aussi utile que pouvait l'être le numéro de téléphone d'un rescapé à un chien de Saint-Hubert.

SAUTS QUANTIQUES

Le lendemain matin, Fabian pointa son nez ensommeillé sur la terrasse et trouva comme à l'accoutumée Diala assise à la table du petit-déjeuner. Après avoir rappelé ses esprits, il questionna la fée à propos d'Hubert.

« Hubert est passé ? demanda-t-elle surprise. C'est étonnant, et tu dis qu'il voulait te voir ? »

Fabian acquiesça d'un signe de tête.

« Il semble qu'il ait amélioré la précision de ses déplacements, estima Diala.

— Alors là, je n'en serais pas si certain », fit-il remarquer en passant. Il l'informa de ses vaines tentatives de matérialisation et de sa disparition.

Diala rigola.

« C'est typique de lui, je le reconnais bien là. »

Fabian demanda comment se faisait-il qu'elle n'était pas au courant de sa visite et si elle pouvait les mettre en lien, car il aimerait bien encore bavarder avec lui ; de plus, l'ancien scientifique lui avait aussi promis un livre.

« Ah, tu sais, Hubert est un exemple type du principe d'incertitude de Heisenberg – tu vois de quoi je parle ?

— Je...

— Laissons cela. Je veux dire par là qu'il est dur à joindre. Il n'est ni ici, ni là. Un beau jour, il a surgi dans un champ juste à côté de moi où j'étais assise à jouer avec mes papillons. Il s'est affolé et s'est excusé à plusieurs reprises car il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Nous nous sommes entretenus des jours et des nuits durant. J'ai bien essayé de lui apprendre quelques trucs à l'occasion, mais il avait vraiment de la peine. C'était toujours assez drôle avec lui. Pendant plusieurs années il se pointait de temps à autre, et puis il s'est soudainement éloigné. Je l'ai revu il y a seulement quelques jours, mais brièvement car il semblait encore une fois s'être trompé de numéro, dit-elle avec un large sourire.

— Il prétend avoir été astronome, c'est vrai ?

— Oui. Avant de s'intéresser aux écrits philosophiques et mystiques, c'était un scientifique fanatique du domaine de l'astronomie. Il est mort il y a un peu plus de cinquante ans...

— Quoi... !? s'écria Fabian, j'ai parlé à un cadavre... ?

— Ne dis pas ça aussi... péjorativement, répondit Diala sur un ton neutre.

— Giordano Bruno te dirait que les sens sont trompeurs, parce qu'ils masquent la véritable nature des choses. »

Diala s'évertua à lui expliquer que le corps d'Hubert était certes mort, mais que son esprit se faisait comme devoir de prémunir les hommes d'une recherche trop tournée vers l'extérieur. Et il lui arrive parfois d'oublier qu'il n'appartient plus au royaume des vivants. Ce rôle lui va manifestement très bien.

Fabian était quelque peu retourné par ces éclaircissements et ne pensa pas à lui parler de sa rencontre avec Blaise Pascal. Il se réjouissait de la longue randonnée à l'issue du petit-déjeuner, elle lui rafraîchira les idées.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Grâce à une fée pleine d'esprit, d'intelligence et d'affection, Fabian retrouva son sourire et de sa personnalité : calme, apaisé, serein, et confiant envers ses amis invisibles. Depuis qu'il avait rencontré Diala, ses lèvres n'avaient plus pincé de cigarettes. Ses dépressions, caractérisées par des crises d'anxiétés et des attaques de panique, s'étaient calmées et furent bientôt de l'histoire ancienne. Les « blocs de Legos spirituels » que représentait pour Diala le partage, la marche à pied, la méditation, l'observation des étoiles et la lecture de livres spirituels, le soignèrent et réveillèrent en lui le pèlerin d'Orient de jadis.

À tête reposée, il lisait régulièrement des passages du *Jeu des perles de verre* de Hermann Hesse, bien décidé cette fois à lire et comprendre jusqu'à la dernière ligne le dernier ouvrage de son conteur d'histoires préféré. Plus il le lisait, et plus lui apparaissait entre les lignes l'idéal qu'il avait rencontré à plusieurs reprises ces derniers mois : il s'agissait de faire la synthèse de toutes les connaissances de ce monde pour ainsi reconnaître l'unité de tout être. Avec le jeu des perles de verre il était possible de rejoindre cette observation de manière ludique, par exemple en permettant à un initié d'établir le point commun entre l'« âme » d'un poème et la forme de l'orbite d'une planète.

À de tels jeux ne pouvaient se livrer que des personnes vivant écartées des obligations du quotidien ; c'est pourquoi Hesse avait créé dans son histoire un sanctuaire de tranquillité au milieu de l'agitation du monde. Un lieu qu'il appela « Castalie ». Celui qui voulait y être reçu, devait renoncer à toutes choses de ce monde car un dévouement total au jeu des jeux était exigé. La méditation faisait également partie du pain quotidien.

Pour Fabian, la grotte de cristal de Diala était comme la Castalie. Sur sa terrasse il put se replonger dans les livres qui avaient marqué sa jeunesse comme par exemple *Demian*, un des premiers récits de Hesse. Le livret était grosso modo la transposition littéraire de l'ancien journal intime de Fabian. L'histoire de Demain décrivait de manière pertinente ce que lui et beaucoup d'autres jeunes ressentaient : le désir de transgresser les normes et de

trouver ce qui constitue la « juste » vie, quelles actions avaient du sens, et si la vie avait vraiment un sens après tout.

Tout comme Hesse, Fabian n'avait pas une idée bien claire du métier à exercer pour réussir, si cela était le but. Après avoir obtenu son diplôme du gymnase et terminé l'école militaire obligatoire qu'il apprécia peu, il s'inscrivit à l'université, sachant bien que ce qu'il espérait y trouver ne le mènerait point à une carrière professionnelle très lucrative. Il s'attachait simplement à faire ce qui collait le plus avec sa mélodie intérieure, et non pas à ce qui pourrait lui garantir une sécurité d'emploi.

Avant que sa relation de longue durée avec Léa ne fasse naufrage, Fabian rêvait les yeux ouverts. Et il en allait également ainsi de sa vie amoureuse, semble-t-il. Comme une puce il sautait d'un hôte à l'autre et mordait fermement. Il lui était impossible de donner de l'amour qu'à une seule femme, et il le distribuait comme les échantillons gratuits d'un nouveau parfum.

À la même époque, en tant que président d'une association de jeunesse locale, il peinait à diriger une horde de jeunes qui attendaient de lui qu'il les guide. Mais il ne voulait rien à voir à faire avec un rôle de « routeur », la fonction lui paraissait bien trop déroutante. Ces jeunes n'avaient-ils pas chacun un chemin à tracer ? Ne serait-ce pas plus salubre de simplement initier une dynamique en eux comme cela avait été le cas pour lui ?

En ces jours où Fabian se comptait encore parmi les pèlerins et pèlerines d'Orient, quelques petites expériences lui permirent de se maintenir sur la bonne voie. Une fois, alors que Léa et lui campaient au bord de la mer dans les environs des Saintes-Maries-de-la-Mer en Camargue – à cette époque, ils se consacraient intensivement à l'étude des enseignements bouddhistes et hindouistes – il se passa une nuit l'évènement suivant : quelqu'un était passé à la hâte si près de leur tente, qu'il, ou elle, trébucha sur une des cordes de fixation produisant alors un bruit sourd qui réveilla brièvement Fabian et Léa. Ils se rendormirent aussitôt n'ayant perçu aucun autre son inordinaire.

Au matin, quand le soleil avait déjà chauffé l'intérieur de la tente à température de four moyenne et que Fabian sortit prendre l'air, il trouva un livre ouvert devant la tente. Ce n'était pas n'importe quel livre, pas un roman d'amour ou policier, et non plus un manuel de campeur, mais un livre sur le yoga et la méditation ; un livre sur la quiétude, la respiration, le recueillement et sur la fusion avec la lumière. Le livre lui avait été littéralement échu, et ce, en des circonstances bien mystérieuses : il n'y avait pas d'autres tentes dans les parages, et le couple n'avait encore rencontré personne en ce lieu puisqu'étant seulement arrivé la veille. Cela lui parut plutôt bizarre qu'une personne titubante dans la nuit, n'ait pas remarqué la voiture garée en protection à côté de la tente, avec une lune reflétée dans les vitres. Et pourquoi avait-elle abandonné le livre derrière elle ? Et de surcroît un livre traitant d'un sujet sur lequel il était penché depuis des semaines !

L'épisode suivant met également en exergue comment l'affiliation à une ligue de chercheurs peut influencer sur le quotidien : dans le quartier où grandit Fabian, il y avait une

boutique qui changeait constamment de propriétaire. En dernier, c'était un coiffeur qui avait tenté sa chance, mais apparemment les cheveux de ses clients ne poussaient pas assez vite pour remplir sa caisse car il cessa son activité au bout d'une année. Pendant un temps la vitrine resta vide. Puis un jour un rideau noir s'y trouva soudain suspendu, conférant au local un air un peu funeste.

Un soir d'hiver, alors qu'il passait devant avec le bus, il perçut de la lumière derrière le sinistre rideau. Quelqu'un était à l'œuvre. Pourtant, même après un mois le magasin ne donnait toujours pas l'impression d'une imminente ouverture en grande pompe. Point d'enseigne, de décoration, d'affiche ou d'inscription pour, du moins, l'amener à penser. Seule la lumière derrière l'étoffe trahissait que quelqu'un s'y nichait. Quelqu'un, peut-être, qui n'avait trouvé nulle part autre où se loger ?

Un jour qu'il était à pied, Fabian se retrouva fortuitement devant la mystérieuse boutique et fut pris de curiosité. Sur la porte d'entrée il y avait une affichette sur laquelle on avait peint à l'encre noire et en une talentueuse écriture calligraphique, les mots *Livres d'occasion*. Fabian se résolut à ouvrir la porte. Dans une pièce faiblement éclairée et parmi des milliers de vieux ouvrages, un vieil homme était assis dans un fauteuil à bascule, un livre ouvert devant lui. L'homme tourna lentement la tête vissée d'un bonnet en pointe dans sa direction, et dit ensuite avec une voix caverneuse :

« Rentre donc jeter un coup d'œil jeune homme ! »

Fabian ne savait pas trop ce qu'il devait faire. Il ne cherchait rien en particulier, c'est seulement la curiosité qui l'avait poussé dans cet endroit poussiéreux. Il referma pour commencer la porte derrière lui pour ne pas laisser rentrer plus de froid. Le vieillard, qui avait emmitouflé ses jambes dans une couverture de laine, le remercia d'un sourire. Son visage rempli de taches sombres s'éclaira un instant.

« Je peux t'aider ? demanda-t-il par-dessus ses lunettes.

— Ouuiii..., répondit lentement Fabian pour gagner du temps.

— Peut-être avez-vous quelque chose sur l'astronomie ou la philosophie, ou autre ? espérant ainsi que le fantôme réponde par la négative.

— Bien entendu, dit celui-ci dans un marmonnement guttural produit par ses cordes vocales rouillées. Dans le coin là-bas, tu trouveras quelques choses à propos d'astronomie, et juste à ta gauche tu as une étagère pleine de recueils de philosophie et tout ce qui y a attrait. »

Avec un doigt tremblant, il indiqua respectivement les endroits en question.

« Prends ton temps, rien ne presse. » ajouta-t-il avant de replonger dans son livre qu'une am-poule nue au-dessus de sa tête éclairait tout juste.

Fabian n'avait pas beaucoup d'argent sur lui. Il hésita.

« À propos, croassa-t-il à nouveau depuis son fauteuil, les livres ne coûtent quasiment rien. Je vais de toute façon bientôt devoir les offrir... »

Était-il le seul à être au courant pour cette librairie d'occasion ? se questionna Fabian. Le journal local n'avait rien mentionné à son sujet.

Peu importe, il passa en revue les livres alignés à la recherche de quelque chose d'exploitable. Il y constata la présence de vieux livres bien conservés mais également d'autres de publication récente.

C'est alors que quelque-chose passa sans crier gare au-dessus de sa tête. D'après la grosseur ce n'était pas un canari, ou alors un très bien nourri. Fabian jeta un regard mêlé d'étonnement et de frayeur vers le fauteuil à bascule.

« C'est Pius, un faucon, marmonna-t-on sous le bonnet à pointe, quand il passe me voir, c'est malheureusement rare qu'il trouve quelqu'un avec qui jouer. »

Pius était allé se poser sur l'étagère située dans le coin le plus tamisé de la pièce, et de là, scrutait de ses yeux jaune-orange le jeune visiteur. Tant qu'il joue, pensa Fabian.

En peu de temps une pile de livres fut composée. Il en aurait volontiers pris une centaine ; mais pour les mettre où ? Sans compter qu'avec les études et l'observation des étoiles, il ne lui restait plus guère de temps pour la lecture. C'est dommage, car les livres avaient un effet magique sur Fabian : quand l'odeur de vieux écrits venait lui chatouiller le nez, une envie d'en savoir plus sur l'univers, le sens de la vie et sur lui-même le saisissait.

L'ainé ne demanda pas grand-chose pour les six volumes choisis par Fabian. Par ailleurs, il le convia à passer aussi souvent qu'il le voudrait, il serait toujours le bienvenu et aurait toujours de la lecture à disposition. Il était de toute façon mieux de lire que de jacasser comme le font, que trop hélas, les adultes.

« Le verbiage n'est qu'une perte d'énergie, affirmait-t-il, ce n'est pas étonnant que tant de gens soient harassés en fin de journée... »

Fabian s'était rendu à plusieurs reprises chez le vieux tenancier de la librairie, et il y avait à chaque fois déniché un ou deux ouvrages de grand intérêt. Parfois il y allait avec son ami Lorenz, car lui aussi aimait parcourir les vieux livres qui lui étaient totalement inconnus. Mais chaque fois qu'ils se rendaient là-bas, ils n'y croisaient jamais personne d'autre. Fabian et Lorenz semblaient être les uniques clients et les seuls compagnons de jeux de Pius.

Fabian s'était vite familiarisé avec Pius et une profonde amitié se serait certainement tissée entre lui et le rapace. Mais un jour Fabian trouva le magasin vide ! La porte était seulement entrebâillée, le local plein de poussière et de toiles d'araignées. Dans le coin où Pius avait coutume de percher, une note était punaisée à un des montants de l'étagère avec dessus une écriture ondulée qui disait :

Jeune homme !

Plus tôt tu partiras pour le grand voyage vers l'Orient, vers l'intérieur, le mieux cela sera. Je l'ai malheureusement entrepris un peu tard. Tu sais, bien que chacun se retrouve dans son prochain, il n'y a rien de tel que de découvrir le plus grand secret de la vie : soi-même ! C'est pourquoi, reste fidèle à toi-même !

P.S. : Pius te salue !

Fabian n'avait pas saisi le sens de ce message à l'époque. Il n'avait aucune idée non plus à quel point il était difficile de changer les mots en actes.

Il ne sut jamais ce qu'il était advenu de l'homme. Fabian en avait conclu qu'il était mort.

Et Pius ?

La plupart des rencontres s'effacent de notre mémoire aussi brièvement qu'elles se sont produites. Elles demeurent impérissables si elles sortent d'une manière ou d'une autre de l'ordinaire – L'image de l'homme, assis grelottant dans son fauteuil à bascule et entouré de montagnes de papier jauni, ne quitta jamais plus Fabian. Elle fut une des plus importantes interactions de sa vie – son étoile filante. À chaque fois qu'il entra dans une librairie seconde main, il s'y figurait les deux « oiseaux » : le vieux barbon et le faucon.

Les souvenirs que la méthode de Diala et les histoires de Hesse faisaient renaître, mettaient clairement en évidence la nostalgie qu'il nourrissait : la quête du sens de la vie. Cela, la fée le savait bien et l'aidait en conséquence. D'une manière légère elle lui permettait de se faire une idée sur ce qu'une « jeunesse perdue » signifiait : elle n'était que perdue en apparence. Il l'avait simplement refoulée. Mais il n'avait pas tellement envie d'être dérangé par sa jeunesse. Alors pourquoi devoir la déterrer ? Ne s'en était-il pas sorti parfaitement bien jusqu'à présent ? Il n'y avait pas de raison de partir à la recherche de « virus », du moment que le programme fonctionnait sans incident. Comment aurait-il pu se douter que sa jeunesse puisse un beau jour se rappeler à lui, et lui jeter les mauvais souvenirs à la figure. Avait-il vraiment intérêt à remonter la voie qu'il avait initialement empruntée ?

Les soirées dans la féerique grotte de cristal étaient divertissantes et ne tournaient pas exclusivement autour de discussions, de méditations ou de travaux thérapeutiques. Souvent les deux restaient allongés sur le lit, faisaient des batailles de coussins ou mesuraient leur force tels des enfants.

Quand Fabian n'était pas trop fatigué, il lui proposait un massage du dos. Pas seulement pour pouvoir sentir sa peau, qui était aussi douce que celle d'une pêche, mais aussi pour lui retourner un peu de l'amour qu'elle lui prodiguait. Si elle était d'accord, ou bien quand

c'était elle qui le massait, une table de massage recouverte de velours se retrouvait en un chuintement à l'emplacement du lit. Sur une petite table luisait un porte-encens oriental dans lequel était planté un bâtonnet d'oliban. Mais le plus fou, c'était qu'en même temps que la table, apparaissait un duo de musiciens à la peau basanée et habillé en blanc jouant de la musique classique indienne sur tanbura et tabla !

Fabian sentait que Diala appréciait pleinement d'être massée. Même si elle n'était pas un être purement matériel comme lui, elle ronronnait de plaisir quand Fabian passait ses mains satinées le long de son dos oint d'huile. Elle se laissa même aller une fois à une confession bien humaine :

« Ah, que c'est agréable d'avoir un corps ferme... »

Un matin, alors qu'il venait de se réveiller, Fabian crut entendre des voix. Il bondit du lit, s'habilla en vitesse et s'élança vers la terrasse. Là, il trouva Diala assise autour d'une table de petit-déjeuner bien garnie qui semblait l'attendre. Le lynx était allongé près d'elle. Lui non plus ne donnait pas l'impression de l'imminence d'un danger.

« Tu n'as pas entendu des voix, demanda Fabian avec agitation.

— Si, bien sûr. – Pourquoi ?

— Quelqu'un s'approche d'ici... Et si ta grotte était découverte ?

— Ce n'est pas la première fois que des minéralogistes s'aventurent par ici. On soupçonne l'existence de grottes intéressantes dans la région, et pour cause. Mais ne te fais pas de soucis, personne ne trouvera la grotte.

Le vent amena encore quelques bribes de mots.

— Si seulement ces minéralogistes savaient sur quoi ils pouvaient tomber, dit Fabian, qui s'empessa de préciser que cela ne serait vraiment pas bon pour elle s'ils venaient à mettre en lumière la grotte de cristal :

— Le coin grouillerait vite de chasseurs de cristaux !

— Bon, allons jeter un œil si cela peut te rassurer », dit-elle presque ennuyée.

Fabian suivit la fée qui disparut dans un des nombreux avens que comptait sa demeure. Elle lui prit la main et le guida au travers d'un obscur couloir en légère pente ascendante qui s'interrompit brusquement devant un mur. Diala l'enjoignit à se baisser car s'en suivait un étroit passage qui ne pouvait se franchir qu'à quatre pattes. Elle s'y engouffra. Fabian se glissa à travers l'ouverture, et la retrouva dans une autre cavité où seul un mince filet de lumière perçait d'une faille.

Les voix étaient maintenant tout à fait perceptibles, et entre elles également un martèlement irrégulier.

« C'est presque à pic là-dehors, chuchota Diala, et à environ trois mètres en dessous de nous se trouve une ancienne canalisation d'eau taillée dans la pierre qui n'est plus alimentée. Deux jeunes hommes cheminent dessus à la recherche de quelque chose de particulier, ce qui est franchement dangereux.

— Et maintenant ?

— Attendons... »

Fabian prêta l'oreille. Il perçut tout près de lui une voix parfaitement audible :

« Tu es vraiment un éternel râleur. Crois-moi enfin quand je te dis que ça doit être par là. Mon arrière-grand-père ne m'a certainement pas menti ! dit-l'un à l'autre tout en frappant la roche avec un petit marteau.

— C'est possible, répondit une voix un peu plus grave, mais quand il vivait encore, il n'y avait qu'une ou deux télés au village. Alors pour se distraire et oublier la rudesse de leur quotidien les gens se racontaient de belles histoires. Il y a de fortes chances que cette histoire de grotte de cristal ne soit qu'une vieille légende. Combien de fois est-on venu ici sans jamais croiser un être vivant, et encore moins une femme fantôme. Je risque ma vie pour ces conneries ! »

Les tapements redoublèrent d'intensité. Tout d'eux sondaient le gneiss tentant de déceler une zone creuse.

« Bon, laissons tomber, rétorqua offensée une des voix, je grimperai tout seul à l'avenir.

— On va finir par te retrouver en piteux état au pied de la paroi. Et ne t'imagines pas que j'irai à ton enterrement. J'ai...

— Écoute ! l'interrompis la voix la plus claire, tu entends ça ?

— On dirait une cavité – attends, je viens vers toi. »

Fabian et Diala les entendirent marteler la paroi avec acharnement. Des blocs de pierres déboulèrent de la falaise pour aller s'écraser tout en contrebas.

« Il y a là une dalle de roche que nous devons abattre, ordonna vigoureusement la voix grave. »

Hors d'haleine, les deux hommes gémissaient et poussaient des jurons à n'en plus pouvoir.

« Elle tient bon, on n'y arrivera pas comme ça. Allez, enfonçons nos marteaux dans cette trouée et pressons simultanément... Voilà... Bon, en même temps... Allez ! »

Il y eut un craquement terrible, des pierres dégringolèrent de la montagne, puis tout fut silencieux...

« Qu'est-ce que c'est que ça... ?!

— Fais voir !

— Une pochette en cuir... il l'ouvrit, un morceau de papier ?

— Il y est écrit quelque chose !

— Lis donc ! »

Fabian et Diala entendirent un des hommes lire :

*À celui qui est arrivé ici,
C'est bien aux mots que tu m'auras donc pris.
Suis donc encore ce conseil à présent,
ainsi entre nous point de différents :
Garde la pierre, et sens-toi consolé,
car point de fée ne sera attrapée !*

Les deux se regardèrent, complètement sidérés.

Tout d'un coup l'un d'eux éclata de rire.

« Alors là, il t'a bien berné ton ancêtre, ou bien ?

— Tu crois réellement qu'il était à ce point débile pour grimper pendant des heures, pour en-suite simplement planquer un stupide message dans un trou ?

— Tu as une meilleure explication ?

— Non, mais il y a peut-être laissé autre chose ; il est fait mention d'une pierre après tout. »

Après avoir dit cela, celui-ci sortit une lampe de poche et éclaira le sombre orifice.

« Oooh... ! Et plongeant une main dans la brèche. Regarde ça... !

Il en ressortit un étincelant cristal violet aussi gros qu'un ballon de foot.

— Waouh... ! s'écria le second émerveillé. Une améthyste... une rare variété de quartz... je n'avais encore jamais vu une si belle pièce.

— Tiens, prends-la ! Il y a encore un deuxième joyau à l'intérieur. »

Diala et Fabian entendirent un second murmure d'étonnement.

« Je crois que ces deux ont trouvé leur bonheur, lui dit-elle au creux de l'oreille, que faire de plus ? »

« Ça doit être mon arrière-grand-père qui les a mises là.

— Ça m'en a tout l'air, dit l'autre, comme on le raconte, ce devait être un type plutôt déjanté. Qui d'autre aurait eu l'idée de faire une chose pareille.

— Tu as sans doute raison. Et cela me le rend d'autant plus sympathique. — Viens, redescendons. Peut-être que l'on trouvera d'autres indices intéressants dans ses archives. »

Diala et Fabian patientèrent jusqu'à ce que les voix se furent éloignées, puis s'en retournèrent par où ils étaient venus. Arrivés sur la terrasse, Fabian demanda à la fée si réellement cet arrière-grand-père avait eu vent de son existence.

« Oui, on s'est rencontrés. Il était un de ces hommes qui inspectaient les précieuses canalisations d'eau et les maintenaient en état, un gardien des eaux ; un, qui, par son travail sur les parois abruptes, avait constamment un pied dans l'au-delà. Pour vivre, il lui fallait être conscient de chaque pas et de chaque regard. C'était sa sagesse. On se rencontrait de temps en temps et on est devenu de bons amis. Avec lui les discussions étaient profondes, mais la plaisanterie avait également sa place. C'était un discret philosophe qui n'a pas crié mon existence aux quatre vents. Cela ne lui aurait de toute façon rien apporté, car je décide de qui peut me voir et m'entendre.

— Dis-moi Diala, demanda Fabian après une pause, sur la note qu'ils ont trouvée dans la percée, il était question d'une pierre ; il n'y aurait pas eu un coup de pschitt, par hasard ? »

Diala se mit à rire.

C'était le soir des adieux. Diala et Fabian étaient chacun installés dans son fauteuil capitonné sur la terrasse panoramique avec le lynx étendu à leurs pieds. Une table avait été dressée en son centre et les flammes vacillantes des trois bougies qu'elle soutenait, projetaient sur le trio une lueur spectrale.

Fabian n'était pas aussi animé qu'il l'était d'ordinaire lors de leurs conversations nocturnes. De savoir que le lendemain il allait se séparer de sa fée et devoir redescendre dans le brouillard de la vallée, lui restait en travers de la gorge. Pour amorcer une conversation, Diala l'interrogea sur ce qu'il avait tiré d'essentiel du *Jeu des perles de verre*.

Cela prit un petit moment avant que Fabian ne se redresse et commence à parler :

« Le livre semble s'adapter à l'état spirituel du lecteur. En tout cas, il admet des interprétations différentes en fonction de la vision du monde que l'on a. Hesse y dépeint simultanément plusieurs dimensions, notamment celles liées à la personnalité de Joseph Valet, le maître du jeu des perles de verre. Celui-ci avait atteint tout ce qu'il y avait à atteindre et s'est retrouvé au sommet de l'élite intellectuelle de la Castalie. À l'apogée de sa carrière il prit pourtant conscience qu'il lui faudrait redescendre de l'Olympe. Il ne voyait pas l'intérêt à garder pour lui tous les secrets qu'il avait découverts en jouant, et c'est pourquoi il voulait mettre ses connaissances étendues à disposition de ceux qui vivaient en dehors de ce lieu protégé pour joueurs spiritualisés. — Cela ressemblerait presque à ma situation actuelle : d'une part, je serais ravi de rester là chez toi parce que j'en apprendrais plus auprès de toi que dans tous les livres, mais je dois redescendre vers mon travail, mes collègues, ou mon appartement. Je me sens comme Hesse, avec l'impression de posséder une seconde facette, car j'ai d'une autre part besoin de défis

quotidiens, de la preuve par l'acte que ce que je fais, provient bien d'une exigence et d'une démarche personnelle. Tu comprends ? »

Diala hocha la tête en signe d'approbation.

Il ralluma une bougie qu'il avait éteinte en gesticulant trop près d'elle.

« L'histoire du *Jeu des perles de verre* ne m'a de loin pas aussi captivé que *Le Loup des steppes* de Hesse, mais ce qui se cache derrière a vraiment du fond. Tu sais ce que j'ai découvert ?

— Vas-y, je t'écoute, l'enjoignit Diala.

— Un des livres de ta bibliothèque, *Le Tao de la physique* de Fritjof Capra m'a enseigné que le *Jeu des perles de verre* s'appuyait sur une loi fondamentale. Les conclusions de Capra après avoir comparé les résultats de recherches scientifiques et mystiques sont pratiquement identiques à la description qui est faite du *Jeu des perles de verre*. — Un moment... ! »

Fabian partit en courant. Il alla chercher deux livres dans sa crypte, puis les ouvrit à l'endroit où étaient glissés des post-its.

« Écoute ça : *C'est une convergence de toutes les visions et multiplicités existantes vers une unicité spirituelle*. Et maintenant ça : *C'est la découverte de l'unité de toute chose et de tous processus sous les couches superficielles de la conscience*. De qui est quoi ? ... »

La réponse de Diala fut prompte à venir :

« La première phrase est de Hesse qui résume avec elle le but du *Jeu des perles de verre*. La deuxième est de Capra, il fait référence à la quête de vérité des mystiques et des scientifiques.

— C'est juste ?

— C'est bien ça. Capra démontre dans son livre que les faits établis par la physique moderne sont très similaires à ceux obtenus intuitivement depuis des milliers d'années par les mystiques, à savoir que tous les processus sont des formes différentes de la même force. Et le jeu des perles de verre est un instrument qui permet de découvrir cette vérité de façon ludique. Hesse nous donne même là..., Fabian fit défiler les pages du livre sans toutefois trouver la page en question, ...un conseil pratique : *Tout doit être pris en considération car tout à un sens*. »

Diala se leva et alla allumer avec des allumettes tout à fait ordinaires les bougies de lanternes multicolores, apparues soudainement suspendues, ou pour être exact, flottantes au-dessus de la terrasse...

« Hesse était un joueur de perles de verre mais Capra également, déclara la fée ; pendant que l'un découvrait en son for intérieur que rien sur terre n'était dissocié, l'autre – Capra – a eu recours à la physique quantique pour démontrer par une tout autre approche, qu'à

l'échelle subatomique il n'y avait pas de particules individuelles, mais des interconnexions en perpétuel mouvement.

— Hubert m'a raconté quelque chose de semblable, l'interrompit Fabian.

Diala fit un signe de la tête puis reprit :

— Alors qu'au 17^e siècle, le philosophe Descartes voyait le monde comme une machine que l'on pouvait segmenter en plusieurs parties, les scientifiques d'aujourd'hui – ou du moins une partie d'entre eux – savent qu'il n'y a pas de composant isolé dans la nature, mais plutôt un dense réseau d'éléments interconnectés. Concrètement, ça veut dire que tu es aussi proche d'un dictateur que du Dalai-Lama ; rien ne te sépare en réalité d'un tueur en série, mais d'un sage non plus.

— C'est une assertion plutôt audacieuse, estima Fabian.

— Peut-être bien, répondit Diala en faisant des allées et venues, mais c'est pourtant un fait, même s'il est peu manifeste. Hesse savait, de par ses études, que l'idée du jeu des perles de verre se retrouvait dans de nombreuses cultures de manière plus ou moins étoffée, et que l'aspiration des habitants de la terre à reconnaître l'unité de tous les êtres, était le moteur de l'évolution humaine. Hesse jonglait en permanence entre le monde subtil et le monde matériel. Il était d'ailleurs en avance sur son temps avec sa vision qu'il serait un jour possible aux hommes d'agir universellement de façon créatrice.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Fabian.

— Sûrement pas en clonant des humains ou des animaux, ou en cultivant des organes humains dans des animaux pour en avoir à tout moment à disposition. Non, je pense par exemple en conditionnant la pensée, en la faisant résonner de telle sorte qu'en émane un morceau de musique distinct, ou en aiguisant l'oreille afin qu'elle puisse percevoir des sons provenant du cosmos et y entendre des histoires.

— Fantastique, tu crois vraiment que cela serait possible ?

— Pas de conditionnel, jeune homme, c'est possible. Il est toutefois plus important de penser jusqu'au bout tout ce qui est pensable que de faire tout ce qui est faisable. Les meilleurs joueurs du jeu des perles de verre étaient sensés. Ils auraient aussi eu l'opportunité de gagner du pouvoir et d'en abuser, mais ils tenaient compte des conséquences de leurs actes.

Fabian la regardait en s'interrogeant...

— Ils ont acquis une vision commune des choses. Ils ont vu que toutes les formes de vie étaient reliées, qu'Adam et Eve, yin et yang, ombre et lumière, positif et négatif, la poule et l'œuf étaient inséparables, et que ce n'était pas sans conséquences d'intervenir dans les cycles naturels.

Diala marqua une pause puis continua :

— Quand une souris observe l'espace, elle modifie déjà l'univers. Ce constat d'un équilibre dynamique entre tous les êtres, Einstein l'avait ramené de son voyage dans le monde de la physique. Le poète mystique Francis Thompson du 19^{ème} siècle avait formulé quelque chose d'analogue : « On ne saurait cueillir une fleur sans bousculer une étoile. » Et Goethe postulait que rien ne se passait dans la nature qui ne soit en lien avec le Grand Tout... »

Tandis qu'elle racontait cela, elle allait et venait les mains dans le dos telle une maîtresse d'école. Sa monstrueuse ombre déformée qui balayait alors la paroi était pour Fabian une preuve qu'elle n'était pas une projection holographique. Il lui vint en tête l'allégorie de la caverne de Platon, dans laquelle le maître explique à ses élèves au travers d'une métaphore, que le secret de l'existence n'est pas – comme le pensaient les hommes des cavernes – dans l'ombre projetée sur le mur par le feu, mais à l'extérieur de la grotte dans la lumière du soleil...

La fée l'interrompit dans ses réflexions :

« Et si effectivement il n'y a pas de séparation entre d'un côté, les hommes, les animaux et les micro-organismes, et de l'autre les planètes et le cosmos, il te faut être lucide des conséquences des pensées négatives. Une pensée, si petite qu'elle soit, influence l'équilibre du monde en tant que système vivant, autrement dit, toutes les pensées du monde qui gravitent autour de la planète conditionnent sa destinée et notamment son climat. C'est pourquoi en réalité les recherches ne devraient pas être menées sur le climat, mais sur les effets des pensées.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec mon rapport avec un assassin ou un sage ?

— Étant une partie du Tout, tu es aussi une partie de chaque meurtrier et de chaque illuminé. Tu ne peux te séparer du mal qui est en toi, et du saint non plus. Tout est en toi, et dans chaque humain, et c'est pourquoi ce n'est qu'ensemble que nous pouvons continuer à évoluer.

— Si je te comprends bien, je dois considérer un assassin ou un saint, ou tout autre humain quel qu'il soit, comme une sorte d'organe d'un plus grand être, dans lequel je serais moi-même un organe.

— On peut aussi le voir comme ça.

— En d'autres termes, poursuivit Fabian, à la place de condamner ou de consentir à l'exécution d'un meurtrier, je devrais envisager, qu'il, ou ma foi, cet organe malade, recouvre la santé afin que ce grand organisme guérisse ? Et malgré ma réticence à pouvoir, ou vouloir, m'attabler avec un assassin, je devrais du moins essayer de l'envisager moralement. C'est cela ? »

Diala acquiesça et se réassit : à ce moment là – pschitt ! – deux verres à pieds ventrus furent rajoutés sur la table. Fabian les regarda, médusé, se remplir d'un jus rouge. À l'issue d'un second chuintement s'élevèrent les sons doux de la harpe d'Armanda, qui comme de

coutume, caressait son instrument discrètement en retrait comme si elle jouait pour un invisible enfant endormi.

« Trinquons à ton retour, et au retour de ta confiance en toi et en la vie, dit-elle solennellement en levant son verre.

— Et à ce que cette dernière soirée ne soit pas la dernière passée avec toi, compléta-t-il en guise de toast. »

Le tintement de deux verres s'embrassant, résonna alors dans la nuit en direction de la vallée. Kujo s'assaya un moment, puis reprit ensuite sa position lovée.

Fabian retomba dans son épais fauteuil et regarda Diala. Il s'étonna encore une fois de son apparence changeante. Son visage lui semblait des fois celui d'un enfant, à d'autres moments celui d'un vieil homme, parfois paraissait celui d'une jeune femme à la peau douce et lisse, et en d'autres temps présentait les traits d'une vieille indienne. Seule la lueur de ses yeux ne changeait pas, tout au plus leur couleur.

Il fut d'avis qu'il serait peut-être intéressant de presser un peu la fée pour voir sa réaction.

« Jusqu'ici nous avons uniquement parler de moi, commença-t-il, à présent j'aimerais que tu répondes à une question te concernant ; tu n'as rien contre ?

— Non, pourquoi le devrais-je ?

— Est-ce que les fées ne sont pas depuis longtemps un peu dépassées ? En ce moment même où nous sommes assis à bavarder, quelque part, des femmes, des hommes ou des enfants sont tués, torturés ou violés, des animaux sont martyrisés. On construit des mines, un homme dépressif saute d'un pont, des villes sont bombardées. Tu vois où je veux en venir ? J'ai énormément de chance de pouvoir être là avec toi. Mais je suis bien le seul à en bénéficier. Au vu de la réalité si brutale, je trouve le contexte ici dans ta caverne de cristal un peu... illusoire. Toi et ton lynx, le télescope, les livres, tout ceci ne serait-il pas simplement de la rêverie fantaisiste ou une fuite ?

Fabian scruta la fée.

— Te rappelles-tu ce que disait la note que t'avait laissée le vieux bouquiniste ? répondit-elle.

Fabian réfléchit brièvement et dit :

— Que l'on avait beau se reconnaître dans son prochain, on en savait néanmoins que très peu sur soi-même ?

— C'est bien ça. L'homme avait survécu à deux guerres mondiales, à des crises économiques, au chômage, et à une tragédie au sein de sa famille. Il était de ceux qui reportait tout le temps la responsabilité de ses malheurs sur les autres. C'est seulement au terme de maintes souffrances qu'il finit par réaliser que l'extérieur était le miroir du monde intérieur et que le secret de l'existence était à trouver à l'intérieur de soi. Tu fais là exactement ce que cet homme commença seulement à faire au dénouement de sa vie : tu

apprends à te connaître en profondeur, à comprendre tes réactions dans certaines circonstances et pourquoi tu t'empêches dans des situations indésirables ; tu recherches d'où viennent tes angoisses, tu apprends à t'en détacher et à faire face constructivement à tes conflits internes et externes. Tu apprends à discerner. Ce que nous faisons ici, cher Fabian, n'est pas fuir mais guérir. Il est clair que tu peux redescendre dans la vallée et oublier ce que tu as appris ici. Mais si au contraire tu intègres tes nouvelles connaissances dans ton quotidien, tu n'en profiteras pas seulement toi mais aussi tous ceux qui en font partie. Et là déjà, c'est un petit monde qui peut se transformer.

— Tu es une rêveuse Diala, une idéaliste de l'amour, la provoqua-t-il à nouveau, si toutes les fées pensent comme toi, alors je comprends pourquoi vous êtes si rares. La réalité vous écrase. Vous n'avez aucune chance de vous multiplier et de vous déployer, car il n'y a pas de place pour la fantaisie dans ce champ de bataille mondial. Vous croyez en des changements qui n'auront jamais lieu.

— Ce n'est pas nous qui sommes opprimées par la réalité, mais les hommes, rétorqua imperturbablement la fée, c'est vous qui ne nous tolérez pas et refusez de nous entendre. Nous sommes toujours là mais nous ne recevons que rarement assez d'énergie pour être visibles. Et pour ce qui est du changement, tu te trompes. Le monde va roulant et tout est constamment en mouvement. Vous le suivez, ou êtes simplement emportés.

— Il est fort probable que tout s'écoule, concéda Fabian, mais je ne crois pas tellement que les humains suivent cette dynamique. Nous sommes bien trop paresseux pour cela. L'homme comme porteur de changement peut-on lire parfois. Quelle ânerie ! L'homme est beaucoup trop indolent pour se changer. Je reconnais, ajouta-t-il avec une touche d'ironie, qu'il y a bien eu un certain progrès ces dernières années. Avant ça puait la cigarette dans les voitures, et désormais c'est l'air à l'intérieur des véhicules qui est plus propre qu'à l'extérieur.

Diala ne se laissa pas détourner de sa sérénité.

— Si on prend un laps de temps réduit, tu as raison, ces changements ne sont pas comptabilisables. Cependant, même une roue ovale peut tourner, et à long terme, il ne restera pas une pierre qui ne soit renversée. J'ai récemment rencontré un jeune homme fermement convaincu que seule une grande guerre pourrait recréer des bases durables, et dans une certaine mesure, un point de départ équitable. Il était persuadé que la créativité humaine n'était plus capable de se défaire des carcans destructeurs qu'elle s'était façonnée. J'ai aidé ce pessimiste à rencontrer – par hasard – souligna-t-elle avec un sourire, une autre personne, qui elle, ne pourrait pas exercer son métier d'enseignant sans sa conviction que les forces amicales lumineuses seront en fin de compte triomphantes. – Lequel des deux soutiendrais-tu ?

Diala n'attendit pas sa réponse et reprit :

— La voie vers une meilleure qualité de vie ne passe pas par la technique, mais avant tout par la tête. Sans rêves ou visions, sans introspection ni connaissance de soi, il ne peut y

avoir de motivation pour un véritable progrès. Ce monde est, d'un point de vue spirituel, de toute évidence asséché et beaucoup de gens s'en retrouvent désespérés. C'est la raison pour laquelle des coups de tonnerre ne peuvent suffirent, la pluie doit également tomber. Tout cela demande beaucoup d'énergie, surtout pour surmonter sa propre indolence. Quand tu es arrivé ici, tu n'avais même plus la force de remettre tes idées en place, et maintenant que tu y vois plus clair, tu parles de fuite ou de monde fantaisiste ?

— Hmmm... »

Ces dernières paroles avaient laissé Fabian songeur. Elle disait vrai : il errait comme un chien battu dans les montagnes avant de la rencontrer. Et depuis lors il s'était redressé. A travers un miroir timidement tenu auquel il avait donné le nom de « Diala », il avait peu à peu discerné qui il était et ce que la vie attendait de lui. Oui, elle avait raison : celui qui veut que les choses bougent doit abattre des barricades, combler des fossés, se frayer des chemins, et surtout développer une nouvelle façon de penser. Mais l'idée que les pensées puissent être responsables de catastrophes climatiques le dépassait pour le moment. Comment des choses qui tourbillonnent dans une tête pouvaient avoir des répercussions sur la météo... ?

À ce moment-là, Diala lui saisit la main et lui dit :

« Viens, je veux te montrer quelque chose...

Avant qu'il ne puisse prononcer le moindre mot, lui et son accompagnatrice se retrouvèrent entourés d'un épais brouillard qui sentait la vanille. Fabian fut comme pris d'étourdissement. De loin lui parvenaient les sons désormais tant appréciés de la harpe d'Armanda. Le brouillard délicieusement parfumé commençait déjà à se dissiper et il s'aperçut aussitôt que ses chaussures de marche étaient enfoncées dans du sable fin. Puis la brume se dispersa encore un peu plus et il perçut autour de lui un paysage nu et désolé qui s'étendait à perte de vue. Fabian sentit la main de Diala dans la sienne ; il la serrait d'autant plus fort qu'il devinait maintenant où il était. Après que le voile jaune se fut complètement levé, il vit – Waouh ! – sa supposition confirmée ; il en tressaillit au point d'en avoir le souffle coupé : à l'horizon, sur un fond noir intense, luisait semblable à une boule de Noël bleue ornée de duvet blanc, le globe de la terre... !

« N'est-ce pas magnifique ? », entendit-il lui dire Diala.

Aucun mot ne parvint à ses lèvres ; il était abasourdi, avec un cœur qui battait la chamade. Jamais il n'avait vu quelque chose d'aussi beau, jamais il n'avait ressenti un tel sentiment de légèreté. Pas seulement du fait de l'incroyable spectacle, mais aussi de l'inhabituel calme absolu, de la pression sur son corps qui faisait défaut, jusqu'à l'absence du moindre déplacement d'air sur le duvet de sa nuque et de ses bras. Il se tenait là, lui ou un double de son corps, en pantalon court, T-shirt et chaussures de randonnée, sur la lune main dans la main avec une fée.

Il avait déjà souvent vu la terre en photo avec le cosmos en perspective, mais il le vivait main-tenant online, en chair et en os depuis la lune ! Une sensation de picotement se

répandit en lui comme si le jus rouge dans ses veines était du pur bonheur. Je suis Alex au pays des merveilles, s'imaginait-il avec un grand sourire.

« Regarde cette perle », entendit-il dans sa tête lui dire la douce voix de Diala. Puis peu après :

« Prenons un petit envol. – Que vois-tu à présent ?

Il fallut un petit moment avant que des pensées se forment dans l'esprit de Fabian :

— Je vois la terre suspendue dans l'espace à l'écart et... elle rapetisse... elle s'éloigne de moi... ou... non, c'est moi qui m'éloigne... je quitte la lune, direction l'espace... quelle sensation... ! – Oh ! une autre sphère... ça doit être une autre planète... mars ? Je prends de la vitesse... je passe maintenant à proximité d'une sphère énorme... Jupiter... ! Je vogue toujours plus vite, mais je ne sens aucun vent, aucune résistance à l'air, rien... je vole à une vitesse incroyable à travers l'espace sidéral... j'en ai le vertige... Je n'en reviens pas ! Le système solaire en entier est devant moi... la terre est bien loin... ah, je semble m'immobiliser maintenant... qu'est-ce que... ? Les planètes et les lunes se mettent à s'illuminer... ! des filaments incandescents se forment entre les étoiles éparses... cela ressemble à une gigantesque toile, comme une sorte d'entrelacs de gros et de petits nœuds... Je vois maintenant entre ces intersections des points animés d'un mouvement de va-et-vient... comme si on avait affaire à un réseau d'ordinateurs s'envoyant mutuellement des impulsions électriques... Aucun point n'y est inerte, tous sont actifs et s'animent comme dans une fourmilière. Notre système planétaire serait-il un lacis de relations mutuelles dont le soleil serait le cerveau... ? Serait-ce là une transmission constante de données ? Je ferais bien de... — ...flotter au-dessus d'une de ces planètes comme le petit prince, dit-elle en superposant ses paroles sur celles de Fabian, et poser plein de questions aux créatures des lieux. Le petit prince y avait alors appris des choses étonnantes. À son retour sur terre tout avait changé, on ne le regardait plus des mêmes yeux et ses propres pensées lui étaient devenues étrangères... »

Un calme profond régnait dans l'espace.

« On ne saurait cueillir une fleur sans bousculer une étoile.... entendit-il lui dire la fée.

— Est-ce que tu veux dire que ce qui se passe sur terre, a une influence... »

Fabian sursauta. Le soleil était déjà haut dans le ciel et exhalait son souffle chaud à travers la fenêtre. Il quitta son lit, prit une douche et enfila ses vêtements. Pendant ce temps-là, la question de savoir s'il n'avait que rêvé son voyage dans l'espace ou s'il y était vraiment allé, lui trottait en tête. Au moment de mettre ses chaussures, il fut effaré : elles portaient une auréole de sable fin... !

La soudaine pensée que l'heure des au-revoirs était arrivée le rappela au présent. Il se rua sur la terrasse où il trouva Diala, comme d'habitude, déjà attablée.

Il ne fut pas très causant, mais pendant le déjeuner il demanda quand même à Diala s'il la reverrait.

« Naturellement » répondit joyeusement la fée tout en caressant le lynx qui ronronnait assis à côté d'elle. Cela sera possible aussi longtemps qu'elle restera active sur ce plan. Il ne pourra cependant pas la rejoindre avant cet automne, et non pas dans la grotte de cristal mais dans une vieille maison en forêt, dans les vertes collines de la plaine où elle avait là sa résidence d'hiver. Diala lui esquissa ensuite un plan des lieux.

« Viens sans autre dès que tu auras une envie de me voir, le sollicita-t-elle. »

Fabian se leva, fit le tour de la table, et enlaça Diala.

« Je viendrai peut-être te rendre visite cet été... dit-elle à voix basse.

— Si long à attendre ? demanda-t-il déçu.

— Laisse-toi surprendre... »

Diala sourit, et il sembla à Fabian que les commissures de la mâchoire de Kujo s'étaient légèrement levées...

Après plusieurs heures de marche durant lesquelles très peu de paroles furent échangées, ils atteignirent la station de la gare. Le train ne prit pas le temps de se faire désirer et avant que Fabian ne monte, Diala le regarda intensément dans les yeux et lui dit :

« Je trouve tes biceps cérébraux bien en forme. On peut te laisser rejoindre le monde en toute bonne conscience.

Fabian s'efforça de rigoler.

— Et encore une chose, murmura-t-elle, tu ne dois pas simplement croire ce que je dis. Tu dois le vérifier, ou tout du moins le comparer à tes images mentales. »

Lorsque le train se mit en marche et qu'il regarda par la fenêtre, Diala avait disparu. Mais un faucon – Pius ? – accompagnait le train d'un vol parallèle, jusqu'à ce que celui-ci s'engouffre dans un tunnel laissant Fabian face à son reflet dans la vitre...

Fabian regagna son appartement. Une fois arrivé, sa première démarche fut de chercher après son journal personnel qu'il trouva sur une pile oblique de livres et de journaux. Sans longtemps réfléchir, il y inscrivit ces mots :

En Orient parvenu

rejoint avec bonheur.

De soigner vos blessures

à présent il est l'heure.

DE PETITES SURPRISES

La rencontre avec Diala avait restauré l'équilibre intérieur de Fabian. Il n'était plus le jeune homme éploré qui, flagellé par des angoisses et des idées confuses, allait chercher refuge dans les montagnes. Sa pensée et sa parole s'étaient éclaircies. Et quand un problème d'importance le tracassait, il prenait alors du recul et se téléportait mentalement sur la lune. Une fois là-haut, il se posait sur le bord d'un cratère et observait la terre. Il noyait alors le problème dans l'immensité du cosmos.

Les périodes de dépression et les attaques de panique ne sont jamais revenues. Cela devait également tenir au fait qu'il n'avait jamais avalé d'anti-dépresseurs et donc jamais jugulé ses angoisses chimiquement, mais s'était au contraire confronté à elles. Diala lui avait décelé les origines de certains comportements ou symptômes, lui permettant ainsi de comprendre les relations de cause à effet et de priver les angoisses de leur pouvoir. La douleur de la séparation d'avec sa copine s'était également évaporée et Léa prenait maintenant moins de place dans sa tête. Ils restèrent bons amis.

Il n'était pas pour autant devenu une personne au bonheur perpétuel sillonnant désormais la région avec un grand sourire. Il se passa bien des semaines avant qu'il ne parvienne à régulièrement s'asseoir et à se déconnecter (ou, selon le point de vue, à se connecter). Dans ce but il s'était aménagé au grenier un petit endroit pour la méditation, un coin minuscule sous les combles qu'il ne pouvait atteindre qu'en rampant et où il arrivait tant bien que mal à s'installer. L'endroit n'avait rien à voir avec un lieu d'intériorisation comme on se l'imagine habituellement : avec des bâtons d'encens, des coussins colorés, des portraits de saints aux murs, avec un sitar dans le coin et beaucoup de fleurs. Le « temple » de Fabian était plutôt un cagibi : une caisse en bois hébergeait les éléments d'une vieille batterie, avec à son côté, une tente et un sac de couchage poussiéreux qui avaient servi il y quelques années lors de son escapade en auto-stop en France avec Léa. Dans une nasse à souris un petit morceau de fromage patientait pour pincer la souris qui s'était délectée des coussins... Les angles formés par l'inclinaison du toit et le sol étaient encombrés de livres qui n'avaient plus leur place dans la bibliothèque du studio.

Au départ, il n'était pas très enchanté de cette espace de méditation. Non pas parce qu'il était exigu et qu'il devait rentrer la tête pour y ramper. Non, ce qui le dérangeait c'était quelque chose d'invisible : dans la poutre précisément au-dessus de sa tête se repaissait un ver de bois. La « mastication » de ce petit fauteur de troubles avait trouvé en la poutre un corps de résonance qui amplifiait son bruit.

Avec un tel « vacarme » dans les oreilles il n'était pas possible de trouver son milieu, pensait Fabian au début de ses séances. Au lieu de reconnaître le maître en ce ver, il se démenait avec des idées de meurtres ; au lieu d'aborder la question de ce qu'il était, il réfléchissait à comment se débarrasser de cette vermine. Il scrutait ladite poutre à la recherche de minuscules trous qui indiqueraient l'entrée de l'appartement du nuisible. Il aurait alors suffi d'y injecter un insectifuge, mais comme l'est le chemin vers l'Intérieur, celui vers un ver de bois est également bien camouflée. Et puis ce petit ver semblait aussi avoir des amis invisibles. Chaque fois que Fabian songeait à se débarrasser du trouble-fête, une voix intérieure se faisait entendre pour dire :

« Tss, tss, tss ! Tu te dis pèlerin d'Orient et un petit coléoptère suffit à te détourner de ton chemin ? »

Cette pensée finit par faire son chemin et l'amener à changer de perspective : ce n'était pas cet insecte xylophage qui se retrouvait sur sa route, mais – à nouveau – sa tête. Il parvint au bout du compte à s'entendre avec elle et les bruits de rongement cessèrent bientôt de le déranger.

Les accès de migraine disparurent également presque complètement, et cela au fur et à mesure que s'était réduite sa consommation de caféine. Fabian ne pouvait cependant pas s'empêcher de boire occasionnellement une tasse de la substance addictive noire. Pas seulement à cause du goût, mais parce qu'elle le mettait à certains moments dans une humeur euphorique et le rendait plein d'entrain. C'est d'ailleurs un ou deux espressos qui lui suggérèrent l'idée de réaménager son appartement avec plus de clarté et de couleurs.

« À l'extérieur comme à l'intérieur... » avait dit Diala.

Le réveil de Fabian s'observait aussi pendant la nuit. Depuis son séjour dans la grotte de cristal de Diala il rêvait plus intensément. Ses aventures nocturnes préférées étaient alors les rêves d'Icare.

Chaque vol était unique. Seule la manière de s'envoler dans les airs restait la même : il utilisait ses bras en guise d'ailes qu'il inclinait vers l'arrière comme un jet. Les mains intervenaient pour gérer la direction et la profondeur.

En pilote des rêves, il maîtrisait plutôt bien son « engin volant ». Il réussissait la plupart du temps à contrôler lui-même la vitesse et la trajectoire de vol. Aussi volait-il au-dessus des toitures des maisons, des champs, survolait forêts et lacs, suivait des trains à grande vitesse, ou – et ce rêve il ne l'oubliera jamais – à travers la fenêtre ouverte d'une maison de plusieurs étages qui était en flamme pour en sortir une poupée. La figurine appartenait à une jeune enfant qui avait pu être sauvée et qui pleurait à présent dans la cour d'entrée les yeux fixés en direction de sa chambre. Fabian se posa aussi élégamment que Batman devant la jeune fille dont les larmes ruisselaient en lignes droites le long des joues, et s'inclina devant elle.

« Voilà ! » dit-il en lui tendant la poupée saine et sauve. De joie, la fillette battit des mains et accueillit sa précieuse amie en la serrant fermement contre elle. Quand l'être

bienveillant se retira, elle le regarda partir avec des yeux grands ouverts jusqu'à ce qu'il disparaisse.

De cette manière, Fabian put faire l'expérience de ce que cela devait être d'agir en ange gardien. Il avait souvent souhaité dans l'enfance pouvoir assister des personnes dans le besoin et les rêves aériens lui permirent de réaliser ce vœu.

Dans un autre rêve, il fit démonstration de son art de la voltige comme durant un meeting aérien. Ce n'avait pas été pour lui une occasion de se mettre en valeur, mais de montrer aux gens qu'il n'y avait pas besoin de voitures, motos ou d'avions nauséabonds pour se déplacer. Ce rêve fut si puissant, tellement réel, que le sentiment de pouvoir s'envoler rien qu'en déployant ses bras persista longtemps après son réveil.

Du reste, ce qu'éprouvait Fabian au cours de ses virées aériennes nocturnes ne lui semblait pas moins réel que le monde « normal ». Ce dernier était en réalité bien plus pauvre en possibilité, et l'éclat de ses couleurs de moitié inférieur à celui de l'univers du sommeil.

À quoi ceci pouvait être dû ? Simplement au fait que pendant la journée la conscience était trop divertie par des futilités matérielles ? Comme la conscience doit être claire à la mort du corps, quand plus rien de matériel n'existe qui puisse troubler l'esprit. Des personnes en état de mort apparente ont témoigné avoir pu sans peine flotter dans les airs durant leur pseudo-mort. L'ont-elles été capables grâce au délestage de tout le poids terrestre ? « Pour flotter l'homme doit s'alléger » lui avait dit une fois Diala. Elle le pensait littéralement. La terre l'attire parce qu'il est trop épais, trop massif et possède trop, c'est pourquoi il peine à se mouvoir. Il transporte avec lui trop de choses beaucoup trop lourdes : les soucis du lendemain, des pensées nostalgiques du passé. Plus il parvient à s'en détacher, plus il devient à même de percevoir l'essentiel de la vie, à vivre le moment présent et à s'aérer.

La fée lui avait conseillé de mettre par écrit les rêves qui lui semblaient importants et de les analyser. Il devait prévoir près de son lit une feuille de papier avec un stylo, et le matin à son réveil, transcrire les rêves pendant qu'ils étaient encore chauds. Fabian avait d'ailleurs commencé à le faire dès les premières nuits après son retour. Il constata au fil du temps qu'il rêvait de façon d'autant plus durable qu'il se préoccupait de ses rêves, et que les messages codés devenaient toujours plus simples à interpréter.

Fabian rêvait fréquemment de Diala, la nuit, mais aussi la journée durant son travail sur le bateau. Un jour, à la fin de l'été, il ne pensait pourtant pas du tout à elle.

Le temps était capricieux. Personne ne pouvait prévoir dans la matinée de quelle façon il allait évoluer, et du coup, le bateau blanc à aubes qui glissait avec légèreté sur le lac ne comptait pas grand monde à son bord. Fabian grimpa par l'échelle sur la passerelle au-dessus du pont principal qui offrait un splendide panorama sur le bateau, le lac et les montagnes.

Arrivé sur la passerelle, il perçut le rire à ventre déboutonné du capitaine Kuster. Son chef avait de la visite, ce qui n'était pas inhabituel car le plus ancien capitaine en service était très apprécié, en particulier de la gent féminine. Cette attraction venait d'une part de son

aspect physique : visage bronzé, yeux bleu acier, cheveux et barbe poivre et sel, bref, le portrait type d'un vieux loup de mer ; et d'autre part de son intelligence, sa sincérité et de sa loyauté envers ses collègues. Il avait en outre toujours quelque chose à raconter et le faisait avec charme et humour. Du coup, les gens l'écoutaient avec plaisir.

Notre George Clooney avait à nouveau trouvé une oreille attentive, pensa tout simplement Fabian. Lorsqu'il ouvrit la porte de la timonerie, il n'en crut pas ses yeux : qui est-ce qui bavardait et riait à cœur joie avec son chef... ?

Diala !

Il s'était fait une tout autre idée de leur retrouvaille. Il était plus ou moins sûr qu'elle lui rendrait visite sur le bateau, mais pas de cette manière. Il s'était plutôt imaginé qu'elle l'attendrait sur un embarcadère, qu'elle lui ferait un signe de la main, et comme tout autre passager monterait sur le pont par la passerelle. Mais Diala n'était pas une passagère ordinaire et le cours de cette croisière allait aussi bien le confirmer.

Capitaine Kuster lui présenta la jeune femme vêtue d'un short en jeans et d'un T-shirt bien trop large comme étant une touriste s'intéressant de près à ce bateau, et qui en savait bien plus que son propre petit-fils fana de bateaux. Il tombait d'ailleurs très bien, annonça le capitaine, il prendra la barre afin qu'il puisse montrer la salle des machines à la vacancière. Fabian joua l'ignorant et demanda à la femme d'où elle venait exactement, il lui semblait l'avoir déjà rencontrée. Diala joua le jeu. Avec une mine de joueuse de poker, elle répondit que cela était fort possible, qu'il lui était déjà arrivé de donner un coup de pouce à pas mal d'hommes...

Les deux hommes en uniforme se regardèrent épatés.

Un « bon... » formel sortit de la bouche du capitaine qui voulait reprendre le contrôle de la situation.

« ... descendons donc voir la salle des machines. »

Puis, reprenant son ton galant : « Je vous en prie », il ouvrit la porte à sa visiteuse.

Pendant que ces deux empruntèrent la raide échelle extérieure, pour, de l'aileron de la passerelle rejoindre le pont principal, Fabian prit place sur le tabouret du poste de gouverne en faisant la grimace. Il fit tourner la barre d'une rotation de chaque côté pour faire savoir au vaper qu'il l'avait bien en main. Fabian fit retentir un cri de joie à travers la cabine de pilotage. Les passagers levèrent leurs yeux étonnés vers le pont supérieur avant. Ils ne pouvaient cependant pas voir le barreur qui sifflotait derrière le gouvernail et rayonnait de joie d'avoir retrouvé sa compagne des montagnes. C'était pour lui comme si sa bien-aimée était de retour à la maison après un long moment d'absence.

Même s'il n'était plus dans le regret de cet éloignement, les excursions en commun, les palpitantes discussions, les nuits derrière le télescope sur la terrasse, les massages et le sommeil réparateur dans le lit de racines lui manquaient.

Il lui était du fond du cœur reconnaissant de l'avoir tiré des sables mouvants de la dépression. Avant que Diala ne le prenne sous son aile, il tombait sans cesse sur des personnes qui traînaient leurs problèmes partout avec eux. Depuis qu'il la connaissait il était comme métamorphosé, et avec lui l'était aussi le type de ses rencontres. Il attirait à nouveau des gens à pensées positives. Et devait-il croiser quelqu'un persuadé que le monde allait bientôt faire naufrage, alors les deux pouvaient tirer un bénéfice de cette rencontre, car Fabian était à nouveau capable de dispenser de l'énergie sans être pris dans les remous de forces obscures. Cela affermissait ce que la fée lui avait, à sa manière, laissé entendre dans la grotte de cristal : « Une rencontre est bien plus qu'un banal rassemblement de sardines en boîte. » C'est plutôt comme la suite de chiffres d'un mystérieux code dont les protagonistes saisiront le sens avec le temps, pour autant qu'ils soient ouverts à cela.

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel ni dans l'humeur de Fabian. Mais ce n'était pas tous les jours aussi calme et paisible à bord de ce bateau à vapeur de 60 mètres de long.

Une fois, lors d'une étouffante soirée estivale un orage éclata brusquement. Le lac, qui le matin encore arborait les couleurs printanières des forêts avoisinantes, devint sombre et menaçant en un tour de main. Lorsque le vent d'ouest s'échappa avec rage des cuisses de la montagne, sa surface lisse se changea en un bain effervescent. Dans le gris foncé des nuages qui valsaient au-dessus du lac se mêlèrent des teintes jaune soufre.

« Ça sent la grêle » dit le capitaine à Fabian qui revenait tout juste des cabines situées sous le pont, où il y avait fermé tous les hublots afin que l'eau ne s'infilte pas à l'intérieur du bateau. Il était déjà arrivé que lors d'un orage l'eau du lac pénètre avec force par les hublots de la cambuse, et balaye de la table les salades et les desserts minutieusement préparés qui y étaient disposés.

Le flair du capitaine ne l'avait pas trompé. Des grêlons du diamètre d'un galet s'abattirent sur le pont et transpercèrent le panneau en verre recouvrant la salle des machines ainsi que toutes les vitres de la timonerie. Capitaine Kuster et Fabian croisèrent leurs bras devant le visage pour se protéger de la salve glacée venue du ciel, cependant que du pont inférieur s'élevaient les cris des passagers qui tentaient de se mettre à l'abri des projections de verre. Les ordres criés par le capitaine dans le porte-voix allèrent se perdre dans la salle des machines sous le fracas des grêlons et les hurlements de la foule. Dans de telles conditions il n'était pas possible d'amarrer en toute sécurité, et c'est pourquoi il décida d'éloigner le bateau de la rive. Il n'y eut, tout compte fait, pas de graves conséquences : les passagers et les membres d'équipage ne furent que légèrement blessés, essentiellement par coupures. Une nuit entière de travail fut néanmoins requise pour remplacer les vitres et ramasser les bris de verre sur les ponts et dans la salle des machines.

Alors qu'il se remémorait l'événement, Fabian remarqua que la vibration des vitres produite par les machines – un incessant crépitement – s'atténuait. Cela ne faisait aucun doute : le rythme du battement des aubes des roues motrices à la surface de l'eau

ralentissait clairement, et la puissance du gouvernail fléchissait. Il se rendit au porte-voix et actionna la cloche de la salle des machines.

« Il y a un problème ? » cria-t-il, avant de tendre l'oreille à l'extrémité du tube en laiton pour entendre ce qu'il se passait en bas. À sa connaissance, cela n'était encore jamais arrivé que la machine tombe en panne au beau milieu du lac, et ce, bien qu'il s'agît d'un modèle de fabrication remontant à 1913. Cela aurait été évidemment possible qu'un goujon se soit cassé à cause de l'usure, ou qu'une conduite de vapeur rouillée se mette à fuir. Mais Fabian avait le sentiment que quelque chose d'autre était en cours.

En attendant, les roues motrices étaient à l'arrêt. Le bateau demeurait immobile à cracher sa vapeur pendant qu'autour de lui la surface de l'eau oxygénée se couvrait d'écume. Heureusement la rive n'était pas trop éloignée car un bateau à la dérive se retrouve vite livré à la merci du vent. Quelques-uns des passagers se penchèrent par-dessus le bastingage pour voir s'il se passait quelque chose d'inhabituel aux alentours du bateau, et beaucoup guettaient le poste de pilotage pour observer le comportement du timonier.

« Aucune idée de ce qui peut bien se passer, cria dans le tube le machiniste excité à la plate-forme de manœuvre, c'est dingue ! La machine reste inerte alors que je l'ai réglée en position de conduite normale ! Le capitaine est là aussi, il peut le confirmer. »

Fabian s'aperçut ensuite que la rose du compas tournait frénétiquement comme une hélice. Il ne put cependant s'interroger longuement sur la nature du phénomène, car il sentit la coque du bateau trembler. Les pistons s'en retournèrent à leur dur labeur, le compas se calma et les vitres reprirent leur cliquetis monotone. Le vapeur-salon se remit, pour lors, rapidement en route et les passagers se rassirent soulagés dans leur siège.

« Tout est en ordre ? » cria Fabian dans le porte-voix.

Du tube de transmission ne venaient que des bruits de propulsion et les clameurs du machiniste et du chauffagiste. Fabian fit sonner la cloche. Au terme d'une minute le tuyau beugla finalement une réponse :

« Oui, tout est en ordre, mais je ne sais pas ce qui a bien pu se passer !

— Est-ce que le capitaine est descendu avec une femme auprès de vous ?

— Ils remontent à l'instant... »

Fabian avait comme un soupçon.

Peu avant l'embarcadère suivant, le capitaine revint sur le pont.

« Une femme incroyablement fascinante, s'extasia-t-il, elle a même déstabilisé la machine à vapeur.

— J'ai cru remarquer, dit Fabian, notre machiniste est en sueur.

— Il s'est emballé, tu le connais. Mais crois-moi, l'incident lui a fait du bien. Il était agaçant avec ses répliques lourdingues qu'il faisait à la femme. Si celle-ci en a été incommodée, je ne sais pas ; elle est restée calme et polie. Mais à mes yeux il est allé trop

loin. Je lui ai d'ailleurs intimé l'ordre d'identifier la panne ce soir même. Cela devrait le recadrer un peu.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? s'informa Fabian.

— En quarante ans de carrière je n'avais encore jamais vécu une chose pareille, raconta le capitaine en toute quiétude. Sans aucune raison apparente la machine a soudainement rendu l'âme. Toutes les aiguilles du manomètre sont restées sur zéro pendant un bon moment, seulement sur zéro, c'est absolument impossible et je l'ai pourtant constaté ! »

Le bateau n'était plus qu'à quelques centaines de mètres du débarcadère. Kuster prit la barre. Il actionna la cloche de la salle des machines, attendit la confirmation et exclama « Lentement ! » dans le porte-voix. Avant de quitter la cabine de pilotage pour guider la manœuvre d'accostage depuis le pont, il rajouta encore une chose :

« Du reste, ce genre de chose ne me choque plus. Depuis que mon frère m'a rendu visite avec une cigarette à la bouche peu après son accident mortel, je suis ouvert aux choses qui ne s'expliquent pas... »

Fabian prit le parti d'inviter « sa copine » à souper et de l'interroger sur l'intermezzo dans la salle des machines. Fabian fit le tour du bateau mais ne la trouva pas. Elle ne pouvait pas être descendue, il l'aurait vue. Ma foi, il fallait s'y faire, elle était peu saisissable. Peut-être s'était-elle métamorphosée en quelqu'un d'autre ou en une des mouettes qui gravitaient autour du bateau.

Fabian était dans un premier temps déçu de cette visite. Il aurait bien aimé parler avec elle entre quatre yeux. Mais il pensa ensuite qu'elle n'avait pas pu le quitter comme ça et qu'elle l'attendait peut-être chez lui à la maison.

Les choses se passèrent bien différemment.

Pour son escale dans le port suivant, Fabian se tenait à la proue du bateau prêt à lancer le câble d'amarrage. À terre, un homme d'un certain âge devait respectivement lever du sol le câble qu'on lui jetait et l'attacher au bollard afin d'amarrer le bateau. Fabian lança le câble depuis une distance d'à peu près douze mètres. Comme toujours, il visa un emplacement situé à environ un mètre de l'homme, mais le câble partit tout droit sur le vieil homme à lunettes d'écailles noires. Lorsque celui-ci réalisa qu'il ne pourrait pas éviter d'être heurté par l'amarre, il brandit les bras au dernier moment pour se protéger la tête. Puis quelque chose d'impensable se produisit : comme guidée par une main invisible, l'étroite bride de l'épais câble reprit de la hauteur pour passer par-dessus la tête de l'homme qui restait pétrifié sur place, glissa le long de son corps et resta suspendue au niveau de sa hanche. Il n'eut plus qu'à écarter le nœud coulissant et à le passer autour du bollard. Ses lunettes n'avaient en rien souffert de l'erreur de tir. L'homme se mit en fin de compte à rigoler, et avec lui les personnes qui se trouvaient à bord du bateau et sur le môle.

Les gens applaudirent et s'écrièrent « Bravo ! ». Certains d'entre eux – quelques touristes américains – auront peut-être pensé assister à un reality-show bien soigné. Le seul stupéfait restait figé dans l'incrédulité sous sa casquette de marin. Venant de derrière lui, il entendit une voix féminine plutôt familière :

« Tu n'es pas fâché contre moi, au moins... ? »

Fabian se retourna :

— Du moment que de telles incursions ne dégénèrent pas, dit-il, le visage quelque peu blêmi, mais en guise de consolation pour cette frayeur, il conviendrait que tu m'invites à dîner ce soir.

— Tu ne voulais pas m'inviter ? demanda Diala avec une mine innocente.

— C'est égal, allons simplement manger ensemble, mais vraiment pour manger et non pas juste pour rester assis à contempler. À huit heures Chez Louis ? C'est un romantique restaurant français au bord du lac à l'ouest de la ville.

— Je serai là », répondit Diala tandis qu'elle regagnait la nef centrale en longeant le bastingage, et put descendre juste à temps avant que la passerelle ne soit retirée.

Alors que le bateau battait de l'aube en poupe pour sortir du port, l'homme sur le quai, que le câble égaré n'avait point égratigné, arborait toujours un large sourire. À côté de lui se tenait Diala. Les deux firent un signe de la main à Fabian, et à bord, une centaine de mains les saluèrent en retour.

Pour cette soirée particulière, Fabian s'était tout particulièrement pomponné. Mais Diala aussi donna le meilleur d'elle-même. Elle apparut telle que l'on connaît les fées des livres de contes usuels : dans une robe blanche flottante, une petite couronne de fleurs dans les cheveux et avec un rayonnement qui créait un halo de lumière tout autour d'elle. Même les pauvres poissons dans l'aquarium, qui tôt au tard échoueront dans une assiette, la regardaient en gargouillant et oubliaient pour un instant leur pitoyable existence.

Le serveur leur indiqua une table située dans une niche murale faiblement éclairée. Ils pourraient là discuter tranquillement. Fabian commanda une pizza aux légumes, une salade mêlée et un vin léger. Diala demanda la même chose. Elle ne voulait pas faire la rabat-joie.

« Tu m'as bien eu avec les photos, dit-il pour commencer. Sur les clichés que j'ai faits avec toi, il y a exclusivement des fleurs, des arbres, ou des rochers. Je n'ai rien contre les fleurs, mais je voulais une photo de toi ! »

— Je t'avais averti ; il n'est pas facile de photographier des fées.

— Tu m'as seulement dit que tu n'étais pas photogénique.

— C'est pourtant vrai. Ton appareil m'a tout bonnement ignorée, dit-elle avec un sourire mielleux.

— Tu es la plus roublarde des fées que j’aie jamais rencontrée.

— Et comment étaient donc les autres ? » demanda-t-elle taquine.

Les deux se mirent à rire.

Un serveur apporta la salade, un autre servit le vin. Fabian apprécia le vin et opina du chef.

« Deux serveurs, carrément, dit-il à voix basse, cela ne m’était encore jamais arrivé ici.

Diala hocha les épaules.

— Et si on parlait un peu de tes facéties, qu’est-ce que tu as fabriqué avec notre vapeur aujourd’hui ?

— Oh, j’ai juste relâché un peu de pression.

— C’est notre machiniste qui t’a contrariée ?

— Il a fait l’étalage de ses forces, et moi des miennes.

— D’accord, mais il n’a pourtant aucune idée que c’est toi qui as... — Il chercha le mot approprié — ...organisé cet incident !

— Cela n’a pas d’importance. Il s’agissait de faire taire sa gloriole excessive. L’insubordination de la machine à vapeur lui aura donné à réfléchir.

— C’est plutôt pas mal comme méthode éducative. Tu serais sûrement une bonne maman... »

Fabian regarda Diala de sous ses sourcils levés et lui tendit son verre de vin. Ils trinquèrent.

« Aurais-tu quelques espoirs ? demanda Diala.

— Non, mais je suis toujours un peu amoureux.

— Qu’est-ce qu’il y a de si attirant chez moi ?

— Tout ! Ta nature, ton être, ta façon de rire. Tu es simplement...

Il but une gorgée et plongea dans ses yeux vert émeraude.

Diala sourit.

— As-tu oublié que je suis une partie de toi ? lui demanda-t-elle, tu n’es pas tombé amoureux de moi, mais d’un de mes aspects que tu voudrais développer en toi. Tu aimerais bien être comme tu me vois. Je suis ta création, ton aspiration matérialisée.

— Ça se pourrait, et c’est sans doute que ces dernières semaines j’avais réussi à me persuader que tu n’étais pas une fée, mais une femme aux compétences exceptionnelles.

— Je le suis aussi, naturellement, plaisanta Diala, mais pas une faite pour la vie commune. Je vais et je viens. Et un jour je disparaîs complètement de ton champ de vision.

— Oui, ça aussi j'ai fini par le comprendre. Mais tu sais bien que j'ai encore un peu de peine avec les adieux, avec le lâcher prise...

Fabian s'arrêta un moment comme s'il reculait devant la question qu'il s'apprêtait à poser.

— Tu n'as pas envie de devenir une vraie humaine ?

Diala secoua la tête.

— Cela ne serait pas le bon véhicule pour ce que j'ai entrepris de faire, dit-elle, de plus j'ai suffisamment appris de l'existence humaine. Pour être franche, je suis contente que cela soit derrière moi.

— Eh bien, quel enthousiasme !

— Ne te méprends pas sur ce que je dis, je ne dénigre pas l'humanité. Sans cette expérience je ne pourrais pas exister sur le plan où je me trouve aujourd'hui. Tu vois bien que je suis beaucoup plus mobile dans la forme actuelle, mentalement et physiquement. En tant qu'être humain, j'étais régie par les hormones, aujourd'hui c'est moi qui tiens les rênes. »

Entretemps, deux pizzas aux arômes épicés avaient été disposées devant eux. Ces messieurs les serveurs leur souhaitèrent un bon appétit.

« Tu as vu comment ces deux te regardent ?

— Oh, c'est simplement qu'ils n'ont pas l'habitude de voir quelqu'un avec des fleurs dans les cheveux. Dans les années soixante et soixante-dix cela serait passé inaperçu. À cette époque j'intervenais en Californie et personne ne s'est jamais retourné sur moi. Tu peux me croire, à ce niveau-là, c'était le bon temps.

— Avec les hippies ? demanda Fabian.

— Oui. »

Le regard de Diala trahit qu'elle lui faisait mentalement une infidélité.

« Allo enfant-fleur, les pizzas... ! » tira Fabian la plus belle des fées de ses rêves, ne les laissons pas refroidir.

À peine avait-il entamé son repas, que des sons familiers parvinrent à ses oreilles. Il regarda autour de lui.

« Eh, regarde là », dit-il doucement.

Dans la véranda était assise Armanda. Elle jouait de sa musique envoûtante qui se frayait un chemin dans le restaurant à travers l'ouverture de la porte en verre. Les gens du restaurant semblaient également percevoir les sonorités car on les entendait applaudir. Ils ne pouvaient cependant pas voir la joueuse et regardèrent d'abord perplexe autour d'eux, jusqu'à finir par penser que la musique devait être diffusée par de discrets haut-parleurs.

« Comment fais-tu ça au juste ? demanda-t-il peu après.

— Quoi donc ?

— Eh bien toutes ces apparitions, ces visions, ces... comment dire – jeux holographiques de fou, comme la fois où tu m'avais fait boire la tasse sur le pont d'un bateau ou quand tu m'avais envoyé à travers le système solaire.

— Si tu fais allusion à Armanda, je n'y suis pour rien. Pour le reste, j'ignore comment ça fonctionne, cela se produit simplement lorsque je me l'imagine. Toutefois, cela ne fonctionne pas toujours parfaitement sur ce niveau à matière dense. Maintenant je peux te le dire : la tempête que tu as vécu sur le voilier était beaucoup plus violente que je ne l'avais voulue en réalité...

En apprenant cela Fabian en eu la mastication coupée.

— Là où j'ai grandi pour devenir une fée, au pays des fées – ne me demandes pas où c'est – c'était bien plus simple. Tout ce que nous nous imaginions devenais réel à cent pourcent, même les couleurs, que je n'arrive d'ailleurs jamais à obtenir ici comme je les aimerais. Chaque fée aménageait son habitat selon ses idées et ses souhaits. Nous avions l'embarras du choix : un chalet, ou bien une yourte, une fontaine dans le jardin ou un lac devant la porte d'entrée, un peu de forêt, une ou deux montagnes en arrière-plan ? Tout était possible.

— Tu divagues là, ou bien ?

— Non, pas du tout, c'est vraiment comme ça. Chaque monde a ainsi sa singularité.

— Tu sais bien que je suis de ceux qui pensent que tout est possible, mais là ça me paraît un peu gros. Tu ne peux pas m'y emmener une fois ?

Diala rigola.

— Non, tu ne nous percevais moi et les autres fées que comme d'informes concentrés d'énergie. J'aimerais t'épargner cette déception.

Fabian arbora une mine sérieuse comme si un gros point d'interrogation lui était resté en travers de la gorge.

Diala perçut son doute :

– Ne te prends pas la tête avec ça. Le monde des fées n'est qu'un parmi beaucoup d'autres. »

Fabian essaya de se concentrer sur le repas, mais ses pensées restaient fixées sur les fascinantes possibilités du monde d'où venait Diala.

« Allo capitaine, la pizza va refroidir », l'entendit-il dire de loin.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant les étoiles scintillaient comme de petits diamants sur un tissu de velours noir.

Sur le chemin du retour, Fabian aurait bien voulu en savoir plus sur le royaume des fées, mais Diala était d'avis qu'il devait tout d'abord trouver ses marques dans son propre

monde. En outre, certaines choses étaient davantage susceptibles d'embrouiller que de clarifier.

Fabian, légèrement égayé par le vin, raconta du coup quelques-unes de ses expériences sur le bateau. Comment, par exemple, il avait un jour malencontreusement jeté le câble d'amarre à travers la vitre de la cuisine d'un hôtel construit en bordure de la rive. Ou la fois où un scheik arabe avec ses deux gardes du corps avaient tout bonnement pris possession du salon première classe du vapeur en y interdisant l'accès à tous – y compris à l'équipage – jusqu'à ce que la police, alertée par radio, arrive et fasse comprendre au milliardaire qu'il se trouvait sur une ligne régulière et non pas sur un bateau affrété. Ou encore, quand un petit garçon avait largué l'ancre en pleine course. Il fallut presque une heure pour remonter le lourd instrument à la manivelle, sous les vives acclamations des passagers amusés.

« Et à propos, précisa Fabian inopinément, je vais arrêter les études et mon travail de matelot pour entrer dans le journalisme. Trop de théorie à l'uni, trop peu de réflexion profonde sur le bateau. Le temps de ces deux activités est révolu. Aussitôt la saison terminée, je rejoindrai le staff d'un journal local avec lequel j'ai déjà noué des contacts prometteurs.

— Aha ! » fut tout ce que Diala répondit à ce sujet.

Fabian s'attendait à ce qu'elle ne soit point surprise de ses plans. Elle avait toujours une intuition d'avance.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de l'appartement de Fabian, la fée lui dit :

« Je sais que tu aurais aimé que je reste avec toi cette nuit, mais je dois me remettre en piste. Je suis débordée. C'est de pire en pire, le monde est en feu... Je ne pourrai même plus te rendre visite cet été.

Le visage de Fabian exprima sa déception.

— Nous nous reverrons comme prévu en automne. Tu as toujours le plan que je t'ai donné ?

Fabian fit signe que oui.

— Je te trouverai, dit-il.

Diala lui déposa une bise affectueuse sur la joue.

— À bientôt ! lança-t-elle tandis qu'elle disparaissait déjà au coin de la maison. Fabian savourait encore son baiser d'adieu quand le chuintement lui parvint.

LE ROULEAU DE PAPYRUS

Fabian était bien conscient que sa vie à bord allait bientôt être révolue à jamais et il vécut le dernier été sur le bateau plus intensivement que tous les précédents. Il avait même bien apprécié la période de nettoyage des bateaux. Il aimait particulièrement la navigation à la fin août, tôt le matin quand d'épaisses nappes de brumes sont alors ancrées aux flancs des montagnes. Attirés par le décor naturel automnal et la douceur de ses couleurs, où le soleil matinal mouille sur une eau vert olive et sur les paisibles villages riverains, il n'était pas rare de voir des photographes embarquer au petit jour. Fabian aussi avait toujours un appareil photo à portée de la main, et des photos d'ambiance de cette époque décorent encore aujourd'hui les murs de son bureau.

Après une ultime course sur un lac déjà couronné de cimes de montagnes enneigées, il déposa son uniforme et sa casquette de marin dans un carton et le remit à la compagnie. Fabian entama ainsi une nouvelle page dans le carnet de bord de sa vie.

En ce début d'après-midi d'un jour de novembre, il se tenait debout devant la gare d'un petit village. Entre deux caissettes de géranium suspendues au-dessus de la porte d'entrée, un panneau en métal oxydé vert indiquait : Altitude des rails 731.88 m.

Ils ne transigent pas avec la précision par ici, pensa-t-il.

Une bourrasque lui souffla presque la feuille des mains sur laquelle Diala lui avait décrit la route et esquissé un plan. Un orage d'automne s'annoncerait-il ? Fabian observa le ciel. De sombres nuages se rapprochaient à grande vitesse, amincissant l'espace entre le ciel et la terre. Les arbres pliaient sous le vent et il neigeait des feuilles. Le soleil saisissait chaque opportunité de faire passer ses rayons de lumière au travers de petites fenêtres nuageuses vers les douces collines qui environnaient le village.

À proximité du bâtiment de la gare, de l'eau s'écoulait d'un conduit rouillé dans une fontaine en forme de coquille munie d'une installation désaffectée pour jeux d'eau. Sous un marronnier, une dame en métal avec son chapeau, un parapluie et une valise, attendait le train. Fabian jeta un œil sur sa notice. Il connaissait par cœur son contenu, mais si proche maintenant qu'il était de sa fée, il voulait être certain de son déplacement. Il la lut encore une fois :

D'abord traverser la rivière, puis prendre à tribord brièvement par le bois, puis franchir le pont et remonter la route goudronnée le long du ruisseau jusqu'à la forêt de sapin. Environ 100 mètres après, traverser le pont à bâbord.

Les indications étaient justes. En moins d'un quart d'heure il aperçut le pont qui enjambait le ruisseau, le hangar, puis en surplomb et comme éclairée par un projecteur, la maisonnette décrite par Diala. Fabian regarda la notice :

Franchir le pont, puis prendre le sentier qui grimpe dans la forêt entre les cabanons et les enclos à poules.

À peine eût-il posé un pied sur le pont qu'un chien aux abois fonça directement sur lui. Fabian s'immobilisa. Il détestait ce genre de situation. Il avait déjà eu de mauvaises surprises au cours de ses randonnées face à des animaux domestiques montrant les crocs. Depuis lors, il avait la plupart du temps un bâton avec lui sans être pour autant certain de son utilité : lors d'une escapade quelques jours auparavant, où il fut déjà pris d'assaut par un chien, Fabian fit alors preuve d'audace et resta à fixer l'animal droit dans les yeux. Et cela eut de l'effet ; le chien se retira en grognant. Si toutefois cette méthode fonctionnait avec tous les chiens, elle restait à démontrer, et il n'avait aucune envie de se livrer à une étude systématique dans ce domaine. C'est pourquoi il privilégiait l'option du bâton.

Seulement, là non plus il n'en avait pas. Le chien tournait autour de lui en aboyant sans pour autant éveiller une impression de danger. Depuis un peu plus haut, étouffée par le bruissement du ruisseau, une voix féminine hurla un nom que Fabian ne put saisir. Le chien obéit. Il courut se positionner directement entre un tas de compost et la clôture du jardin en haut de la colline, d'où il reprit ses aboiements.

Fabian poussa une expiration puis poursuivit la route indiquée par Diala. Une fois parvenu à la hauteur de la petite ferme, il vit une jeune femme qui travaillait dans son jardin. Il lui fit signe de la main. Elle leva la sienne pour le saluer et le regarda disparaître dans la forêt. Le chemin était bordé de fougères brunies et de champignons noirs malodorants. Fabian ne s'y sentit pas très à l'aise. Les cimes des arbres chahutées par le vent bruisaient d'un étrange murmure. Leurs troncs noueux craquaient comme les mats vacillants d'un bateau fantôme et par moments des rafales passaient entre eux en gémissant. Bien que la forêt automnale se fût déjà bien clairsemée, le chemin était assez sombre par endroits. Certains passages se franchissaient en pentes glissantes tellement étroites qu'un pied y trouvait tout juste sa place. Fabian était satisfait d'avoir suivi le conseil de Diala de porter des chaussures de montagne bien adhérentes.

Après une vingtaine de minutes il atteignit le haut de la colline. Il s'avança sous les branches d'un bosquet de sapins et vit enfin devant lui la maison dépeinte par Diala. Deux vieux pommiers recouverts de lichen montaient la garde. La maison semblait déserte et il n'y avait aucune autre habitation à la ronde.

Entretemps, le vent avait perdu du souffle. La température avait clairement chuté et le temps était à la neige.

Fabian s'approcha plein d'attente du vieux chalet. La toiture avait beau avoir l'air stable, il était évident que la bâtisse se trouvait dans un état déplorable. La façade était par endroits sérieusement mutilée et du bois pourri rouge sang émergeait des blessures. Entre les

chevrons du toit pendaient des toiles d'araignées larges comme des journaux déployés. Je ne les enlèverais pas, pensa-t-il en souriant, c'est elles qui font encore le ciment de la maison !

C'était aussi calme qu'à trois mille mètres. De faibles sons de carillons parvenaient du village d'où il était parti. Fabian fit tout d'abord un tour de la maison, puis dans le jardin retourné à l'état sauvage, et prit ensuite le chemin escarpé qui menait au sommet de la colline. Il voulait savoir ce qu'il y avait à voir depuis là-haut.

Parvenu à bout de souffle au point culminant, il contempla les innombrables collines aux crêtes boisées dont les noires silhouettes se détachaient de l'arrière-plan d'un soleil couchant. Çà et là luisaient les toits de fermes éparses, qui, arrosées de la lumière dorée du crépuscule, semblaient embrasées. Il doit faire bon vivre ici, pensa-t-il.

Fabian admira encore un moment les dunes vertes qui paraissaient s'étendre à l'infini, puis il se rappela soudainement la raison première de sa venue en cet endroit isolé. Il scruta en direction du chalet d'où une fumée discrète s'échappait de la cheminée. Fabian déboula la pente en toute hâte. Maintenant c'est Diala qu'il voulait voir !

Un petit escalier en bois et les restes précaires d'une rampe menaient à une entrée sans appareils. Sur la porte aveugle était fixé un panneau de bois sur lequel on pouvait lire le mot *Le lutin*. Seuls les bacs à géraniums rouges accrochés à gauche et à droite de la porte attestaient que la maison était habitée.

Il frappa – aucun bruit ne se fit entendre. Il frappa une seconde et une troisième fois, mais rien n'y fit. Impatient, il entrouvrit finalement la porte et pénétra dans un obscur corridor.

« Allo ! »

Fabian avança de quelques pas vers une autre porte. Il frappa à nouveau et, n'obtenant pas de réponse, pressa doucement sur la poignée. La porte s'ouvrit en grinçant, laissant s'échapper un effluve rappelant la cannelle. Fabian suivit la douce odeur jusqu'au centre d'une pièce où se trouvait une grande table ronde en bois avec dessus des fleurs et une épaisse chandelle. Il y avait un billet également. Il le ramassa et le tint de manière à recevoir suffisamment de lumière de la fenêtre.

Bonjour Fabian !

J'arriverai plus tard. Installe-toi confortablement pendant ce temps-là. Tu trouveras quelques livres sur l'étagère et des choses à manger dans la cuisine. Ton lit est dans la pièce voisine de celle-ci. Pour ne pas avoir froid durant la nuit, tu devrais penser à alimenter le poêle en bois avant de te coucher. Et laisse la porte de la cuisine ouverte, ici il n'y a pas de chauffage central.

À bientôt !

Et à propos : les ondes dans cette maison sont idéales pour la méditation...

Typique de Diala, pensa-t-il, de d'abord mentionner les livres avant la nourriture.

« En tout cas je suis au bon endroit », dit-il à mi-voix, puis jeta un œil autour de lui : il repéra le poêle en faïence d'où se diffusait l'agréable chaleur de la pièce. Juste à côté, un matelas recouvert de draps multicolores et de nombreux coussins était étendu à terre. Un fauteuil à bascule et une vieille machine à coudre accentuaient la tranquillité des lieux. Contre le mur d'en face se tenait une bibliothèque comblée de livres singuliers, avec à sa droite une vieille armoire en bois ornée de jolies peintures paysannes.

Fabian retira sa veste qu'il accrocha à une patère et déposa ses chaussures dans le corridor. Ensuite il alla dans la cuisine, où pendaient du plafond des herbes séchées agréablement odorantes. Il se saisit d'un gros morceau de pain, d'un peu de fromage et d'une pomme. Avant de s'intéresser aux livres il jeta un regard dans la chambre à coucher.

« Petit, mais charmant », murmura-t-il.

Elle était sobrement meublée : deux lits côte à côte, deux chaises et un placard. Le coin près de la fenêtre hébergeait une énorme fougère et au-dessus du lit était suspendu un pégase de bois couleur pastel aux ailes bordées d'or, que l'air chaud circulant dans la maison rôtissait lentement.

Fabian retourna voir les livres dans le salon. Son attention fut vite attirée par un rouleau de papyrus posé en travers des livres. Il l'emporta sur la table et mit ses lunettes. Alternant bouchées de pain et de fromage, il entama la lecture du document manuscrit :

Les poissons d'une rivière discutaient ensemble et se disaient : On prétend que notre vie vient de l'eau. Mais on n'a jamais vu d'eau, nous ne savons pas ce que c'est. Une partie d'entre eux, plus intelligents que les autres dirent : nous avons entendu qu'en mer vivait un poisson savant qui connaissait tout des choses. Allons le trouver et demandons-lui qu'il nous montre l'eau. Alors, certains d'entre eux partirent à la rencontre de ce grand poisson sage. Ils finirent par arriver dans la mer où vivait ce poisson et lui posèrent la question. Lorsqu'il les eut entendus, il leur dit : Oh, que vous êtes bêtes ! C'est dans l'eau que vous vivez, bougez et tirez votre subsistance. De l'eau vous êtes venus, dans l'eau vous vous en retournerez. Vous vivez dans l'eau, mais vous l'ignorez !

Fabian regarda par la fenêtre. De sombres nuages s'amoncelaient au-dessus de la cime des arbres. Dans la chambre il n'y avait plus suffisamment de lumière pour lire. Fabian songea à la suggestion de Diala et alluma la bougie. Il s'assit ensuite sur le matelas, s'adossa contre le mur rendu chaud par le poêle et se relaxa.

Très vite, une puissante énergie se répandit dans sa tête. Là, où habituellement les pensées faisaient leur ballet, commençait à se diffuser une couleur violette. Au début ce n'était qu'un point ; puis le petit soleil violet grossit, et grossit encore, jusqu'à éclipser l'intégralité du champ de vision intérieur et s'épanouir en un amour infini pour toutes les

créatures de la planète. Elles qui, à la dérive, demeuraient inconscientes qu'à travers leurs tourments mutuels, elles ne faisaient que renforcer et prolonger leurs souffrances. L'amour devint de la compassion pour tout ce qui rampait et volait, et de cette compassion naquit la compréhension qu'ainsi il en était...

Les quelques secondes que durèrent la vision l'avait submergé tel un raz de marée. Il en resta confondu et bouleversé, et s'endormit dans cet état d'esprit.

Le lendemain matin Fabian se réveilla dans une humeur euphorique telle qu'il l'avait rarement été : il était heureux, pas simplement serein, non, heureux, de la tête aux pieds... Lorsqu'il ouvrit les yeux, il commença par tressaillir : à côté de lui, dans l'autre lit, était allongée Diala ! Son visage brillait de l'éclat doré de la lumière de l'aube. Fabian se demanda comment il avait bien pu rejoindre le lit. Il se leva et regarda par la fenêtre. Tout était blanc dehors. Quelques vers lui vinrent spontanément à l'esprit :

Une nuit d'automne

la première neige

Une fée toute proche

à mon réveil.

Il ne put s'empêcher de se pencher sur elle pour l'embrasser. Sa bouche était douce et chaude. Diala sourit et ouvrit les yeux. Puis elle s'étira tel un chat après une longue sieste.

« Est-ce que ma résidence d'hiver te plaît ? »

— Comme dans un conte de fée, répondit-il. »

Il contemplait la fée, s'imbibant de sa beauté tel un égaré dans le désert buvant la dernière goutte de sa gourde.

« J'étais impatient de te voir, de randonner et de discuter à nouveau avec toi, dit-il.

Diala était tout à fait réveillée :

— Il y a un restaurant d'altitude à environ une heure d'ici. On pourrait se régaler d'un petit déjeuner là-bas. Et en chemin tu pourras m'ouvrir ton cœur, d'accord ? »

Peu de temps après, on pouvait voir deux silhouettes marcher sur les collines modestement enneigées, s'en allant d'un pas tranquille comme il sied lors d'une balade un matin de fin d'automne. Elles étaient de temps en temps avalées par l'un de ses nombreux petits bois qui sont à cette région comme les châteaux à la Loire.

Fabian respira un bon coup.

« On se sent libre et éloigné de tout problème ici, commença-t-il à dire, comme quand je regarde le ciel la nuit. Il y a des moments pendant la journée où je me sens emprisonné, comme enchaîné à cette planète. Et quand j'observe le ciel étoilé, j'ai le sentiment que

c'est là-haut, dans l'immensité inexplorée de l'espace que se passent les vraies choses. C'est étrange, non ?

Diala sourit.

— Je préférerais, continua-t-il, simplement décoller comme dans mes rêves aériens et m'envoler loin de la terre en direction de l'inconnu. Non pas que je dédaigne cette planète, mais simplement parce que les étoiles m'attirent. J'aimerais pouvoir voyager d'un système solaire à un autre, découvrir de nouveaux mondes et des formes de vie ne consommant pas leur force à gagner leur vie mais à se préoccuper de choses essentielles. Je pense que le développement des humains, pour autant qu'il y en ait un, est bien trop lent – et même pas dans la bonne direction. Oui, pour moi, tout est bien trop lent. Tout est scotché ici. »

Au moment où il dit cela, son pied heurta un caillou de la taille d'un poing dissimulé par la neige. Fabian le ramassa et frotta la neige ; une surface brillante presque cristalline apparut.

Fabian mit la pierre dans sa poche et reprit :

« J'avais un grand respect pour le physicien dont je t'ai parlé ; sa manière d'expliquer les choses avec calme, la patience dont il faisait preuve pour répondre à nos questions, m'avait fortement impressionné. De telles personnes me manquent aujourd'hui. Maximisation des profits et actionnariat sont devenus la mesure de toute chose, et le temps un facteur économique. Nous avons certes des cartes de menus bien étoffées, mais c'est la disette spirituelle. C'est seulement quand je suis avec toi que je me sens vraiment rassasié.

— C'est peut-être un joli compliment que tu me fais là, dit Diala qui marchait à ses côtés, mais je préférerais t'entendre me dire que tu arrives à trouver tout seul ton chemin vers l'Orient...

— Oui, oui, objecta-t-il rapidement, je suis à nouveau en chemin ; je ne sais toutefois pas toujours clairement ce que je cherche en réalité. Trouver une chose dont on connaît grosso modo la forme, la couleur ou la taille n'est pas un problème. Comment trouver quelque chose dont le volume et l'apparence n'est pas définissable, comme le monde mythique d'Hesse ?

— Il existe pourtant bel et bien, répondit simplement Diala avant de souligner : il est à ta disposition. Tu ne peux simplement pas le percevoir.

Fabian la regarda, essayant de lire une réponse sur son visage.

— Tu me parais comme un enfant à la recherche du lapin de Pâques. Tu sais bien que quelque chose va aller cacher l'œuf de Pâques. Mais tu n'as aucune idée de comment tu pourrais attraper l'animal suspect in flagranti. Bien que tu n'aies aucun doute sur l'existence du lapin de Pâques, tu ne le trouveras jamais car tu t'en es fait une représentation erronée. Il te manque la perspective pour dépister ce qui se cache précisément derrière... – tu saisis ?

Tout en marchant, Fabian observait le sol forestier tout juste recouvert de neige.

— En théorie je comprends ce que tu veux dire, mais dans la pratique... »

Ils émergèrent de sous des arbres enneigés : le rideau s'ouvrit alors en grand sur les coulisses d'un paysage nettement vallonné. C'était comme si un nouveau monde s'ouvrait devant eux.

« Tu cherches le ciel bien trop loin, enchaîna-t-elle, le ciel commence là où le sol s'arrête, comme ici au beau milieu de ce chemin couvert de neige, ou si tu veux, depuis le pont goreté d'un bateau. Le voyage en Orient n'est pas une quête vers la terre promise, mais un chemin de connaissance pour découvrir que tout ce que l'on cherche est déjà disponible. Tu te rappelles le temps où tu faisais partie des pèlerins d'Orient et ne te faisais que peu de soucis ? Est-ce que tout n'allait pas de soi sans que tu n'aies à te donner de la peine ? Est-ce que tout ce dont tu avais besoin n'était pas déjà là ?

Fabian acquiesça de la tête. Il se rappelait bien cette époque.

— En ce temps-là, tout était bien plus clair pour toi ; tu te laissais peu distraire des choses importantes de la vie. Tu savais intuitivement que tout ce que tu croisais sur ton chemin avait un rapport avec ton but. »

Fabian, qui poursuivait la marche en écoutant attentivement les mains dans le dos, ne remarqua pas que le restaurant décrit par Diala faisait lentement son apparition tel un navire en approche sur la mer, auquel on apercevait d'abord les feux de mats, puis la structure et la coque.

Le vent avait depuis longtemps tourné. Il arrivait maintenant du sud et emmenait avec lui des températures presque estivales. Fabian quitta sa veste et la noua autour de la taille.

« Regarde, s'écria-t-il tout d'un coup, comme s'il venait juste de se réveiller, le restaurant est là-devant...

— ...où un petit-déjeuner bien mérité nous attend », compléta Diala.

En attendant, l'atmosphère s'était réchauffée au point qu'ils purent restés assis sans vestes sur la terrasse de l'auberge. Sur la manchette verte caca d'oie d'un journal accroché près de la porte d'entrée, était écrit en gros caractères : *Les glaciers d'Europe fondent !* Fabian posa son regard sur les sommets aux neiges éternelles qui pointaient à l'horizon des prairies alpines. La glace éternelle ne l'est plus, pensa-t-il.

La terrasse ronde était couverte d'une charpente métallique en forme de dôme, de laquelle tombaient presque sans discontinuer les feuilles d'une plante grimpante desséchée. La décoration et les ornements organiques des arcs révélaient qu'il s'agissait d'un pavillon de style Art nouveau du temps du passage au vingtième siècle.

Pendant que Fabian admirait l'œuvre d'art, un jeune homme à la remarquable chevelure longue et aux traits de visage tout aussi singuliers, arriva pour prendre la commande. Fabian demanda un petit-déjeuner plutôt copieux tandis que Diala allait une fois de plus se contenter d'un verre d'eau et de quelques doigts de miel. Ce faisant, le jeune garçon sourit à Diala comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Fabian s'étonna de se trouver, par

un si beau temps, les seules dans ce restaurant en plein air idéalement situé. Encore plus surprenant, fut que le serveur ramena les petits-déjeuners qu'il déposa sur une table dressée d'une nappe blanche, en moins d'une minute. À peine le Narcisse eut-il disparu qu'une douce mélodie commença à s'élever dans les airs. Ce ne furent que des violons au début, puis vinrent se greffer de nombreux autres instruments – tout un orchestre pour un morceau classique. Les sons retentissaient de toutes parts en même temps et semblaient venir de l'armature en métal du belvédère. Fabian vérifia autour de lui ; pas le moindre haut-parleur ; il se tourna alors vers Diala qui fit juste une petite grimace.

Fabian s'appliqua à reconstituer à la fée la vision qu'il avait eu la veille, n'ignorant pas qu'elle pouvait consulter les images à l'intérieur de lui. Il vida un sachet de chocolat en poudre dans sa tasse, versa du lait fumant dessus et remua le lait brunissant. Pensif, il saisit la tasse, prit une gorgée, et la reposa aussitôt sur la table...

« Ouh, c'est bien chaud ! », éructa-t-il brièvement avant de humer de l'air frais.

« Peut-être, dit-il pour revenir sur le sujet, que c'est la lecture du papyrus de ta bibliothèque qui a induit cette vision. D'où provient ce texte ?

— C'est l'exacte transcription d'un texte vieux de deux mille ans qui a survécu dans un monastère du Tibet. Un responsable religieux m'a transmis le rouleau en 1959, au moment où la force d'occupation chinoise a réprimé la révolte populaire tibétaine. À l'époque, moi et d'autres fées entendaient venir autant que possible en aide aux hommes qui fuyaient le pays par la chaîne de l'Himalaya.

Fabian ouvra de grands yeux.

— Tu es fée depuis si longtemps ?

— Bien plus longtemps ; le temps ne compte pas pour moi.

— Quelle chance, si on peut dire. – Le texte me rappelle une parabole de la bible.

— Il y a effectivement sa place, mais il a été victime des censeurs ecclésiastiques.

— Comment ça ?

— Ce qui est écrit là signifie ni plus ni moins que tous les hommes sont une partie du divin. Tu peux donc t'imaginer que cela ne pouvait pas convenir à ceux qui se prenaient pour la main de dieu. »

Tandis que Fabian se beurrant une tartine, il demanda à Diala ce qui l'en était de la vérité dans la bible.

— Il existe des évangiles qui se rapprochent plus de la vérité que les usuels qui ont été escamotés et adaptés selon les besoins. Mais ces variations ne sont pas toutes des tromperies intentionnelles. Il y a aussi des erreurs de traduction tout à fait standards dans la bible. Par exemple, la majeure partie des pratiquants croient encore aujourd'hui que Jean le Baptiste a réellement mangé des sauterelles. Le mot grec < enkris >, qui veut dire

gâteau de pain, a été confondu avec le mot « akris », pour sauterelle, étant de même prononciation. »

Diala énuméra encore quelques-unes des erreurs de traduction qui avaient modifié de façon marquante le sens des phrases.

Fabian lui consacrait toute son attention. Il apprenait des choses qu'il n'avait jamais entendu, que ce soit dans l'enseignement religieux ou à l'université. Un moment plus tard, il demanda à la fée :

« Il y a néanmoins quelque chose qui ne colle pas dans ton histoire. Tu m'as dit que tu avais reçu le rouleau de papyrus de la main d'un responsable religieux au Tibet. Comment se fait-il alors que je puisse le lire. Le texte original n'a certainement pas été rédigé en français ?

— Ce n'est pas un papyrus ordinaire, répondit tout naturellement Diala, il n'est pas composé de phrases, mais de signes, de symboles universels. Celui qui voit ces symboles, les comprend instantanément. L'histoire qu'il relate est connue dans tout l'univers ; elle est l'archétype de la réponse à la question de qui nous sommes et d'où nous venons. »

Pendant ce temps-là, le « foehn », un vent chaud venant du sud, avait soufflé la fine couche de neige. Avant que le soleil n'ait atteint le zénith, les deux décidèrent de se remettre en chemin.

Fabian s'apprêtait à appeler le serveur, mais celui-ci se trouvait justement déjà à ses côtés à lui présenter la note sur une assiette en argent. Fabian déposa comme hypnotisé la somme sur la coupelle. Il ne se lassait pas de contempler le visage de ce beau jeune homme.

Fabian et la fée quittèrent le « pavillon musical » et passèrent par l'entrée principale du restaurant. Sur la porte un écriteau indiquait :

Fermeture annuelle du restaurant et de la terrasse jusqu'au 15 novembre !

Fabian ouvrit la bouche pour faire part de sa découverte à Diala, mais en voyant sa figure, il laissa tomber.

Sur la route, la fée le surprit en lui disant qu'elle voulait lui offrir le rouleau de papyrus.

« Quand tu arriveras chez toi, tu le trouveras joliment encadré au mur – en vrai français, naturellement... »

Ils marchèrent plusieurs heures tour à tour au travers de sombres et froides forêts, puis sur de douces collines qui disposaient d'une vue dégagée sur les Alpes. Ils se restaurèrent dans l'auberge d'un petit village – Fabian surtout – avec la spécialité de la maison, de la purée de châtaigne et de la crème glacée à la vanille. Ils prirent ensuite un car postal, et au terme de nombreux virages regagnèrent la gare où Fabian était arrivé la veille. De là, Diala

emprunta un autre sentier que celui indiqué sur le billet ; il se rendait par une forêt abrupte et des pâturages directement à sa cabane. Quand ils y arrivèrent, il faisait déjà nuit.

NOUVELLES TONALITÉS

Le lendemain après-midi, par une journée d'automne inhabituellement chaude, Fabian et Diala grimperent chargés de coussins sur un des pommiers devant la maison. Ils s'assirent confortablement sur les fourches de deux branches opposées et se mirent à discuter.

Au bout d'un moment, de curieux sons leur parvinrent de la forêt.

« Tu entends ? demanda Fabian, on dirait un xylophone. Et prêtant l'oreille :

— Ça vient de là en bas, dit-il en indiquant la direction de la vallée.

Diala eut un sourire coquin.

— Si ça t'intéresse, pourquoi n'irais-tu pas voir de plus près ? l'encouragea-t-elle.

— Tu viens avec moi ?

— Je connais cette musique, je l'entends souvent. Généralement, c'est quand il fait beau, la musicienne sort alors son instrument devant la maison et s'exerce quelques heures.

— La musicienne ? Est-ce la femme qui habite la petite maison que l'on croise sur ton sentier ?

— Vas-y donc. Je vois bien que ça te démange.

Fabian sauta de l'arbre dans l'herbe humide et fit gicler de la boue de toutes parts. Il jeta un œil à ses chaussures et grimaça.

— Nan... ! C'était une bouse de vache. Quelle poisse !

— Ça on peut le dire, commenta Diala en riant.

— Tu m'attends ? demanda-t-il pendant qu'il extirpait ses chaussures gargouillantes de la flaque brunâtre.

— Cela dépend de combien de temps tu pars.

— Dans une heure je suis là, dit-il en nouant sa veste autour des hanches. Fabian s'éloigna d'un pas lourd. Avant de disparaître entre les arbres il fit signe de la main à sa fée.

— On verra ça... », l'entendit-il lui dire encore.

Il descendit le même chemin en pente qu'il avait pris pour trouver la maison de Diala. Les sonorités s'amplifièrent rapidement et se modulèrent en une fameuse mélodie ; c'était *No women, no cry* de Bob Marley. Fabian marchait à pas feutrés comme quelqu'un qui fricote quelque chose.

Lorsque la forêt s'éclaircit, il aperçut entre les arbres le pré devant la petite ferme. C'est de là que la jeune femme, qu'il avait vue en montant à la cabane de Diala, jouait d'un instrument rond : un fût de métal ouvert vers le bas et dont le couvercle convexe était divisé en plusieurs zones distinctes. Tapée avec des baguettes, chaque partie produisait un son distinct.

La femme lui tournait le dos. Elle portait un jeans vert et une courte veste jaune moutarde. Ses chaussures également étaient jaunes. De ses cheveux détachés pendaient de petits rubans de couleur qui sautillaient de manière amusante au rythme de ses mouvements. Quelques longues mèches tombaient de part et d'autre sur ses épaules.

Fabian prit garde de se rapprocher de la maison sans se faire voir. Le bruit d'une cascade toute proche allait lui faciliter la tâche. Il s'approcha à pas de loup d'arbre en arbre et n'était plus qu'à quelques mètres de la musicienne, quand il marcha sur une branche qui craqua sous son pied. Cela déclencha aussitôt un concert d'aboiements ! Le chien qui faisait la sieste sous la table devant la maison déboula sur lui. Fabian ne savait plus trop quoi faire et sortit avec hésitation de la forêt. Le cerbère déchaîné l'empêcha de faire un pas de plus.

« Je vous prie de m'excuser, cria-t-il en direction de la femme, j'ai suivi les notes. Je voulais juste voir qui jouait si bien... »

La femme rappela alors son chien ; celui-ci obéit seulement à contrecœur et battit quelque peu en retraite.

Fabian respira.

Prudente, elle demanda s'il était celui qui avait récemment emprunté le chemin alors qu'elle jardinait.

Fabian répondit que oui.

« Je suis actuellement en vacances dans le vieux chalet là-haut, à environ vingt minutes d'ici. »

Fabian se retourna et pointa du doigt l'endroit supposé de ses pénates.

Surpris par le vif mouvement de Fabian, le chien reprit de plus belle.

La femme caressa son compagnon.

« Oui, tu es un bon chien », lui dit-elle sur un ton apaisant.

Fabian risqua quelques pas en avant.

« Vous logez au *Lutin* ? demanda la femme.

— Oui. Vous connaissez la maison ?

— Naturellement. Vous n'avez donc pas peur des fantômes.

— Comment ça ?

— On dit que, à certains moments, quelqu'un vient hanter cette maison. Mais personne n'a encore jamais aperçu ce revenant, ou quoi que ce soit d'autre.

— Ai-je l'air d'un esprit ? Je reste vivant aussi longtemps que je ne serai pas dévoré par votre chien...

— Sirius a le flair pour savoir si quelqu'un vient avec de bonnes ou de mauvaises intentions. »

La femme regarda Fabian de ses yeux bleu ciel perçants puis fronça ses sourcils de jais parfaitement dessinés.

« Le chemin que vous avez pris n'est pas le plus courant, poursuivit-elle sur un ton impérieux, je vous dis clairement que je n'apprécie pas beaucoup que l'on s'approche de chez moi à pas de Sioux.

— Vous habitez seule dans cette jolie maison ? demanda l'intrus.

— Oui, c'est pourquoi vous comprendrez ma méfiance.

— Absolument. Je n'ai pas l'intention de gêner votre entraînement. Je voudrais juste savoir de quel instrument il s'agit. Fabian posa la main sur le tonneau chromé, ce qui fit bringuebaler quelques éléments ficelés au support.

— C'est un steelpan, ou un pan tout simplement. Cela vient de Trinidad. Les gens de là-bas ont découvert dans les années quarante qu'on pouvait produire du son à partir d'un baril de pétrole. »

Elle s'approcha du pan et joua une mélodie. Fabian écouta, fasciné, et charmé par la musicienne.

« C'est incroyable tout ce que l'on peut faire avec ce genre de tonneau, dit-il après qu'elle eut terminé son morceau, vous n'êtes visiblement pas débutante.

— Je joue depuis quelques années dans un steelband. Nous donnons d'ailleurs pas mal de concerts en ce moment.

Fabian précisa qu'il était batteur.

— Actuellement je n'ai pas de groupe, mais les choses devraient bientôt évoluer.

— Les batteurs sont rares, dit-elle avec un sourire engageant. Nous sommes depuis un bon moment à la recherche d'un drummer exercé. — À propos, voudriez-vous un café, ou un thé ?

Fabian hésita.

— Bien volontiers un café », dit-il pour finir.

Pendant que la jeune femme allât dans sa maison, le chien lui dansa tout autour le museau pointé sur ses chaussures maculées de boue aérobie.

« Il s'appelle Sirius ?, cria-t-il à travers la porte ouverte. Comme dans la constellation du chien ?

— Oui. Par ici on peut toujours s'attendre à recevoir la visite d'extraterrestres. C'est pourquoi je lui ai donné ce nom, je capterais peut-être ainsi la sympathie des visiteurs.

Fabian enchaîna :

— Je pourrais bien être un extraterrestre, vous avez vérifié si je n'avais pas les oreilles en pointe ?

— Oui, bien sûr. – Vous prenez également une douceur avec le café sur votre planète ?

— Moi oui. Mais chez nous c'est normalement le visiteur qui l'amène.

La jeune femme s'adossa au montant de la porte et croisa les bras.

— Vous pourrez peut-être vous rattraper une autre fois.

Fabian regarda alors le chien qui était toujours là à le renifler avec méfiance.

— Si votre chien est d'accord, je le ferai avec plaisir », dit-il.

Autour d'un café et d'une pâtisserie, Florine et Fabian ne tardèrent pas à se rapprocher. Seul Sirius conservait ses à distances. Faisant mine de dormir, il maintenait l'étranger sous surveillance en ouvrant les yeux à intervalles réguliers.

Fabian voulut en apprendre davantage sur Florine et son steelpan :

« Qu'est-ce qui t'attire le plus dans cet instrument ?

Florine réfléchit un instant.

— C'est certainement sa sonorité... et puis le fait qu'il soit rond.

— Oui, c'est important ?

— Tout est rond, tout est son. Deux principes fondamentaux réunis dans un instrument. Avec le pan je peux jouer de manière douce et mélancolique, mais aussi avec force et agressivité. Le pan vit, il traduit mes émotions en vibrations sonores.

— Tu sembles d'une nature plutôt heureuse.

— Ça dépend. Disons que le pan m'apporte souvent la joie qui me manque. D'en jouer me donne de l'énergie, dans le sens où, l'énergie que je mets en jouant me revient en double à travers la musique qui en sort.

— Je vois, dit Fabian pensivement. Et avec un regard fûté ajouta :

— Donc, tu as besoin d'un peu d'huile lubrifiante pour sortir plus facilement de toi-même, et ainsi tu as choisi un baril d'huile comme instrument.

Florine le fixa d'abord avec une mine interrogée avant de comprendre, puis se fendit d'un sourire.

— Je trouve, reprit-il, que tu t'es déjà beaucoup livrée depuis le peu de temps que nous nous connaissons.

— C'est sûrement parce-que je suis souvent seule.

— Tu habites vraiment solo dans cette maison ?

— Mis à part Sirius, les chats, les poules et les canards, oui ; depuis bien une année. Avant j'y vivais avec mon copain, mais cela ne sait pas passé comme nous l'avions imaginé.

— Et la solitude ne te pèse pas ?

— Parfois, oui. Et je me dis à ces moments-là qu'il serait bon d'aller m'installer ailleurs, peut-être à Trinidad... »

Elle tourna la tête et porta son regard au loin. Son mental semblait avoir zappé sur un autre canal. Fabian avisa la petite chaîne scintillante accrochée à son lobe d'oreille. Elle était sertie de roses rouges en argent entourées de boutons foncés.

« Là-bas, les mois d'hiver sont certainement plus faciles à passer qu'ici, supposa-t-il, tentant de rétablir une liaison.

Elle se tourna à nouveau vers lui et soupira profondément :

— Tu l'as dit, dit-elle. Mais je ne vendrai pas cette maison. Je reste ici même si c'est un peu isolé. Cela a aussi des avantages de ne pas vivre au milieu d'un village. Ici, je peux jouer du piano le jour ou la nuit, et faire ce que je veux, ou ne rien faire. Mais la situation pourrait changer. J'envisage en effet de faire de la colocation. On verra bien. »

Fabian menait ses propres réflexions en buvant son café et en mangeant du strudel aux pommes.

« Je crois que j'ai assez parlé de moi maintenant, fit savoir Florine. Tu veux bien me raconter quelque chose sur toi ? »

Elle rapprocha sa chaise davantage de la table.

« Explique-moi d'abord comment tu en es arrivé à passer tes vacances là-haut, dans cette vieille maison hantée. Tu connais les propriétaires ?

— D'accord. Eh bien la... Mmm... comment dire... on m'a invité.

— Tu étais déjà venu par ici ?

— Non, c'est la première fois que je viens dans cette région.

Fabian se tut. Il ne savait pas trop comment lui raconter l'affaire avec la fée.

— Tu es tout d'un coup moins bavard. Y a-t-il un souci ?

— Pas directement, mais je ne sais pas... »

Il fut pris d'hésitation.

« ...Crois-tu à l'existence des fées ?

— Quelle drôle de question », répondit Florine qui resta songeuse quelques secondes.

« Oui, je peux l'imaginer. »

Fabian pouvait respirer.

« Cela facilitera les choses, dit-il. Est-ce que tu pourrais également t'imaginer une fée qui vit dans une grotte de cristal avec un lynx, suffisamment effrontée pour embrasser quelqu'un à l'improviste et même mettre en difficulté un bateau à vapeur ?

— Pas vraiment, repartit Florine, amusée. Mais je sens que tu vas me déballer une histoire assez folle.

— Si je te raconte tout, tu vas vraisemblablement me prendre pour un dingue, mais comme ça tu apprendras quelque chose sur moi. Tu as été ouverte avec moi dès le début et il n'y a pas de raison pour que je ne le sois pas aussi. »

Florine le regardait avec intérêt.

Il vit combien ses yeux bleus empreints de curiosité étaient plongés dans les siens. Il n'aurait pas eu le cœur de lui mentir.

« Bon, voilà comment cela s'est passé... »

Fabian s'était finalement un peu trop avancé vis-à-vis de Diala, car il ne rentra pas avant minuit. Florine et lui avaient passé la moitié de la nuit à échanger leurs pensées, rire, manger et boire, et à écouter de la musique. Quand Fabian entra dans ladite maison hantée, la fée était assise sur le fourneau et lisait un livre. Elle lui sourit.

« Déjà de retour ?

Fabian se gratta la tête.

— Je serais bien resté plus longtemps.

— Vous allez vous revoir ?

— Oui, après-demain.

— Joli ! je me réjouis pour toi. Tu veux bien me parler un peu d'elle ? »

Fabian retira sa veste, saisit une chaise qu'il disposa à l'envers face à la fée et prit place à califourchon.

« Elle a deux ans de plus que moi, travaille dans un hôpital, habitait dans la maison là-en bas avec un homme jusqu'à il y a une année, elle a un chien, quelques poules et des canards. Elle est drôle et elle aime philosopher. Son nom tu le connais sans doute déjà. — C'est la version courte. Tu en aimerais une plus longue ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. En fait je connais très bien cette femme.

— Comment ça ?

— Quand je suis dans le coin, je m'assois à l'occasion sur un des sapins qui entourent sa coquette maison et je l'écoute jouer sa musique. J'aime bien ce qu'elle fait.

— Tu t'assois sur les sapins des environs et espionne les gens ? la taquina Fabian.

— Oui, pourquoi pas ? fit-elle tout naturellement. Je n'ai pas de préférence en matière d'arbre.

— Haha..., fit Fabian. Puis il s'assaya dans le fauteuil à bascule qu'il fit grincer en s'y berçant un instant.

— Ce qui me plaît en particulier chez elle, c'est qu'elle est ouverte à l'inhabituel, à la nouveauté. Elle a accepté sans réserve ce que j'ai vécu avec toi. Elle a aussi fait l'expérience de choses inexplicables et elle aimerait bien faire ta connaissance.

— Les fées ne viennent qu'à point nommé... » répondit Diala.

Fabian alla chercher une pomme dans la cuisine et croqua dedans. De retour dans le salon il demanda :

« Dis voir Diala, tu m'as dit une fois, qu'inconsciemment je connaissais déjà le prénom de ma future copine. »

Diala confirma d'un signe de la tête.

« Est-ce que ce ne serait pas < Florine > ?

— Ne t'attends pas à ce que je te le dévoile, dit la fée, ce n'est pas mon job de planifier ton futur, car si ce n'était pas le bon, j'en serais tenue responsable, ajouta-t-elle en grimaçant.

— Je comprends, dit Fabian, tu as raison.

— La seule vision du futur que je peux t'offrir, c'est que je serai dorénavant beaucoup moins disponible. Tu peux naturellement rester aussi longtemps que tu le voudras dans cette effrayante maison hantée, lui proposa-t-elle avec un clin d'œil. Mais je suppose que tu opteras bientôt pour la maison quelques arbres plus bas.

— Tu joues la prophète maintenant ! s'exclama Fabian.

— On ne me la fait pas, je vois bien comment tu vibres. »

Elle sourit, tandis que Fabian se grattait la tête.

Fabian et Diala restèrent des heures assis sur le fourneau à parler de leur vécu à la lumière de la bougie. Lorsqu'ils se quittèrent après une longue accolade et un baiser, il faisait jour dehors. Il y eut ensuite un chuintement et la fée s'en était allée. Dans la maison tout était parfaitement silencieux. Fabian regagna alors le lit de Diala et dormit profondément jusque dans l'après-midi.

Il passa les derniers jours d'automne à se promener, et à lire si le temps ne le permettait pas. Diala lui avait encore une fois préparé un assortiment personnalisé de livres. Ce qui le préoccupait le plus était la question de comment intégrer ce qu'il avait vécu avec la fée dans le monde « normal ». La légèreté et la joie, la lucidité et la sécurité qu'il avait acquises grâce à Diala, et les immenses problèmes de cette planète se faisaient face comme les deux pôles de la terre. Ces deux oppositions ne dé-finissaient-elles pas quelque peu le principe de l'existence terrestre ? Diala avait comparé une fois l'humanité à une salle de classe, qui avait de temps en temps besoin d'un nouvel élan afin de ne pas s'endormir pendant l'enseignement. Si la terre était une école, pensa Fabian, alors son but devait être le développement de ses élèves, et les processus d'apprentissage la voie pour y arriver. Ces processus impliquent la possibilité de faire des erreurs. Et commettre une erreur, c'est nuire à quelqu'un. Or, ces dommages, ou blessures – intentionnels ou pas – étant contraires au salut, le bien et le mal se retrouvent en une opposition complémentaire. Par conséquent, poursuivit Fabian, le combat des oppositions sur terre ne cessera qu'au moment où l'évolution de l'être « humain » aura abouti. D'ici là, le soi-disant « négatif » doit exister, car sans polarité il n'y aurait pas d'amour ou de beauté, aucune envie ou créativité, pas d'humour, ni de larmes. On serait tous des êtres hors tension dans une existence sans sel ni sucre. Les humains ne seraient que des robots sans émotions... Alors pourquoi donc combattre le mal s'il est nécessaire pour le développement de l'humanité ?

Fabian ne pouvait pas aller plus loin. Diala pourrait certainement lui apporter une réponse, supposa-t-il, et il voulut alors noter la question sur un papier. Mais comme bien souvent il oublia, car comme souvent également, il n'y avait pas de papier à portée de main. Du reste, la plupart du temps il n'était pas nécessaire d'aborder un sujet avec elle, elle avait généralement une longueur d'avance.

De temps à autre la fée débarquait, ou plutôt, pschittait à l'improviste. Une fois, alors que Fabian était plongé dans un livre, il sursauta tellement fort que la tasse de café qu'il venait juste de finir lui tomba des mains et se brisa par terre. Diala sourit candidement comme si rien ne s'était passé, et se laissa tomber dans le grinçant fauteuil à bascule.

« Alors, raconte-moi », l'invita-t-elle aussitôt, sachant qu'il mourrait d'impatience de lui faire part des dernières nouvelles. Il était principalement question de Florine, car – comme l'avait prévu Diala – il passait souvent ses soirées et ses nuits dans la maison près de la cascade. Fabian fit savoir à Diala qu'un changement s'était produit en lui concernant le relationnel. Il ne se lançait plus comme avant dans une relation juste pour être hébergé quelque part. À présent, il pouvait aussi bien rester seul, conserver une distance, et patiemment laisser mûrir l'amitié qu'il entretenait avec Florine.

« Grâce à toi, j'ai appris en peu de temps ce qui autrement aurait nécessité des années, pour autant que cela soit même possible dans un tel cercle vicieux d'étreintes et de deuils anticipés. J'ai fait un immense progrès. C'est certes un petit pas pour l'humanité, mais un grand pas pour moi, plaisanta-t-il, reprenant les mots de l'astronaute Neil Armstrong.

— Tu n’as pas idée combien cela me réjouit, dit Diala émue. Mais reste tout de même sur tes gardes. Des petites rechutes qu’il ne faudrait pas refouler sont encore possibles. Ce genre de contrecoups serait tout à fait naturel et il te faut garder en tête qu’elles ne sont pas faites pour te mettre en colère, mais pour t’aider à te fortifier. Si tu les acceptes, elles te deviendront aussi familières que les chants des oiseaux de cette forêt. Et n’oublie pas, l’enfant perdu ne cessera pas de te rappeler que tu t’es fixé comme but de connaître ton Moi véritable. Continue donc à mettre tes rêves par écrit. Essaye de deviner ce qu’ils veulent dire symboliquement et quels sentiments ils éveillent en toi. Si tu fais ça, alors tu sauras toujours où tu en es, et ils pourront même parfois t’indiquer le chemin. Cela fonctionne en revanche seulement si tu le fais régulièrement. Je vais te donner un flacon de fleurs de Bach qui t’aideront pour cela. »

Cela chuinta et Diala lui expliqua comment utiliser le contenu du flacon de cristal qu’elle tenait dans la main.

« Ouais, soupira Fabian après avoir goûté quelques gouttes de la < potion magique >, tant que je suis chez toi, je sais ce que j’ai à faire. Mais maintenant que tu es moins souvent là, les doutes me reviennent.

— Si cela peut t’aider, écris donc quelques mémentos que tu accrocheras au mur. Et à chaque fois que tu passes devant, relis-les.

— Des mémentos... ? »

Il y eut un chuintement et une grande feuille de papier se retrouva accrochée au mur. De gros feutres de couleurs tombèrent en même temps du plafond.

« Il me vient six phrases, dit la fée, tu pourras les ordonner toi-même plus tard, et peut-être compléter la feuille avec d’autres phrases ou lui mettre un peu de couleurs. C’est comme tu veux. »

Sous les couinements du fauteuil, Diala lui dicta les vers suivants :

Les frontières n’existent que dans la tête

Chaque pensée crée un sillon

Rien ne se perd jamais

Chercher signifie reconnaître que tout est déjà là

La réponse vient de l’intérieur

Être conscient !

Fabian écrivit les phrases en gros et dans des couleurs différentes sur la page blanche. Puis il se campa devant et lut lentement les phrases. À la deuxième ligne, il lui revint à l’esprit

qu'il voulait demander à Diala, pourquoi on devait combattre le mal alors qu'il permettait à chacun d'apprendre et de grandir.

Diala plongea brièvement dans le monde des pensées de Fabian puis dit :

« Ce que les humains appellent le mal, le négatif ou le diable, n'existe que là où la pesanteur fait effet, c'est-à-dire là où les êtres ont une certaine densité et sont par conséquent exposés à la gravité ou aux forces polaires. Dit simplement, plus un être est subtil, moins il subit le champ magnétique entre les pôles. N'étant pas soumise à cette loi de la gravité, il n'y a donc pour moi ni de moins ni de plus, ni de bien ou de mal, mais uniquement des expériences et des voies. Et ayant un aperçu sur d'autres dimensions, je peux constater que chaque événement est lié à une cause et fait sens dans un contexte global.

— En d'autres mots, demanda Fabian, cela ne sert à rien de lutter contre ?

— La question est de savoir comment. Considère le soi-disant mal comme quelque chose qui s'oppose à toi dans le but de te former. Ne le combats pas, mais affaiblis-le en utilisant sa force.

— Tu veux dire comme dans un sport dans lequel l'opposant est aussi un partenaire car il reflète nos faiblesses ?

— Exactement. Ce point de vue nécessite cependant que nous nous considérions tous comme l'expression d'un Tout.

Diala s'arrêta un moment comme si quelque chose lui traversait l'esprit.

— Quand je dis, reprit-elle, que je ne subis pas les polarités de cette planète, ce n'est pas tout à fait vrai. En effet, quand je me matérialise assez solidement pour que tu puisses me toucher, j'atterris justement dans la zone de répulsion de ces forces et il peut alors se produire que je sois saisie et tirée dans une direction ou une autre.

Fabian se souvint de la fois où Diala avait été bien remontée ; c'était alors à propos de la brutalité avec laquelle les hommes traitaient les animaux...

— C'est juste, lui lança-t-elle mentalement. La pesanteur du corps m'avait entraînée dans l'univers des contradictions. Mais honnêtement, cela a servi à quelque chose !

— Je m'en étonne, dit Fabian.

— Moi aussi, dit Diala à sa grande surprise. C'est la raison pour laquelle je dois me retirer un moment au pays des fées. Ces derniers temps je me suis sentie assez lourde. J'ai de la peine à me transformer dans quelconque forme. Il est nécessaire que je prenne des vacances.

Fabian regarda la fée comme cloué.

— Qu'est-ce qu'il y a... ? demanda-t-elle enjouée.

— Non, rien, je m’imaginai juste une fée en bikini dans une chaise longue sur la plage, lisant un roman d’amour entourée de plein d’autres fées craquantes en bikini – et d’hommes ? Y a-t-il aussi des fées masculins ? – Non, il n’y a absolument rien d’anormal à ce qu’une fée prenne des vacances…

— L’idée de vacances à la plage ne me semble pas aberrante du tout..., pensa Diala à voix haute. Je t’enverrai une carte.

— Je ne tirerai jamais rien de toi, se plaignit Fabian. Il y a des fois où j’ignore si tu es sérieuse ou pas.

— C’est peut-être parce que la réalité est tout autre que l’on ne se l’imagine. »

À ce moment-là tinta de quelque part le son métallique d’un triangle ; trois légers coups furent frappés.

La fée se leva et lui tendit la main.

« Il est temps, dit-elle doucement.

— Tu vas déjà y aller ? demanda-t-il surpris en se levant.

— Oui, en réalité je suis juste passée pour te dire au revoir. J’ignore comment cela va se passer pour moi. Je dois tout d’abord aller faire un tour en moi et voir comment tout ça circule. Une petite porte devrait bientôt s’ouvrir. Ça va toujours plus loin. Il n’y a pas de fin... »

Les yeux de Fabian étaient embués. La fée le surprit une dernière fois :

« Comme cadeau de départ j’aimerais encore te réaliser un vœu.

Fabian ne réfléchit pas longtemps.

— Je voudrais encore une fois voyager dans le cosmos en catamaran.

— Ça devrait pouvoir s’arranger. »

Le triangle retentit à nouveau…

La fée disparut dans un léger pschitt. À sa place grésillait dans l’air une petite étoile, qui semblable à un cerge magique de sapin de Noël, lança des étincelles de tous côtés pendant près d’une demi-minute. Finalement l’étoile s’éteignit. Fabian s’assaya et écrivit en majuscules rouges sous les six phrases du papier blanc :

Ici – ou n’importe où ailleurs – seul le moment présent compte !

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Cette même nuit, Fabian fut réveillé par un grondement qui roula à travers la maison. Il pensa tout d'abord à un tremblement de terre et bondit aussitôt hors de son lit. Il ne ressentit cependant aucune secousse et la maison ne vibrait pas. Seul un léger bourdonnement était encore perceptible. Il regarda par la fenêtre et tressaillit : sur la prairie flottait le catamaran spatial faiblement éclairé par la lumière d'une demi-lune. Il y avait un chat sur le rebord de la fenêtre. Les oreilles rabattues en arrière, la queue touffue et en éventail comme quasi celle d'un paon, il fixait le monstre grondant. Un hublot était ouvert et la passerelle baissée. Visiblement il était attendu. Le service est impeccable, songea-t-il en se rappelant du souhait qu'il avait fait. Il s'habilla et quitta la maison.

À peine eut-il pénétré le catamaran que la passerelle se retira, le hublot claqua et le vrombissement s'accrut. Se dirigeant vers le pont il se réjouissait de revoir le capitaine Balain et les deux autres êtres, voire peut-être Diala. Mais le poste des commandes était vide. Un regard sur le grand écran situé au mur lui indiqua que le catamaran s'était déjà bien élevé et s'éloignait à grande vitesse de la terre. Une main invisible ajustait à l'occasion le gouvernail. C'était manifestement l'ordinateur de bord qui manœuvrait.

Fabian prit place sur le siège du capitaine et attendit l'inattendu. Il savait qu'il allait vivre une aventure... Aussitôt, l'image sur le moniteur mural disparut pour laisser apparaître le visage surdimensionné du capitaine Balain.

« Bonjour Fabian, dit-t-il en premier sans remuer la bouche, comme je peux le voir, tu t'es mis à l'aise. »

Il sourit.

« Le bateau va t'amener sur une planète lointaine où quelqu'un t'attend. Apprécie bien le voyage ! Le bar se trouve sur le pont inférieur. Tu peux y commander tout ce que tu veux auprès de Brad Pitt.

— Brad Pitt... ? »

Le visage sur le grand écran se changea en une vue extérieure : mais à la place d'un champ d'étoiles sur fond noir, comme le prévoyait Fabian, le vaisseau spatial vrombissait à travers un brouillard coloré qui, avec fluidité passait du jaune au vert, ensuite au bleu, violet, rouge, puis repassant par l'orange revenait au jaune, et cela en une suite sans fin. Était-ce là l'effet d'une vitesse supérieure à celle de la lumière ?

Il resta un bon moment à contempler ce fascinant jeu de couleurs jusqu'à littéralement devenir multicolore et à en avoir la nausée. Heureusement il avait vu comment le capitaine

avait éteint l'écran et il pressa le bouton en question. Puis il se rendit au bar où il y trouva un robot – avec effectivement la tête de Brad Pitt – qui l'attendait le sourire en coin.

« Un milkshake banane avec de la glace ? » demanda celui-ci.

Fabian acquiesça de la tête et se demanda comment le robot savait ce qu'il voulait commander.

— Volontiers, dit Brad Pitt avant de se mettre à ronronner. Il augmenta sa vitesse de travail à plusieurs reprises, et avant que Fabian ne se soit assis, le shake était prêt. La boisson était fraîche, fruité et sucré – tout simplement céleste !

Fabian retourna sur le pont et se rassit à la place du capitaine. Il se serait sans doute endormi si le moniteur du mur ne s'était pas soudainement mis en marche pour présenter une vue sur la proue du catamaran. Le bateau spatial s'approchait d'une planète qui était très semblable à la terre. Fabian y observait des continents et des mers que voilaient de fins et gracieux nuages blancs.

Peu après l'atterrissage du bateau, le hublot s'ouvrit et la passerelle fut baissée. Fabian sortit et se retrouva devant un chalet. Le paysage montagnard se différenciait bien de celui des Alpes européennes, de l'Himalaya ou des cordillères américaines. Les montagnes étaient en forme de cônes. Leur sommet ne se terminaient pas en pointe mais étaient plats ou du moins bien arrondis. Des volcans ? Les couleurs du sol, des forêts et du ciel étaient douces, pastelées, avec une gradation fluide des teintes. Des oiseaux aussi petits que des bourdons bruissaient dans l'air agréablement chaud. Leur tendant la main, certains vinrent s'y poser chatouiller sa surface avant de repartir.

Fabian porta le nez au vent ; il sentait la lavande. Il entendit alors un toussotement derrière lui et se retourna. Un homme était sorti du chalet et le salua d'un amical :

« Mais il est là ! »

C'était Hubert, l'astronome qui était mort depuis plusieurs dizaines d'années.

« Tu es bien celui avec la fée, dit-il en venant vers lui.

— Oui c'est bien moi, et tu me dois encore un livre.

Son visage mangé par une barbe drue toisa attentivement Fabian.

— Ah oui, le livre sur Claude Ptolémée.

— Non, sur Giordano Bruno.

— Hmm..., gambergea-t-il, c'était hier n'est-ce pas ? Je suis parti chercher le livre mais il y a eu un pépin. Giordano Bruno tu dis ? Attends, je reviens.

— Non, se récria Fabian, tu pourrais très bien te volatiliser à nouveau si tu retournes dans la maison. Le livre a le... temps... »

Il hésita sur le mot, car pour Hubert le temps ne devait semble-t-il plus rien signifier vu que leur rencontre n'avait pas eu lieu la veille mais remontait à des mois.

— Hubert, je suis très content de te revoir. Que nous nous revoyions n'est pas un hasard. J'ai en effet une question que seul un astronome de ta trempe pourrait être à même de répondre.

Dans les yeux humides d'Hubert se reflétaient les rayons du soleil.

— On m'a raconté que l'homme serait un condensé de l'univers, un cosmos qui, si sondé, rendrait la navigation spatiale telle qu'on la connaît superflue. Qu'en penses-tu ?

Hubert leva les yeux, puis les bras au ciel.

— Ne te l'ai-je pas précisément expliqué hier ? Oui, et encore une fois, oui. Ce que tu trouves en toi, tu le retrouves aussi dans l'univers. Ici comme là-bas, tout est animé, vivifié, et lié l'un à l'autre. Partout dans l'univers, la même conscience respire : nous-mêmes ! Le poisson dans la mer est en même temps la mer, et l'homme est en même temps l'univers. C'est clair, non ? »

Hubert hoqueta ses mots à plusieurs reprises.

— Réfléchis un peu : où commence le moi et où s'arrête-t-il ? Est-ce que sa frontière s'arrête à l'épiderme ? Et où commence le toi ? – Mais c'est inutile que je te le répète constamment, si tu ne le découvres pas par toi-même, cela reste de la théorie morte. »

Une douce voix féminine s'éleva à l'improviste en provenance de la maison :

« Hubert, tu arrives bientôt ? Le bain est prêt... je t'attends... »

Hubert le regarda avec innocence.

— Je... hem... dois y aller... on se voit une prochaine fois, d'accord ?

— Je l'espère. »

Il se retourna, puis sautilla tout en ôtant sa blouse en direction de la cabane dans laquelle il disparut sans se retourner.

Fabian allait se détourner quand Hubert, à moitié nu, refit une apparition à la porte.

« Encore une chose. Il est apparemment plus facile de se rendre sur la lune que de trouver le ciel qui est en nous. Mais on peut voyager aussi loin qu'on le voudra – on sera toujours à la même place... »

LE CHASSEUR

Près de six mois plus tard, au cours d'une journée ensoleillée de mai, Fabian et Florine étaient allongés dans un hamac installé près de la maison dans un jardin aménagé en mandala, et badigeonnaient leur grise mine de l'hiver. Fabian affectionnait les bains de soleil printanier, quand il ne faisait pas encore trop chaud, ni plus très froid. C'était une sensation comme celle que l'on peut ressentir après une longue nage dans l'eau froide, et que l'on pose ensuite son dos sur une dalle de pierre chaude.

Les pensées de Fabian gravitaient autour de son nouveau patron, un excellent, d'un point de vue professionnel, mais très excentrique directeur d'une agence de publicité qui avait intégré Fabian depuis maintenant trois semaines à sa petite équipe de graphistes et de rédacteurs. Dieter, c'est ainsi qu'il s'appelait, était un mélange de patriarche et de jeune avant-gardiste, qui, certes, laissait à ses employés une grande liberté dans le travail, mais qui en même temps profitait de toutes les occasions pour affirmer très clairement ce qui était juste et ce qui ne l'était pas. De ce fait, on entendait souvent les mouches voler pendant les réunions de la rédaction, voire parfois les verres et les ustensiles exploser au mur ou au sol.

Fabian allait décrire à Florine à quoi ressemblait la machine à café après une séance, quand il remarqua que Sirius avait les yeux fixés sur l'azur, avec les oreilles repliées en arrière et le poil tout hérissé. Il suivit le regard du chien.

« Hé, Florine, regarde là-haut ! »

Sa copine mit de côté le magazine et leva son regard au ciel : un ballon, jaune comme un champ de colza et avec un énorme visage de clown, arrivait par l'ouest. D'emblée, Florine trouva surprenant qu'une montgolfière flottât si bas. Et Sirius, qui commençait à s'exciter, se mit à aboyer.

Le silencieux objet volant frôlait quasiment les sapins et se dirigeait lentement vers l'est. Une fois parvenu à leur niveau, Fabian fit un signe et cria :

« Bonjour ! »

Une tête aux cheveux longs apparut alors sur la nacelle et une femme les héla en retour. Avant que le clown grimaçant ne disparaisse derrière la forêt, Fabian et Florine s'écrièrent en même temps :

« Bon voyage ! »

Ils furent alors surpris d'entendre une voix féminine leur clamer :

« À plus tard... ! »

Les deux se regardèrent intrigués.

« Ils semblent vouloir se poser là-haut vers la cabane de Diala, indiqua Fabian. S'ils se pointent ici on les invite à manger, qu'en penses-tu ?

— Bien entendu. Des invités sont des invités, et venant du ciel, ils n'augurent que du bon. »

Dans une humeur enjouée, elle agrippa le bras de Fabian et tira dessus jusqu'à ce qu'il finisse par tomber du hamac.

Il se remit en selle et, à cet effet, s'aida en poussant vigoureusement sur le hamac dans laquelle son amie ricanait. Elle poussa un cri. Il freina le balancement et l'embrassa sur la bouche, puis sur le gros orteil qui lui était tendu.

Pendant ce temps-là, Sirius continuait toujours à aboyer.

« Tu n'en fais pas un peu trop, Sirius ! réprimanda Florine.

Mais le chien ne s'arrêtait pas.

— Toi non plus tu n'avais encore jamais vu un monstre clown comme celui-là, dit-elle avec bienveillance à son protecteur. Fabian va certainement aller te chercher un morceau de pain sec, cela te soulagera. »

Pourtant Sirius ne lâchait pas prise. Certes, il ne faisait plus que grogner en vadrouillant le croûton entre les dents, mais il reprit aussitôt ses aboiements une fois l'avoir croqué et avalé. Ce n'est pas normal, pensait Florine. Elle allait pour appeler son chien lorsqu'une détonation retentit dans la forêt.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda Fabian effrayé.

— Je crois bien que la chasse a repris – dit-elle avec un air maussade. Je déteste ces pétarades. »

Sirius était hors de lui. Un bruissement parcourut le bois. Quelqu'un était en train de dévaler la pente.

« Il a dû se passer quelque chose », supposa Florine en état d'émoi.

Tous deux reconnurent bientôt le bruit d'une respiration haletante, et voilà que parut devant eux un chasseur en combinaison kaki couverte de boue qui tâchait de reprendre son souffle. Sirius dansait avec agitation autour du jeune homme qu'il connaissait. Il était déjà venu plusieurs fois rendre visite à Florine et ils s'étaient alors principalement entretenus du sens et non-sens de la chasse.

Florine et Fabian se revêtirent un peu, et s'assayèrent à la table devant la maison avec le chasseur en nage. Quand celui-ci eut retrouvé sa voix et épongé son visage rougi avec un mouchoir, il raconta qu'il venait de vivre quelque chose de totalement irréel :

« Je n'étais pas loin de la vieille cabane du *Lutin*, sur les traces d'un renard qui a joué toute la matinée au chat et à la souris avec moi. Lorsqu'enfin je l'ai eu dans ma mire, j'ai appuyé sur la détente. J'ai bien cru l'avoir eu, mais il y eut comme un sifflement et à sa place est apparue une jeune femme qui me fixait avec des yeux flamboyants. Je ne l'avais encore jamais vue par ici, elle ne doit pas être du coin. Mon père m'avait raconté qu'une fois il avait rencontré une femme dans cette forêt, qui disparut spontanément au moment de lui adresser la parole. J'ai toujours pensé qu'il me racontait des histoires, mais maintenant je sais pourquoi on dit que cette cabane est hantée. »

Le chasseur essuya encore une fois son front ruisselant, tandis que Florine et Fabian s'échangèrent un clin d'œil. Les deux pensaient la même chose. Diala était de retour et avait flanqué une peur bleue au chasseur.

Cette apparition l'a tellement désespéré, ajouta-t-il ensuite, qu'il a laissé tomber son fusil et pris la fuite.

Florine lui proposa de boire quelque chose d'apaisant.

« Oui, ça ne serait pas de refus », dit-il sans attendre.

Pendant que Florine était à l'intérieur, Fabian demanda au chasseur prénommé Andréa, s'il était vraiment nécessaire de tirer sur des renards. Encore un peu dérouté, il admit qu'en fin de compte, la population des renards pouvait très bien s'autoréguler si on les laissait tranquilles.

« Alors pourquoi tirer dessus ?

— Je chasse depuis que j'ai eu l'âge d'aller à l'école. Mon père me l'a apprise. C'est le duel qui me fascine. Quel est le plus intelligent ? Qui commettra une erreur ? – Je ne peux pas décrire le sentiment que j'ai à ce moment-là. Et je pense que celui qui ne chasse pas, ne peut le comprendre.

— Et que penses-tu de ce qui s'est passé tout à l'heure ?

— Aucune idée ! cria Andréa nerveusement. Peut-être que je ne dors pas assez ces temps. C'est à peine si j'ai eu le temps d'aller me coucher ces derniers jours, avec tout ce travail aux champs, et puis encore la rénovation de la maison...

— ...et tu trouves encore le temps de partir à la chasse ? l'interrompit-il.

— On doit bien pouvoir s'accorder un petit plaisir, reparti Andreas sur un ton un peu fâché. De nouvelles perles de sueur s'étaient formées sur le front du chasseur.

— Jamais rien de tel ne m'était arrivé. J'espère que c'était la première et la dernière fois, sinon je pourrais bien confondre une femme avec un renard.

— Tu devrais peut-être laisser tomber la chasse, dit Florine qui arrivait de la maison, une tasse de thé à la main.

Andreas se tut, et caressa Sirius qui entretemps s'était calmé.

— Tu vas laisser ton fusil là-haut ? demanda Fabian.

— Non, j’irais le récupérer plus tard, et le renard aussi si je le trouve. Jusqu’à présent je n’ai jamais laissé un animal mort à terre. »

Quand le chasseur fut reparti, Florine expliqua qu’elle comprenait bien la raison pour laquelle Andreas allait chasser ; depuis tout petit on lui disait qu’un bon renard était un renard mort. Mais elle ne l’acceptait pas. Au final, c’était seulement le trophée qui l’intéressait et non l’équilibre de la nature comme il le prétendait parfois. Elle était, en outre, bien d’avis que s’il y avait des déprédateurs sur cette planète, c’était plutôt du côté des hommes que des animaux qu’on les trouverait. »

Florine versa un peu de sucre dans son thé.

« Diala aussi semble avoir de la peine avec cette philosophie de la chasse », dit-elle ensuite.

Fabian était d’accord avec elle. Diala lui avait raconté une fois que dans sa région de montagne, un tiers des lynx périssait par balle, cela bien qu’étant protégés par les plus hautes autorités politiques et qu’ils n’entraient nullement en concurrence avec les chasseurs. Elle avait d’ailleurs dupé les chasseurs pendant des années dans la peau d’un chamois. On relate aujourd’hui encore par là-haut, l’histoire d’une jolie femme qu’une sorcière aurait transformée en chamois.

Florine s’allongea encore un moment dans le hamac avant d’aller préparer le repas du soir. Fabian alla chercher des pommes de terre à la cave et les rinça dans l’eau de la fontaine. Il saisit ensuite une chaise, s’assit auprès d’elle et lui caressa les cheveux.

« Tu sais à quoi je pense, demanda-t-il.

— Dis-moi.

— La femme dans la nacelle aurait très bien pu être Diala. Je ne l’ai pas reconnue et sa voix non plus, car elle était bien trop loin, mais ses longs cheveux me font penser à elle. Et le visage du clown sur la toile du ballon serait typique d’elle.

— On va bien voir, répondit Florine, peut-être est-elle déjà en route pour venir ici. En tel cas, une portion de patates supplémentaire ne sera pas nécessaire. – Dois-je mettre un verre de miel sur la table... ? »

Pourtant, ni fée ni personne ne vint à leur rencontre. Fabian et Florine supposaient que Diala – pour autant qu’il s’agisse bien d’elle – ferait tôt ou tard son apparition et qu’il n’y avait pas lieu de chercher plus loin. Dans le courant de l’après-midi – ils venaient juste de rentrer d’excursion – Andreas passa à nouveau leur rendre visite. Cette fois il était plus serein ; il avait même apporté une bouteille de vin rouge.

Andreas raconta que le renard qu’il croyait avoir tué, lui avait finalement échappé.

« J'ai tout d'abord pensé qu'il était blessé et se cachait dans un fourré. Mais je n'ai trouvé aucune trace de sang ni de cadavre d'animal. C'est pourquoi je suis retourné ce matin même au *Lutin* pour m'y poster. Le vent m'était favorable et j'étais alors si bien camouflé que j'ai pu prendre ce même renard par surprise – je suis capable de reconnaître un animal quand je l'ai vu une fois – et cette fois l'avoir. »

Fabian devint blême. L'envie de boire du vin lui était passée et à sa copine également. Andreas aurait-il tué Diala ?

Andreas réalisa assez rapidement qu'il était temps pour lui d'y aller. Une fois parti, les deux enfilèrent leurs grosses chaussures et gravirent l'abrupt chemin forestier. Ils ne dirent pas un mot. Le suspense et l'incertitude leur nouaient la gorge. En temps normal, il leur fallait vingt minutes pour rejoindre le chalet *Le lutin*, mais cette fois-ci ils arrivèrent là-haut en moitié moins de temps.

La maison gisait silencieusement dans le pré. Sa cour était déserte. Les chaises manquaient et la table en bois qui restait pourtant en tout temps sortie avait disparu.

Fabian ouvrit la porte. À l'intérieur il faisait sombre et froid. Il poussa la porte du salon et tressaillit : vide ! Tout était vide... ! Pas de lit, ni de livres ou de fleurs, aucune bougie ! Le logis était abandonné, poussiéreux et désolé comme si personne n'y était entré depuis des années. Fabian n'en croyait pas ses yeux. Il traversa le corridor et ouvrit la porte de la cuisine qu'il trouva inanimée. Tout autant que la chambre à coucher, dans laquelle il avait un matin de novembre, embrassé les douces lèvres de Diala.

Lorsque, anéantis, ils sortirent de la maison hantée, Fabian aperçut quelque chose de clair sur un des pommiers devant la maison. Il s'en rapprocha et vit tout de suite qu'il s'agissait d'un lambeau de tissu de la robe de Diala. Fabian détacha le précieux fragment de ce qui restait de sa fée et le fourra dans la poche de son pantalon. Ils redescendirent ensuite tristement le chemin solitaire.

Arrivés devant leur maison, ils demeurèrent immobiles et se prirent dans les bras.

« Ça n'a pas pschitté... ? »

Les deux regardèrent dans la même direction : sur la branche d'un grand sapin qui protégeait la maison des vents d'ouest, était assis un faucon.

Pius ?

L'oiseau s'envola tout à coup, plongea tel un kamikaze en direction du couple, qui bien enlacé, avait les yeux rivés sur lui. Juste avant de les atteindre, il vira brusquement de cap et largua une fiente, qui – comme si cela avait été visé – alla se pulvériser sur la tête de Fabian. Il fut frappé comme par un éclair ! Au milieu d'une lumière blanche éclatante, la vérité dans toute sa plénitude se révéla à ses yeux instantanément : tout était là. Un Tout dans un Tout, et le tout s'interpénétrant : Diala, l'oiseau, le chasseur, le chassé, la forêt, la carte et le terrain, les nuages, le soleil, les étoiles, le son du pan, l'amour, la mort, dieu, les poissons, l'eau qui entoure les poissons, le passé, le présent, le futur, l'intérieur et

l'extérieur, le commencement et la fin, le zéro et le un, le masculin et le féminin, lui et Florine, le Toi et le Moi. Le tout dans un présent insaisissable, un perpétuel être sans espace ni temps, juste une éternité silencieuse – l'instant le plus serein de la vie de Fabian...

En définitive, Fabian comprit qu'il n'y avait rien à chercher, mais seulement à expérimenter cet instant du Tout.

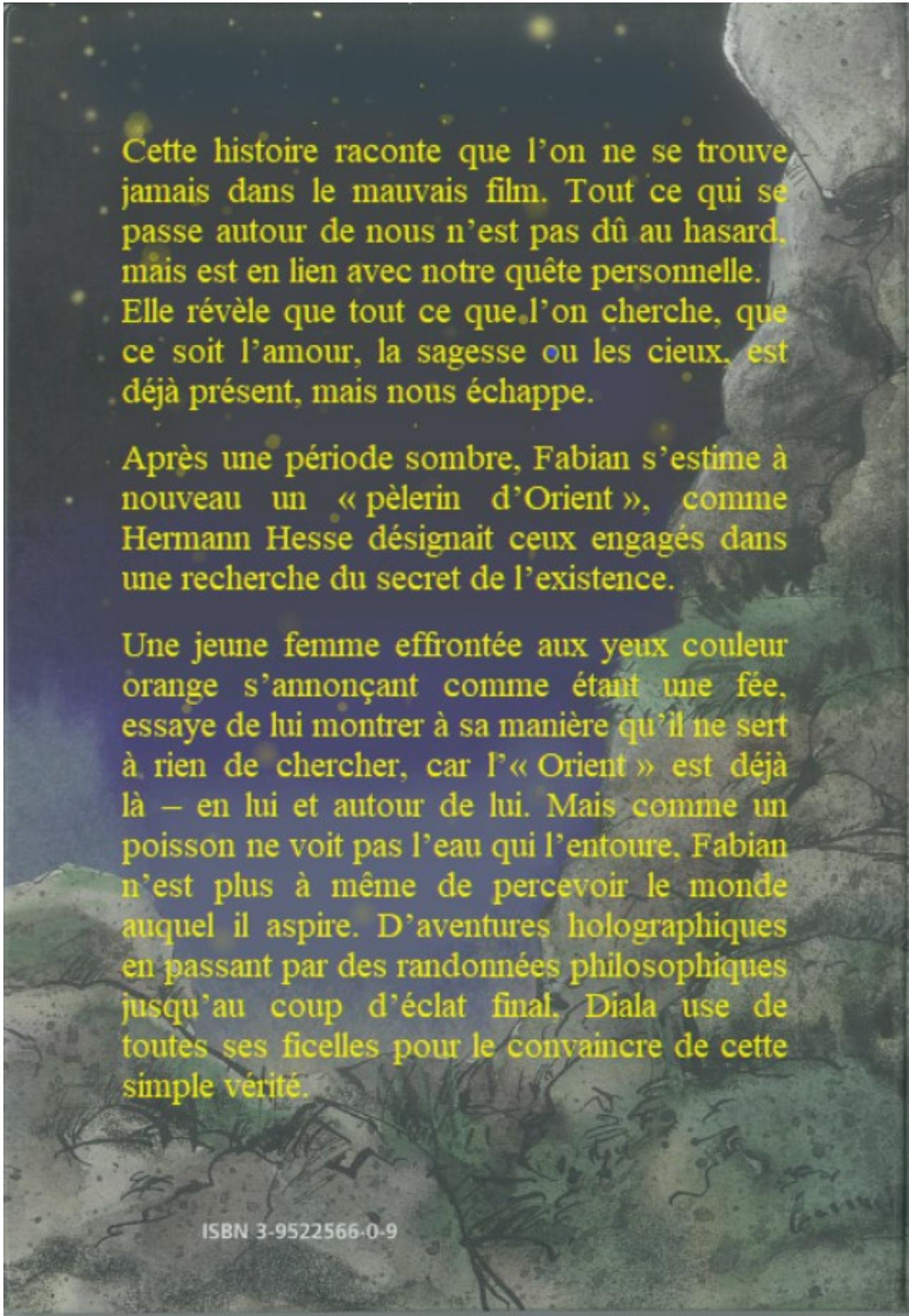
Lorsqu'il ouvrit les yeux, le faucon passait juste la clôture du jardin. Avec de vastes coups d'ailes, qui grondèrent dans l'oreille de Fabian comme des coups de tonnerre, l'oiseau s'envola au-dessus des arbres du versant opposé. Il s'élança ensuite gracieusement au-dessus des cimes les plus hautes, et plongea dans le soleil couchant...

Notice

Le texte en italique au chapitre *Le rouleau de papyrus* est extrait de « L'Évangile d'une vie accomplie » (Humata-Verlag, Harold S. Blume). L'abbé anglais Rev. G.J.R. Ouseley écrit dans la préface de la première édition du livre (1902) de cet évangile :

« Cet évangile est l'un des plus anciens et des plus complets fragments paléochrétiens et est conservé dans un monastère bouddhiste au Tibet, où la communauté essénienne l'avait caché pour le protéger de la contrefaçon. »

La citation en italique du chapitre *La grotte de cristal* provient du livre : « L'appel du derviche » de Pir Vilayat Inayat Khan. Synthesis-Verlag, Essen (D).



Cette histoire raconte que l'on ne se trouve jamais dans le mauvais film. Tout ce qui se passe autour de nous n'est pas dû au hasard, mais est en lien avec notre quête personnelle.

Elle révèle que tout ce que l'on cherche, que ce soit l'amour, la sagesse ou les cieux, est déjà présent, mais nous échappe.

Après une période sombre, Fabian s'estime à nouveau un « pèlerin d'Orient », comme Hermann Hesse désignait ceux engagés dans une recherche du secret de l'existence.

Une jeune femme effrontée aux yeux couleur orange s'annonçant comme étant une fée, essaye de lui montrer à sa manière qu'il ne sert à rien de chercher, car l'« Orient » est déjà là – en lui et autour de lui. Mais comme un poisson ne voit pas l'eau qui l'entoure, Fabian n'est plus à même de percevoir le monde auquel il aspire. D'aventures holographiques en passant par des randonnées philosophiques jusqu'au coup d'éclat final, Diala use de toutes ses ficelles pour le convaincre de cette simple vérité.

ISBN 3-9522566-0-9